

Arthur Guindon, P.S.S.

Aux Temps Héroïques

MONTREAL
1922

Avec la permission de M. le Supérieur du Séminaire.

De « **AUX TEMPS HÉROÏQUES** »

par *A. Guindon, P. S. S.*

Nihil obstat.

Marianopoli, 2 maii 1919.

E. Hébert, *censor librorum.*

Imprimatur:

† GEORGES. Ev. de Philippopolis,

Adm.

15 mai 1919.

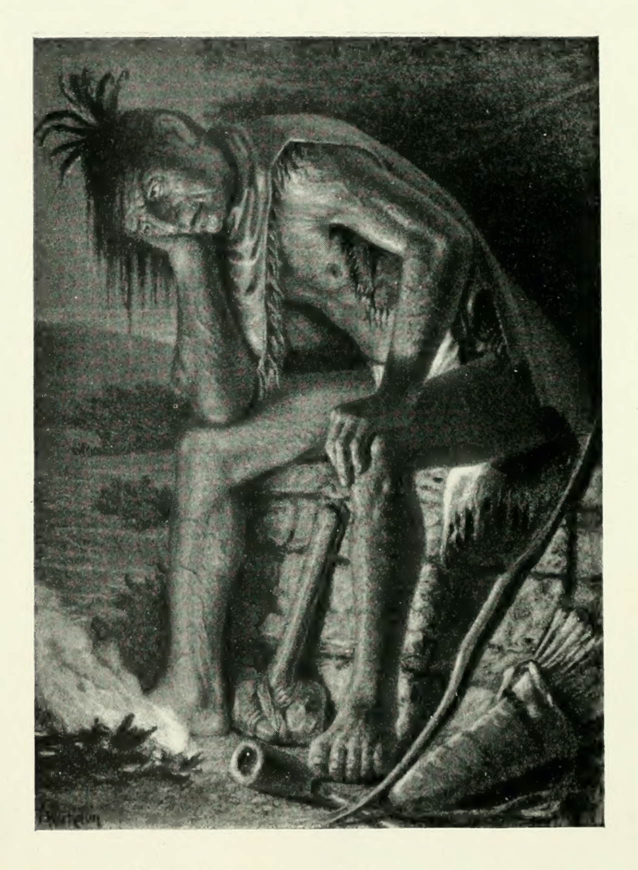
Le "Noyeux" du Recollet

(1625)









Trois siècles ont vu là sa mine pénitente.

LE « NOYEUX » DU RÉCOLLET

Apparition.

Du saut au Récollet la rumeur solennelle
Semble échapper au temps qui ne la peut lasser;
Son onde sans repos se cabre, s'échevèle;
Mais, dans l'ombre, on n'en voit que l'écume passer.

Sous les astres le vent pousse de noirs nuages
Dont vaguement la lune éclaire les ajours;
Et son souffle nocturne, agitant les feuillages,
N'en tire que des sons monotones et sourds.

C'est l'heure où le sommeil ouvre la porte aux songes,
Où passent dans les airs les canots d'*hivernants*[1];
L'heure des feux follets, aériens mensonges,
Des récits où l'aïeul parle de revenants.

Le saut gronde, sournois comme aux temps des sauvages.
C'est ici que l'un d'eux noya le récollet.
Quel appel au secours attrista ce rivage!
Hélas! l'écho moqueur à son tour appelait.

Un canotier huron descend, avec le père,
L'endroit où le rapide est le plus orageux;
Soudain il le saisit et, sourd à sa prière,
Brutalement le jette aux courants furieux.

Un jeune baptisé monte aussi la nacelle,
Et le même païen lui fait le même sort.
Le prêtre le guidait vers la vie éternelle;
Un infernal courroux les unit dans la mort.

---

[1] Nos grands pères donnaient encore au milieu du siècle dernier le nom d'*hivernants* à ceux qui allaient passer l'hiver ou même plusieurs années au service de la compagnie de la Baie-d'Hudson ou de celle du Nord-Ouest. On les accusait de faire avec les sauvages du sortilège, et l'on croyait les entendre passer, le soir, en canot, dans les airs, avec leurs chiens hurlants. Des aérolithes durent tomber nombreux il y a quelque cent ans et donner lieu à cette légende si répandue, car on en a vu récemment dont le tournoiement produisait dans les airs des bruits assez semblables au clabaudage d'une meute.

Les airs ont retenti de leurs cris de détresse;
Les vagues ont roulé sur le père Viel;
Le bourreau fuit, sa nef redouble de vitessse;
Deux âmes, en un vol, s'élancent vers le ciel.

Par ce crime attristé, le saut, inconsolable,
Semble encore ce soir étouffer des sanglots;
Il pleure dans son lit de cailloux et de sable . . .
Mais d'où vient ce sauvage assis au bord des flots?

Est-ce une ombre? . . . Accoudé, la paume sous la joue,
Devant un feu mourant il rêve dans la nuit.
Avec son noir panache ébréché le vent joue,
Et son calumet traîne à terre devant lui.

Il a son tomahawk, des flèches empennées
Plein son carquois de cuir, une chape en lambeaux;
Et les plis de son front trahissent tant d'années,
Qu'il semble appartenir au peuple des tombeaux.

Il a changé de nuit ce vivant d'un autre âge:
Plus on scrute ses traits, plus on pense au *noyeux*.
Ce fantôme n'est pas chez lui sur ce rivage:
Il sort de ce rapide obscur, mystérieux.

C'est le cruel *noyeux* faisant sa pénitence,
Et tel que l'ont décrit plusieurs graves anciens:
Taciturne, mouillé, si morne d'apparence
Que sa vue épouvante et fait hurler les chiens.

Car pour avoir jeté le père dans l'abîme,
Il y reste captif, et, s'il peut s'arracher
Parfois aux flots témoins et vengeurs de son crime,
Il n'est vent ni soleil qui le puisse sécher.

L'eau, le temps, la misère, ont ridé sa peau brune.
Ses yeux d'ombre où jamais le chagrin ne s'endort,
Regardent sans le voir son feu. Le clair de lune
Lui tombe sur le dos comme un linceul de mort.

Trois siècles ont vu là sa mine pénitente,
Bien que, de son vivant, il eût un cœur de fer;
Car, en priant pour lui, sous la vague écumante,
La victime a sauvé le bourreau de l'enfer.



La tentation du Pere de Brebeuf

(1625)

LA TENTATION
du PÈRE de BRÉBEUF, S. J.

I

L'Illusion

Premier soir du jésuite en terre canadienne.
Devant l'air sauvage des bois
Il sent frémir sa chair, mais a l'âme sereine
De l'apôtre en face des croix.

Une apparition! ... Quel joli météore! ...
Au sein d'une rose vapeur,
Une face enjouée, irradiant l'aurore,
Et, surprise! au verbe charmeur.

Elle chante : « Je suis l'Illusion doreuse,
« Créatrice d'enchantement ;
« Je lance, en modulant mes refrains de berceuse,
« L'escarpolette au firmament. »

« Je sais faire oublier que la vie est la flamme
« Oscillante qu'éteint le vent,
« Ou l'ombre fugitive, allant de lame en lame,
« Au passage d'un goéland. »

« Je tire mes bienfaits des horreurs que j'efface ;
« Je souris comme l'arc-en-ciel,
« Lorsque, aux yeux éblouis, il montre l'autre face
« De l'orage torrentiel. »

« Tandis que le temps fait la passementerie
« De la peine avec le plaisir,
« Je montre l'allégresse, ô douce menterie !
« Nichée au fond de l'avenir. »

« Et je fais miroiter la fantasmagorie
« Des gloires et des villes d'or ;
« Je berce doucement la croyance qui prie
« Et la confiance qui dort. »

« J'exalte les espoirs et séduis par des songes
« Plus beaux que des réalités.
« L'eau brille de reflets, je reluis de mensonges
« Que l'on préfère aux vérités. »

« Je suis dans la gaîté, l'assurance et l'audace,
« L'écrin, la coupe et l'encensoir,
« Dans l'ingénu sourire et le bonheur qui passe
« Comme les feux au front du soir. »

« J'allume dans l'esprit cette invisible étoile
« Que l'homme suit avec entrain;
« Dans le cœur ce désir qui donne plus de voile
« Que de gouvernail et de frein. »

« Le monde est océan: ses promesses sont vagues,
« Et fantaisistes ses égards;
« On n'y connaît jamais l'intention des vagues
« Et les caprices des hasards. »

« En revanche je ris à travers les prunelles,
« Et, de la naissance au trépas,
« J'embellis les projets, je hante les cervelles
« De ceux qui passent ici-bas. »

« C'est ma force : j'habite encor moins dans les choses
« Que dans les cœurs et les esprits
« Qui de voir les futurs répudier les roses
« Seraient moins tristes que surpris. »

« On croit apercevoir, dans un riant mirage,
« La fin du trouble et du labeur ;
« Un fantôme montrant, debout sur un rivage,
« La direction du bonheur. »

« On prend les feux follets pour de sûres étoiles,
« Et, confiant dans ces lueurs,
« On espère voguer, la chance dans ses voiles,
« Vers d'éternels Edens en fleurs. »

« On voit l'attrait des flots, non l'écueil qu'ils découvrent
« En levant leurs lames d'azur ;
« On n'entend que leur chant, jamais, lorsqu'ils s'entr'ouvrent,
« Les menaces du gouffre obscur. »

« On ne voit partout rien, excepté ce qu'on aime :
« Les succès et non les revers ;
« Les hilares Festins, non la Famine blême
« Qui vous regarde de travers. »

« On voit très grand le cercle étroit où l'on s'agite,
« Enthousiaste ou solennel:
« Et l'on pense, qu'on soit monarque, rien, jésuite,
« Pousser le char de l'Eternel. »

« Et lorsque, à bout d'entrain, l'ambition déchante
« Devant l'obstacle triomphant,
« On est loin de trouver l'illusion méchante:
« On se console en en changeant. »

« La bulle de savon n'est pas plus tôt crevée,
« Qu'une autre sort du chalumeau;
« Convertir l'Indien: illusion trouvée
« En attendant rêve nouveau. »

Le père : « Avec ce rêve on attend le tombeau. »

II

L'Esprit du Monde.

La figure s'efface et, devant le bon père,
Apparaît un dieu si brillant,
Qu'il semble avoir pillé le roi de la lumière
Drapé dans les ors du couchant.

Il parle et dit: « C'est moi qui gouverne le monde
« Et la terre, ce paradis;
« J'ai la clef du bonheur et prétends qu'il se fonde
« Sur le respect de mes édits. »

« Qui jette son mépris à la mère commune
« Pour des rêves de séraphin,
« Et se taille des fiefs dans le ciel ou la lune,
« N'est qu'un prince des meurt-de-faim. »

« Qui s'élève au sublime en doit vite descendre:
« Rien ne séjourne dans l'azur;
« La flamme, en s'envolant, s'éteint; paix à la cendre,
« Aux pieds foulant le sol obscur. »

« Je ne veux pas qu'on frappe aux portes du mystère,
« Ni qu'on arrache aux profondeurs
« Le voile, en leur disant: Montrez votre lumière
« Ou votre nuit et vos horreurs. »

« Point d'essor orgueilleux vers le ciel solitaire.
« Qu'aucun mortel à l'œil de lynx
« Ne se pique de lire, en dehors de la sphère,
« L'énigme dans les yeux du sphinx. »

« La terre est la patrie unique, et le vrai sage,
« Y trouvant tout l'essentiel,
« N'y voit pas qu'un champ d'où l'homme, oiseau de passage.
« Reprendra son vol vers le ciel. »

« Insensé le mortel qui vit de confiance
« Dans l'avenir plus qu'incertain,
« Et, d'un fantôme épris, le suit de préférence
« Au plaisir qui lui tend la main. »

« Les fleurs ne disent pas à l'aube souriante:
« Garde ta joie et ton soleil.
« La forêt, quand le soir la cache sous sa mante,
« Ne repousse pas le sommeil. »

« Qu'on laisse au vent sa harpe, à l'oiseau son ramage.
« Aux feuilles leurs frémissements,
« Son cristal à la source, à l'île son image,
« A la mer qu'on laisse ses chants. »

« Aux feux de crépuscule ou d'aurore qu'on laisse
« Leur évanescente beauté;
« Que le jour ait l'éclat, l'enfance l'allégresse,
« Le sauvage sa liberté. »

« Que cet être ingénu jouisse de la terre
« Et vive en paix avec ses dieux.
« Pour encombrer son ciel d'un nouveau luminaire,
« Tes efforts me sont odieux. »

« Je laisse le champ calme et la vague mobile,
« Le mont superbe et le ciel bleu;
« Je souris à la fleur logeant l'insecte vile,
« Et veux chaque être en son milieu. »

« A l'amant des hauteurs je retire l'échelle,
« Afin qu'il vive mécontent.
« Si tu rends le sauvage à son destin rebelle,
« Il ne mourra plus en chantant. »

« La terre est son séjour; je défends qu'il en change
« Et qu'on en force les verroux.
« De ses vains contempteurs la nature se venge
« Et je partage son courroux. »

« J'ai les esprits des airs, de la terre, de l'onde
« Et de l'abîme sous ma loi.
« Si la terre jamais doit cesser d'être ronde,
« Je cesserai d'en être roi. »

« Malheur à qui m'insulte: où qu'il aille ou se cache,
« D'ici-bas il ne peut sortir;
« Au besoin le couteau, le fer rouge et la hache
« Lui rappellent mon souvenir. »

Le père: « C'est ainsi que je voudrais finir. »

III

Le Doute.

Au dieu se substitue une face douteuse
 Et l'œil dans l'ombre du sourcil . . .
Le père entend sa voix et la trouve moqueuse.
 Il écoute ; elle dit ceci :

« L'esprit du monde fou touche au plus la surface
 « De l'intelligence qui croit ;
« Le Doute que je suis fait mieux : il débarrasse
 « Le cœur et l'esprit de la foi. »

« Les enfants d'Israël au son de leurs trompettes,
 « N'ont fait s'écrouler que des murs ;
« Ma muse ensorcelée, en bas de leurs assiettes,
 « Jette les dogmes les plus sûrs. »

« Dans mon cercle magique, on rit de l'équilibre,
 « De la boussole et de son nord,
« D'Adam qui de rester immortel était libre
 « Et du retour des âges d'or. »

« La certitude prend une mine pensive;
« On voit les colonnes pencher,
« Jonas hocher la tête en pensant à Ninive,
« Et tout l'entrain se relâcher. »

« Ne me crains pas: Je suis l'humble ami qui délivre
« Des tyranniques préjugés,
« Du fanatisme étroit que sa lubie enivre
« Et des fers que l'on s'est forgés. »

« Qui réfléchit me trouve au fond de ce qu'il creuse:
« J'habite les obscurs dessous,
« Et vois la vérité cacher, l'astucieuse,
« Dans les ténèbres ses deux bouts. »

« Il n'est rien de certain, il n'est rien d'immobile:
« Transformation, mouvement,
« Tel est cet univers; la mort seule est tranquille
« Sous son masque, le monument. »

« Tout, sur la mer du temps, finit par le naufrage;
« Les plus vieilles convictions
« Ont la plus triste fin; chaque vague de l'âge
« Ajoute aux disparitions. »

« Des cultes ont, jadis, vécu de leurs mystères,
« Et l'oubli fut leur commun sort.
« Où sont-ils?—On demande en vain leurs noms aux pierres
« Des Baalbek et des Louqsor. »

« Convaincu que la foi, comme elle vient, s'envole
« Avec son grec et son latin,
« L'homme sensé délaisse et le temple et l'idole,
« Et l'encens qui flotte incertain. »

« Moins sage et moins heureux, l'apôtre qui soupire
« Vers son céleste Eldorado,
« Voit les événements composer la satire
« Des articles de son credo. »

« Après de longs travaux, l'insuccès formidable
« Lui prend le cœur dans son étau;
« Plus le rêve était beau, plus son départ accable:
« C'est un effondrement de château. »

« Non, vive ce qu'on tient; dans l'esprit tout s'écroule:
« Ce que l'on sait, ce que l'on croit;
« En bas de son autel, il n'est dieu qui ne roule.
« A la fin, tout revient à moi. »

— « La grâce, dit le père, est plus forte que toi. »

« O Doute plein d'orgueil, tu flottes et chancelles;
« Plus fermes que toi, les roseaux
« Fixent au moins leur pied par quelques radicelles
« Au sol que recouvrent les eaux. »

« Je méprise le guide ignorant qui s'égare,
« Comme le vent dans les forêts,
« Comme la nef qu'une onde en courroux désempare
« Et dépouille de ses agrès. »

« Tu boites, n'as qu'un œil et radotes sans gêne;
« Pour toi le dogme est la prison
« Où la science meurt en traînant une chaîne,
« Où s'ankilose la raison. »

« Eh bien! moi, j'ai deux yeux: celui de ma croyance
« Aidant celui de ma raison,
« Je vois deux univers dans une providence,
« Des fenêtres de ma prison. »

« L'un est masque, figure, et l'autre s'appelle âme,
« Principe, règle et vérité;
« Le premier vit d'effets: matière, temps et flamme;
« Le second de causalité. »

« Derrière ce qui meurt, renaît et périclite,
« Je vois ce qui ne change pas;
« Je vois le roi du jour suivre, dans son orbite,
« La pointe du divin compas. »

« L'ombre de Dieu paraît à travers la nature;
« On cherche en vain l'homme sans loi,
« Ayant pour sûr chemin celui de l'aventure,
« Et pour bonheur le désarroi. »

« Les dieux muets et sourds ont mordu la poussière;
« Mais Dieu, l'âme, n'ont pas vieilli;
« Des temples ruinés il sort de la lumière
« Et le nom du Très-Haut jaillit. »

« Ce que les temps ont fait pour montrer que l'histoire
« Gravite autour de Jésus-Christ,
« Et ce que les faux dieux ont construit d'illusoire,
« Les prophètes l'avaient écrit. »

« Avec le genre humain la vérité chemine :
« L'erreur, la contradiction,
« Isis, Brahma, Vichnou, le bonze, le flamine,
« Et témoignent à leur façon. »

« Dieux et prêtres païens la tiennent en tutelle,
« Pour la plier à leurs desseins.
« Si cette vérité n'était pas immortelle,
« Ils en seraient les assassins. »

« Sur le dogme éternel l'erreur est parasite,
« Et ton œil doublé d'un lorgnon,
« Voyant trop les détails et peu l'ensemble, hésite
« Entre l'arbre et son champignon.»

« L'illusion ne fait que d'innocents mensonges,
« Puis autant de bien que de mal ;
« Au lieu que toi, cancer acéphale, tu ronges
« La joie autant que l'idéal. »

« Je vois la vérité ; l'amour me donne une aile,
« Mon autre est la conviction ;
« Et mon âme s'envole en riant de ton zèle
« Et de ton érudition.»

« Ta voix sourde n'a pas ce charme de sirène
« Dont on raffole malgré soi,
« Et les éclairs que fait ta logique incertaine
« N'aveuglent pas encor ma foi. »



Le premier jour de Montreal

(18 mai 1642)

LE PREMIER JOUR DE MONTRÉAL

« Entre le fleuve de Saint-Laurent et une petite rivière qui s'y décharge ... une prairie fort agréable ... il y avoit ... dans la prairie ... tant d'oiseaux de différens ramages et couleurs, qu'ils étoient fort propres à apprivoiser nos Français en ce pays sauvage. » DOLLIER de CASSON

O rive qu'as-tu fait des nids sous la feuillée,
Des herbes et des fleurs, des taillis pleins de voix,
Du sable d'or qu'ourlait la vague ensoleillée ?
Ah ! te voilà fameuse autant que dépouillée
Des charmes d'autrefois.

Sur la côte où le faon dormait dans la fougère,
L'étage ambitieux sur l'étage s'assied;
Le nuage est jaloux de la corniche altière;
Au lieu du pré s'étend, brutale, utilitaire,
L'œuvre du terrassier.

A la place d'un mont se creuse une vallée;
La foudre qui volait, farouche, dans les cieux,
Ronge le frein et tire, aux charrois attelée;
Aux verres des palais sa crinière étoilée
Mire en courant ses feux.

L'acier fond, rougissant l'air épais des usines,
Où se dresse arc-bouté, squelette curieux
De lancer un regard par-dessus les collines.
Le flot perd son orgueil dans les ombres voisines
Des murs vertigineux.

De longs quais assaillis par une onde courante
Retiennent amarrés cent navires de fer.
D'un jet de vapeur sort une voix mugissante,
Quand l'un d'eux, retournant sa proue impatiente,
Fuit vers le gouffre amer.

O titans du progrès, trève à votre délire.
Taisez-vous, éléments, engrenages, essieux.
O nature, reprends en ces lieux ton empire.
Pour une heure, ô forêt, reviens avec ta lyre
Et l'ombre des aïeux.

***

Est-ce un rêve ? . . . Je vois cette pointe Callières
Comme elle fut jadis, dans le recul des temps ;
Puis trois barques, des mâts couronnés de voilières,
Un prêtre, des guerriers et deux femmes austères,
Au milieu des courants.

Je vois le vent drapé des couleurs de la France,
Et Chomedey qui montre une rade aux marins.
Plus douce qu'un berceau, la vague les balance
Et mêle ses reflets à ceux que l'espérance
Met sur leurs fronts sereins.

Oh ! comme leurs regards retiennent embrassée
La terre que peut-être arrosera leur sang,
La terre de désir si longtemps délaissée !
Oh ! comme, dans leurs yeux, le zèle et la pensée
Font un accord puissant !

Les voici débarquant sur la rive sauvage
Où s'ouvrent les bourgeons et maints gosiers chanteurs.
Est-ce leur drapeau blanc qu'on voit ? est-ce un nuage ?
Est-ce eux ou le matin que fête le langage
Des oiseaux et des fleurs ?

Ce n'est qu'un gazouillis, ce n'est qu'une lumière
Qui rendent le moment encor plus solennel.
« Au bon Dieu qui nous donne une aussi belle terre,
« Dit le prêtre, faisons d'abord une prière
« Et dressons un autel. »

« On donna le loisir à Made de la Peltrie et à Madelle Mance, d'y préparer un autel, ce qu'elles firent avec une joie difficile à exprimer. » DOLLIER de CASSON.

« Allons cueillir des fleurs, » dit Jeanne à Madeleine.
« Voyez, cette prairie est semblable à l'Eden :
« Des trilles rose pâle et blanc de porcelaine,
« Des iris comme en France, excepté cette veine
« Oh ! c'est un vrai jardin ! »

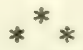
Et, frissonnant au bruit de leurs pas téméraires,
Les cueilleuses bientôt pénètrent dans un bois
Où le rayon, plus rare, effleure des mystères

De ruine, où l'écho, du fond de ses repaires,
Répercute leurs voix.

Les voici, plein les bras de fleurs à peine écloses,
De branchettes d'érable aux jeunes feuilles roses.

De leur moisson l'autel se pare; les rameaux
Se passent la guirlande et lèvent les drapeaux.

Ce soir, autour de Dieu, se dresseront les tentes.



Du Kyrie, soudain, les notes suppliantes
S'élèvent, et les bois répondent vaguement.
Les grives, les pinsons, qui chantaient si gaîment,
Se taisent, écoutant la grave mélodie.
La solitude semble elle-même ébaudie
De s'entendre nommer par le père Vimont :
« Beau rivage où régna si longtemps le démon,
« Fête avec nous ton Dieu, fête ta délivrance. »

« Mes Frères, le soleil aujourd'hui s'est levé
« Sur une ère nouvelle. Un avenir commence.

« La foi jette à ce sol un grain de sénevé
« Dont la grâce du Ciel fera sortir un arbre.
« Par vous, ses instruments, Frères, sachez-le bien,
« Ces troncs vont se changer en colonnes de marbre,
« Et la horde païenne en un peuple chrétien. »

Alors, sa voix, mêlée au murmure des grèves,
Au son clair des fourreaux qu'on vide de leurs glaives,
Sur ce rivage plein de mânes d'Iroquois,
Appelle l'Homme-Dieu pour la première fois.

Une cité va naître autour du tabernacle;
Elle y prendra sa force, en sera le miracle,
Comme jadis, autour de l'arche, les Hébreux.



« On n'y avoit point de lampes ardentes devant le St. Sacrement, mais on y avoit certaines mouches luisantes . . . suspendues par des filets d'une façon admirable et belle. » DOLLIER de CASSON.

Dix tentes, cônes blancs sur le pré ténébreux,
Invitent au repos. C'est l'heure où la magie
Allumait autrefois ses feux. L'onde, rougie,

Montre à peine une ride et quelques filets d'or ;
Dans un calme infini la nature s'endort.

Ayant incendié l'océan des nuages,
Le soleil a passé les horizons sauvages.
Le ciel s'est renversé dans le fleuve miroir.
A l'orient la nuit montre son buste noir.
Ses voiles que chérit la nature lassée ;
Et la porte que fait la vigne entrelacée.
S'ouvre et laisse partir le fauve à l'œil de feu

Les deux femmes, ayant adoré le bon Dieu :
« Voyez, » dit Madeleine à Jeanne, sa compagne.
« Le rayon n'atteint plus qu'au sommet la montagne.
« Et l'ombre a dépassé la tête des forêts.
« Voici venir la nuit avec ses grands secrets.
« La première où Jésus reposera dans l'île ;
« Et comment lui trouver une lampe et de l'huile,
« Hors la lune sur l'eau sans barques et sans voiles.
« Où se mirent déjà les premières étoiles ? »

— « Il y a dans ce pré des étoiles aussi,
« Et qui filent. Venez, Madame, par ici.
« Cela voltige et luit, voyez, jusque sous l'herbe.

« Sont-ce des feux follets ? Quelle lampe superbe,
« S'ils allaient scintiller près du Saint-Sacrement,
« Tous ces petits éclairs tombés du firmament,
« Bel essaim dont la nue a l'air d'être la ruche ! »

— « Mademoiselle, allons, prenez votre capuche.
« Et courons attrapper ces petits feux follets.
« Ou ces grains de soleil perdus dans les fôrets.
« Il nous faudrait bien cent de ces jolis prodiges.
« Voyez-les, éclairant le dédale des tiges. »

— « Attrapons celui-ci. Courez après ceux-là. »
— « J'en vois un trio. »
— « Bon, j'en tiens un. »
« Le voilà !
« Il enflamme la toile. Oh ! comme il est farouche ! »
— « Vraiment. Levez un peu. »
— « Ha ! Mme, une mouche ! »
« Et je l'avais pensé : c'est une mouche à feu.
« Etincelle vivante. »
— « Oh ! les prendre est un jeu.
« Viens, bête du bon Dieu, je te fais prisonnière
« Tu n'iras plus briller, la nuit, dans la baissière
« Plus d'une de tes sœurs partagera ton sort.



Jeanne, avec enjoûment : « J'en attrape encore une. »

« Ah ! que ne puis-je faire une aussi belle mort
« Que celle qui t'attend près de l'Hostie aimante,
« Sous les pins endormis dans la brise chantante ! »

Elles chassent longtemps ; deux voiles sont remplis,
Et la lumière sort du fond de leurs replis,
Ainsi que d'un nuage où se cache la lune.
Jeanne, avec enjoûment : « J'en attrape encore une,
« Et puis ce sera tout. »



Sous les arceaux touffus
Les voici de retour. On ne voit déjà plus,
Sur le fleuve calmé, luire le crépuscule.

« En France, j'en aurais, dit Jeanne, du scrupule ;
« Mais en un tel pays, on fait comme l'on peut :
« Pour emblême l'amour prend des mouches à feu. »

Madeleine, allumant un reste de chandelle,
Va s'asseoir en sa tente, avec Jeanne auprès d'elle
Là, chaque mouche est prise entre leurs doigts très fins
Qu'envîraient les trois sœurs fileuses de destins.

Et, dans l'aile d'azur que l'adresse déploie.
La fine aiguille passe avec un fil de soie.
Et ces chapelets d'or, les dames, pour finir.
Viennent prier Jésus captif de les bénir.

Suspendant aux rameaux les claires bestioles.
Les unes sur des fils, d'autres en des fioles.
Elles nimbent l'Hostie avec ce feu des champs;
Et. dans leurs cœurs émus. Dieu lit ces mots touchants:

« Ces insectes qui font de petites colères,
« Enchaînés près de vous, inspirent nos prières;
« Car ces pauvrets, Seigneur, vous le savez, c'est nous
« Loin du pays natal, nous sommes, sur ces rives.
« D'humbles mouches à feu que vous tiendrez captives
« Et qui luiront pour vous. »

« Seigneur, vous qui donnez aux mouches l'étincelle
« Qu'elles portent, volant, le soir, à tire d'aile,
« Embrasez-nous d'un feu sorti de votre cœur;
« D'un zèle hostile au mal, comme à l'ombre une flamme.
« Qui montre à l'égaré sa route, et, dans chaque âme.
« Reconnaisse une sœur. »

« Mais, au lieu que la mouche appréhende une brise,
« Dans ces vierges forêts, nous braverons la bise,
« La faim, le tomahawk, sans jamais défaillir,
« Jusqu'au jour redoutable où la faulx qui moissonne
« Les vieux arbres penchés et les feuilles d'automne
« Viendra nous y cueillir. »

La tete de Saint-Pere

(1658)

LA TÊTE DE SAINT-PÈRE

On n'a pas inventé cette tête qui parle :
Son histoire commence au bord des bois suspects,
Dans un champ isolé de la pointe Saint-Charle
Où l'Iroquois massacre en marge de la paix.

Trois *habitants* : Godé, Noël et de Saint-Père
Couvrent en chaume un toit et travaillent gaîment.
En bas des Onneyouts qui les regardent faire,
Tapis sous des buissons, attendent leur moment.

Octobre a tout flétri; des feuilles rougissantes
Que l'érable abandonne au vent d'un air chagrin,
Enluminent le sol; par bandes croassantes,
Des corneilles s'en vont, volant dans l'air serein.



« Cruellement assasinés à coups de fusils . . . en couvrant une maison. »
DOLLIER de CASSON

Sortis, les Onneyouts, l'air bon. Sans défiance,
Nos chrétiens, avec eux, partagent leur souper
La charité leur fait oublier la prudence:
Leurs doucets visiteurs songent à les scalper

Ils regagnent leur toit, sans armes, tant la ruse
A masqué les bourreaux d'airs bénins et contents.
Mais leurs hôtes, soudain, épaulant l'arquebuse,
Les font dégringoler à terre, palpitants.

Et comme les cheveux ornent bien la ceinture
Godé, vieillard tout gris, Noël à cheveux courts,
Sont scalpés; mais Saint-Père à belle chevelure,
Ils emportent sa tête, en un sac, à leurs bourgs.

« La tête de feu St.-Père ... leur fit quantité de reproches. »

DOLLIER DE CASSON

Ce soir, les Onneyouts fument dans leur repaire.
Noir wigwam où se voit, suspendue aux chevrons.
Une tête de Blanc, celle de Jean Saint-Père,
Aux yeux creux, entr'ouverts parmi des cheveux blonds.

Le reflet du foyer grime la face pâle;
Un meurtrier hideux raconte son exploit...
Ricanements... Soudain se fait entendre un râle:
Tous les yeux étonnés, regardent vers le toit.

La tête se réveille et sa bouche s'anime;
On dirait qu'elle essaie en vain d'articuler
On ne sait quelle phrase...On comprend le mot crime...
Puis enfin nettement tous l'entendent parler:

« Ce que je vois est vil: un lâche qui se vante
« Et d'un acte inhumain flatte sa vanité;
« La honte satisfaite et la fange contente;
« La cruauté repue en veine de gaîté. »

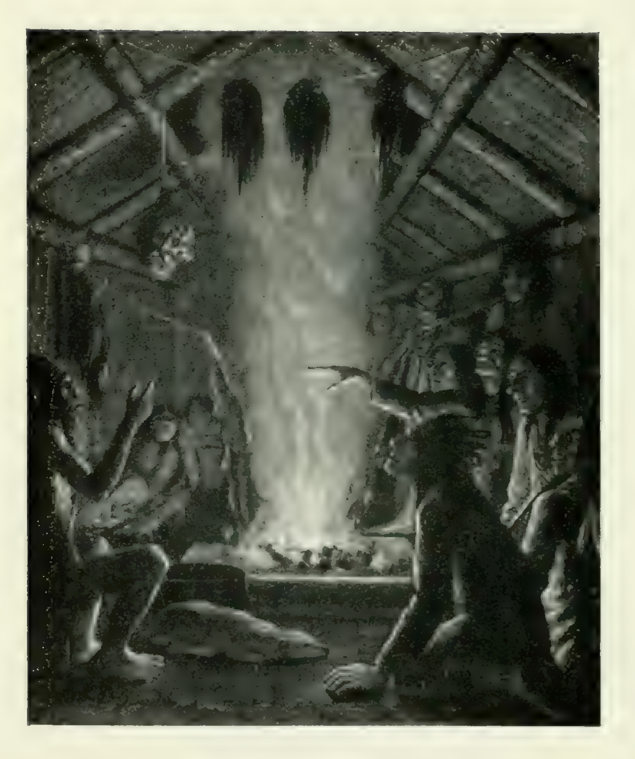
« Pour les fiers Iroquois l'opprobe est un mérite,
« Leur gloire est de trahir en feignant l'amitié;
« Ils voilent de sourire une haine hypocrite
« Et, traités en amis, massacrent sans pitié. »

« Leurs cœurs putréfiés s'ouvrent par des ulcères,
« Il en coule sans cesse un venin meurtrier.
« Ils font tant de serments et si peu de sincères
« Que l'on perdrait sa peine à vouloir les trier. »

« En donnant des colliers de blanche porcelaine,
« Ils mêlent le mensonge à des airs ingénus.
« C'est la peur qui les bride et l'orgueil qui les mène
« Les prendre par l'honneur, c'est les prendre tout nus. »

Le chef répond: « Tête méchante,
« Tes airs, sur nous, ne peuvent rien:
« Nous dormons lorsque le vent chante
« Dans le feuillage aérien. »

« Garde tes vaines remontrances
« Ou va les faire à tes pareils:
« Nous avons, au bout de nos lances,
« De quoi répondre à tes conseils. »



« Tu peux nous menacer, ô tête;
Mais nous sommes indifférents
A l'inoffensive tempête
Qu'un mort déchaîne entre ses dents.»

« Nous sommes par ici les maîtres :
« Ne venez pas nous déranger ;
« La terre où dorment nos ancêtres
« Est pour vous pleine de danger. »

« Tu peux nous menacer, ô tête ;
« Mais nous sommes indifférents
« A l'inoffensive tempête
« Qu'un mort déchaîne entre ses dents. »

« Tempête, soit, » reprend la voix de l'autre monde,
« Oui, semblable à l'éclair, brille la vérité,
« Et je me fais l'écho du tonnerre qui gronde,
« Au fond de l'invisible, à votre iniquité. »

« Rieurs à qui le mal n'arrache pas un blâme
« Et qui de l'équité méprisez le chemin,
« On doute si, rivaux de la bête sans âme,
« Il reste encore en vous quelque chose d'humain. »

« La terre aura vos corps, vous garderez vos hontes ;
« Il n'est tombe où l'on puisse enfouir ce qu'on a fait.
« Il est une autre vie où se règlent les comptes,
« Où la peine éternelle accueille le forfait. »

« Tantôt ils la mettoient dans un endroit, tantôt dans un autre, »
DOLLIER de CASSON.

« Tête, » dit le jongleur, « assez, plus de chicane. »
Alors, par les cheveux, il la porte en un coin,
Sous un tas de fourrure, au fond de la cabane,
Et lui dit de se taire, en lui montrant le poing.

Mais la tête reprend : « Un jongleur en démence
« Et vomissant l'oracle imbécile à grands cris,
« Exploite à son profit votre sottise immense
« Qui croit ses hurlememts inspirés des esprits. »

« Vous partez, sur son ordre, en maraudes funèbres
« Et promenez la mort au milieu des vivants ;
« Vous souillez de festins horribles les ténèbres,
« On vous entend hurler d'où que viennent les vents. »

« Tendre un piège ou frapper des amis en arrière,
« Est pour votre bravoure un illustre combat ;
« Et pour faire la cour au démon de la guerre,
« Vous profanez la nuit en menant le sabbat. »

« L'ombre est votre élément : vous rampez sous les herbes,
« Cherchant quelqu'un de seul afin de l'égorger
« Un enfant immolé vous rend aussi superbes
« Que vous êtes poltrons en face du danger. »

« Doublé de lâcheté, le crime est plus infâme
« De repaires voisins, la chouette et l'Iroquois
« L'une terreur du nid et l'autre de la femme,
« Sortent lorsque la nuit enténèbrent les bois. »

« Vous avez l'appétit de votre mère immonde.
« La noire Atta qui vit de vers et de serpents,
« Et l'on vous trouverait en promenant la sonde
« Dans la fange du mal où vous êtes rampants. »

«Enfin ils l'écorchèrent et en jetèrent le crâne de dépit . . . toutefois ils ne cessoient pas d'entendre la voix du côté où ils mettoient la chevelure. »

DOLLIER de CASSON

En maugréant, la voix de colère étouffée.
Le chef hacha la tête aux reproches cinglants ;
Mais il en conserva le scalpe, ce trophée!
Et lança les morceaux, un par un, dans les champs.

De nouveau suspendant au toit la chevelure,
Il lui dit : « Désormais tu ne parleras plus. »
Mais, dans l'air enfumé, sous la basse toiture,
Le scalpe répliqua : « Châtiments superflus. »

« Votre conduite, avant d'ouvrir ma bouche morte,
« Déshonorait déjà vos fronts de malfaiteurs,
« Vos regards de vautour, votre allure, de sorte
« Qu'elle appelait sur vous l'ire des Cieux vengeurs. »

« Soyez obscurs, fuyez la céleste lumière,
« Et d'un voile d'erreurs entourez vos esprits :
« Vous n'empêcherez pas qu'au fond de la tanière
« De votre abjection vous trouve le mépris. »

« La forêt est suave et la bête innocente ;
« En rayons clairs et doux s'épanche le ciel bleu ;
« Dans les rochers la source avec la brise chante ;
« Le nuage et la foudre obéissent à Dieu. »

« Eh bien ! elle vous hait, cette aimante nature ;
« Même l'astre des nuits vous éclaire à regret ;
« La terre de vos pieds abhorre la souillure ;
« La fleur ne sourit plus quand votre ombre paraît. »



Alors le chef jeta le scaple dans la flamme ;
Mais au sein du foyer, la voix éclate encor :
« Ni le fer, ni le feu, ne peuvent tuer l'âme
« Que le grand Juge attend sur le seuil de la mort. »

« Ce Juge, avant qu'un ver n'atteigne vos vertèbres,
« Sur vos âmes en pleurs fermera la prison
« Où l'œil, desespéré, n'aperçoit que ténèbres,
« Jamais un coin d'azur, un astre, un horizon. »

« Là, captifs à jamais et brûlés vifs, ô traîtres
« Qui jetez notre chair en pâture aux corbeaux,
« Vous saurez que les Blancs de vos fils sont les maîtres,
« Et que le morne oubli pèse sur vos tombeaux. »



Les Iroquois sortaient, qui frémissants de rage,
Qui muets de frayeur ; plusieurs grinçaient des dents ;
Et, témoins de ces faits, les mains sur le visage,
Quelques femmes fuyaient avec des cris perçants.



Deux Heroines de la Charite
(1658)

DEUX HÉROINES DE LA CHARITÉ

Mathurine, veuve Godé,
et
Françoise, sa fille, veuve Saint-Père.

Si calme était Godé, si brave était Saint-Père
Que l'avenir brillait à travers son rideau.
Ils sont morts; leur foyer s'ouvre au spectre Misère.
Et l'angoisse y soupire à côté d'un berceau.

La chaumière manquait, certes, de bien des choses.
Mais elle suffisait à loger le bonheur.
La voilà triste, hélas! malgré ses enfants roses:
L'aurore à l'aquilon n'ôte pas sa fureur.

Quel doux gazouillement dans quel poignant silence
Font ces nouveaux venus à ce monde cruel!
Qu'ils sont navrants et beaux dans leur insouciance
D'oiseaux encore au nid, ne voyant que le ciel!

Hier on enterrait leur aïeul et leur père;
C'étaient deux corps sanglants dont l'un décapité.
Ils n'ont vu que les pleurs et non la peine amère,
Que les tombes et non l'horrible vérité.

Ils gazouillent, contents. Leur mère et leur aïeule
Songent au crève-cœur qu'elles vont essuyer,
Car, si les orphelins font la maison moins seule,
Avec eux, l'indigence est plus triste au foyer.

Elles conversent peu, n'échangeant, à voix basse,
Que des mots soupirés de résignation;
Mais leur regards dolents narrent ce qui se passe
Derrière le cristal qu'en est l'expression.

La mère s'oubliant pour consoler sa fille,
Lui dit: « Dieu l'a permis, adorons ses décrets.
« Lorsqu'il a pris le père, il nourrit la famille,
« Ne mêlons pas de crainte injuste à nos regrets. »

« Il n'est bonheur si long qui ne soit éphémère . . .
« Heureux qui sait bénir les coups et les fardeaux.
« Et, comme le Sauveur, regarder sans colère
« Et le traître hypocrite et les cruels bourreaux. »

Saintes ames à qui, pour dominer l'épreuve.
Il suffit de trois mots: foi, charité, devoir!
Le chagrin vous grandit autant qu'il vous abreuve.
Et Jésus trône en vous comme dans l'ostensoir.



Grande nouvelle: on dit qu'hier un certain nombre
D'Iroquois, compagnons des lâches meurtriers,
Traqués par Lambert Closse, ont été mis à l'ombre,
Et que, vraiment, la mort attend les prisonniers.

Ho! s'ils n'ont pas tué, c'est qu'ils n'ont pu le faire.
Les relâcher serait encourager leurs plans.
Leur perfidie exige une peine exemplaire.
Car, c'est par le rigueur qu'on dompte les brigands.

Françoise dit : » Sauvons ces criminels complices »
Alors, s'agenouillant aux pieds d'un crucifix,
Les veuves d'implorer, d'offrir leurs sacrifices,
Et d'imiter le Dieu qui nous donne son Fils.

Et, grands ouverts, leurs cœurs exhalent la prière ;
Elles pardonnent tout pour se faire écouter.
Leur charité sublime amollirait la pierre :
Est-ce le bon Jésus qui peut leur résister ?



Mathurine et sa fille ont fermé la chaumière.
Françoise porte Agathe, et France, à petits pas,
Se hâte en tenant bien la main de sa grand'mère
Dont un panier prend l'autre bras.

Qu'enferme cet osier ? Où vont-elles sereines ?
Quel dessein leurs grands cœurs ont-ils pu concevoir ?
Qu'est-ce qui brille ainsi sur leurs fronts où les peines
Ne veulent plus se laisser voir ?

Le gouverneur, ému, les voit, calmes et graves,
Entrer chez lui, se lève, étend les bras et dit :
« Ah ! Saint-Père et Godé, je pleure ces deux braves.
« Et mon cœur, indigné, bondit. »

Et Françoise : « Me voilà seule ;
« Mes deux enfants sont orphelins . . .
« Ils n'ont pas tout perdu : leur mère et leur aïeule
« Ont des courages masculins. »

« Le sort des prisonnniers nous touche
« Autant que nos propres malheurs :
« Laissez-nous consoler ces gueux de notre bouche
« Et leur parler comme des sœurs. »

« Lâchez le droit pour la clémence ;
« Ils sont captifs en deux prisons :
« L'une faite de pierre et l'autre d'ignorance .
« Notre foi sait d'autres raisons. »

« Allez » , répond de Maisonneuve.
« Tout s'ouvre avec la charité :
« Prisons et cœurs. Donnez l'obole de la veuve
« Et le pain de la pauvreté.»

* * *

La prison dont la porte crie,
A des murs sourds comme la mort,
Des glacis, des créneaux et de l'artillerie.
Car c'est un bastion du fort.

Quatre Onneyouts, mis à la chaine,
Y sont assis, mornes et cois,
Sans panaches, ayant leurs longs cheveux d'ébène
Dans la figure, et l'air sournois.

Grisés par l'odeur des victimes,
Ils ruminaient de noirs desseins.
On les a pris guettant l'heure propice au crime.
Lorsque fuyaient les assassins.

Eux qui chérissaient les ténèbres,
Y digèrent leur insuccès,
Rêvant aux fers rougis, aux appareils funèbres,
Dans l'attente de leur procès.



Dans la prison, les visiteuses
Marchent vers l'endroit le plus noir,
Où les fins égorgeurs aux figures menteuses,
Font semblant de ne les pas voir.

Mais en entendant leurs voix douces,
Ils regardent du coin de l'œil ...
Le panier s'ouvre et met sur leur figures rousses,
Un sourire de bon accueil.

« Prenez », leur dit l'une des femmes;
« Vous avez sans doute grand'faim. »
Cependant l'une et l'autre ont des regards de flammes,
Et d'émotion le cœur plein.

Ces ruseurs, comme pour leur plaire,
Mangent sans répondre merci.
Lorsqu'ils eurent fini, la veuve de Saint-Père,
Se contenant, leur dit ceci:

« Nous avons essuyé nos larmes.
« Ce sont mon père et mon époux
« Que vos gens ont tués; mais le mur et les armes
« Qui vous sauvegardent, c'est nous. »

« Ne craignez pas notre colère:
« Dieu veut les astres souriants,
« L'eau claire, l'homme doux; c'est lui qui fit la terre
« Maternelle pour les vivants.»

« C'est pour lui plaire que les plantes
« Savent si bien fraterniser,
« Et qu'aux mêmes rameaux, plusieurs tiges grimpantes
« S'attachent sans se jalouser.»

« Vous avez des âmes altières;
« N'ayez pas des cœurs inhumains.
« Dieu vous hait lorsqu'il voit que vous tuez vos frères
« Et que leur sang rougit vos mains. »

« Nous rêvions, en quittant la France,
« De vous donner ses douces lois.
« Nous offrons notre exil, nos labeurs, nos souffrances,
« Pour le bonheur des Iroquois. »

***

Le geôlier, debout dans la porte,
Avait les yeux sur les brigands.
Et la chienne de Closse, en lui faisant escorte,
Grondait sans desserrer les dents.

Le jour, entrant, lustrait dans l'ombre
Les captifs qui ne disaient rien,
Et semblaient confesser, les yeux bas, le front sombre
Que ces Blancs leur voulaient du bien.

L'Expedition de Dollard

(avril et mai 1660)

L'EXPÉDITION DE DOLLARD

I

L'Eveil.

« C'est la coutume des captifs, quand ils sont dans les tourments, de dire ce qu'ils savent. » DOLLIER de CASSON

Quel est ce fier captif à regard de gerfaud ?
— Un espion sauvage allant à l'échafaud,
Un Agnier qu'on a pris bravant nos meurtrières.
La garnison du fort, sur deux lignes sévères,
L'escorte, et le madré ne s'échappera pas.
Un prêtre l'accompagne et l'exhorte tout bas,
Car il est baptisé; mais pour l'instant il pense
Au discours qu'il va faire au pied de sa potence.

Halte près du gibet :

Une voix tout-à-coup,
Celle du condamné tenu la corde au cou,
Crie à la garnison : « Tu me croiras peut-être
« Auprès de cette fosse où je vais disparaître,
« Visage-Pâle, intrus par l'orgueil aveuglé.
« Eh bien ! je t'avertis que ton sort est réglé.
« L'Iroquois veut ton sang et jure de le boire
« Dans le crâne vidé de cette *robe-noire*,
« Avant qu'un papillon n'ait goûté d'une fleur. »

« Au premier chant du merle, ais un frisson d'horreur
« Sache, quand tu verras le vent briser la glace
« Et le flot l'emporter, que le malheur t'enlace,
« Et que le mont Royal n'a pas assez de trous,
« De gorges, de ravins, de repaires de loups,
« Pour te soustraire au feu des hordes survenues. »

« Vois-tu là-bas ces monts touchant presque les nues ?
« On entend à leur pied cet appel angoissant
« Qui sort des noirs tombeaux : *Fils, couvrez-nous de sang.*
« *Aux voix de vos aïeux ne fermez plus l'oreille* . . .
« Français, crains le vivant quand le mort se réveille.
« Et que Dieu te suggère un moyen d'échapper
« Aux fières nations qu'en moi tu veux frapper. »

II

Vent d'Onnondaga [1].

Le brave pionnier rêve, assis devant l'âtre,
Par les longs soirs d'hiver où plus rien n'est vivant ;
Il regarde, pensif, la flamme qui folâtre ;
Son oreille inquiète entend passer le vent.

Levent qui siffle un air sauvage à sa fenêtre
Et valse avec la neige autour d'Hochelaga,
Le vent des froids vallons où le chevreuil s'empêtre,
A fait tourbillonner les feux d'Onnondaga.

Avant de s'essouffler à travers les savanes,
Il frôlait les sorciers invoquant les esprits ;
Il rafalait là-bas auprès de leurs cabanes,
Et voici qu'il s'essaie à répéter leurs cris.

Aux bourgs qu'il a passés, des accents d'outre-tombe
Courroucés, véhéments et des tombeaux sortis,
Exaltent les sachems à qui la tâche incombe
D'ouvrir pour un massacre affreux les appétits.

[1] « Le conseil général des Cinq-Nations se tenait à Onnondaga ou Onnontagué. »

Autour des feux de nuit une guerre s'amorce :
Il s'y dresse un wigwam sinistre, aux murs tremblants,
Où guerriers et vieillards, adossés à l'écorce,
Discutent les moyens d'exterminer les Blancs.

La colère, en conseil, n'y parle qu'à voix basse ;
Mais dehors, hourvaris dans le style iroquois,
Mille cris discordants, se croisent dans l'espace,
Et, jouets des échos, se perdent dans les bois.

On danse les ballets du trait, de la massue ;
On déterre la hache ; en fatigant de coups
Un sonore instrument, le tambourineur sue ;
Et du creux des tilleuls s'envolent des hiboux.

Hurlant pour attirer l'esprit qu'il interroge
Ou s'entourer d'horreur ou de mystique émoi,
Le jongleur, garrotté, se démène en sa loge :
La forêt elle-même en tressaille d'effroi.

Le vallon du conseil est devenu féroce,
Et les filles de peur éprouvent des frissons,
Lorsque au clair de la lune une figure atroce,
Fantastique, s'ébauche entre de noirs buissons.

On s'arme, on accomplit des exploits simulacres.
A coups de hache, à coups de masse, à coups d'épieu
On triomphe des Blancs, on en fait des massacres,
Dans une pantomime affreuse, autour d'un feu.

On prend la chevelure aux portes suspendue,
On l'agite en trophée au son du tambourin;
Chacun se grise et lance une flèche perdue
Las et soûl de tuer, on est vainqueur enfin



Le sorcier reparaît: horrible face brune,
A fronce infâme, aux yeux de mensonge remplis,
Que grime tour à tour et la flamme et la lune,
Hideux sont le profil, le rictus et les plis

Dans ses iris chatoie une lueur d'abîme;
A ses bras amaigris qu'il mord à belles dents
Comme s'il lui tardait de s'assouvir de crime,
S'enroulent les anneaux d'héraldiques serpents.
Il redresse son buste orné de peinturlure,
Puis étendant le bras et renversant sa hure,

Il parle :

« Écoutez, peuple et sages du conseil :
« Quand la lune des fleurs, ronde comme un soleil,
« Trempera sa clarté dans la neige fondue,
« Nous danserons la guerre à la Roche-Fendue [1].
« Là, chefs des cinq tribus, guerriers, chasseurs du nord,
« Fils d'Atta [2], nous voûrons nos armes à la mort ;
« Et l'oiseau que le jour endort sur une branche,
« S'emplira jusqu'au bec d'une chair à peau blanche.
« On verra des intrus chaque ville à son tour
« Se joncher d'ossements, tel un nid de vautour.
« Les Français sont des chiens bons pour la boucherie :
« Que leur premier tombeau soit leur Ville-Marie !

[1] La Roche-Fendue est aux Cèdres. L'ancien canal du Rocher-Fendu passait entre les deux parties disjointes de ce rocher.

[2] Atta ou Attahentsic est le nom de la première femme d'après les Iroquois. Elle mérita par son péché l'épithète hentsic qui veut dire noire, méchante. Elle pousse ses enfants aux discordes et à la guerre dans le but de les faire mourir et de peupler ainsi le royaume des mânes dont elle est la reine.

III

L'Iroquois.

Invisible le jour, aux vals aimés du lynx,
Où la prûche se dresse et roule, tel un sphinx
L'énigme des forêts dans sa tête immobile
Le fils du tomahawk, pied léger, se faufile

Du crépuscule à l'aube, en sa nef de bouleau.
Il va de fleuve en lac, descend au fil de l'eau
Le torrent où s'épanche une gorge encombrée.
La lune importunant sa course enténébrée
Entre les plis des monts, le cap et le massif
Il passe...
L'oiseau fuit avec un cri plaintif;
Le trappeur voit, surpris, la silhouette obscure
Et croit sentir l'acier, froid, dans sa chevelure
Car il a reconnu le fantôme iroquois.

Les fauves que la soif pousse aux rives parfois,
Lui font de leurs yeux verts une envieuse escorte,
Et la hulotte suit, pressentant la chair morte,
Passé quelque tournant du farouche couloir...

Et l'apparition s'efface dans le noir.

Comme les bêtes, nu ; comme un dieu, sans histoire,
Sans pitié, sans remords, il vogue vers sa gloire.

Ces *femmes* d'Algonquins, passibles de tribut,
Il veut leur mettre à tous un joug, et, dans ce but,
Le coutelas aux dents, il court, nage, se vautre,
Chassant l'homme. Un combat n'en attend pas un autre ;
Et le soir ne sait pas l'endroit où, le matin,
L'intelligent fléau tentera le destin.

Il a, sous son panache, un grand secret de prince :
De son canot d'écorce il a garni la pince
Avec tous les totems qu'arbore sa tribu.
Le désert le connaît, car, en route, il a bu
A tous les courants d'eau qu'enfante l'Amérique.
On raconte au wigwam son passage tragique.
Des bords du gouffre amer aux plaines des bisons,
Il veut dominer seul et voir ses horisons
Déserts.
                Son rêve est fait d'empire et de désastre

Pour guides il a pris l'instinct, la mousse et l'astre ;
Et les arbres, les vents, lui disent leurs secrets.

De peur qu'il ne s'égare aux détours des forêts.
Dieu l'a bâti de fer et fait pour l'endurance
Comme l'ours et le loup. Le dard de la vengeance
Brille dans le charbon de son œil indompté
Où la sombre grandeur nimbe la cruauté;
Et sa face de bronze à tous les temps brunie.
Incarne le reflet d'un barbare génie.

Sage il brille au conseil; fauve il boit à l'étang.
Se repaît de chair vive et se gorge de sang.
Dans son entendement, l'héroïsme est complice
De spectres nommés Mort, Destruction, Supplice;
Et son âme qui plonge au gouffre sans frisson.
A l'orgueil pour époux, l'horreur pour nourrisson.

Le voici palpitant sur l'arbre de torture;
Son scalpe luisant flotte au nœud d'une ceinture;
Lui, méprisant, sourit à l'injure du sort,
Et, barde sombre, entonne une chanson de mort.
Il a du feu sacré; sa muse fantastique
Siffle de l'aile au fond du ciel mythologique.
Il ignore le feu qui lui brûle les doigts;
Au vainqueur qui le raille il narre ses exploits:
Il fut grand moissonneur de noires chevelures;

Aux baisers de sa hache ont fleuri les blessures,
Maints farouches guerriers ont revu leurs aïeux,
Qui voulaient de son sang empourprer des épieux

Au volcan sous la neige on compare sa haine

Il s'amuse de voir ses bourreaux à la peine
Et leur dit, s'il les voit de colère frémir :
« Quand serez-vous de taille à me faire gémir ?
« Vous êtes sans vengeance et j'ai scalpé vos pères.
« J'ai fait pleurer vos sœurs, vos épouses, vos mères.
« Du sang de vos marmots j'ai rougi les étangs.
« J'ai régalé mes chiens de leur chair. Il est temps
« D'avoir pitié de vous : rallumez vos écorces.
« Cuisez, rongez mon cœur et refaites vos forces
« Venez, corbeaux, plongez vos têtes dans mes flancs.
« Aidez-leur à manger mes viscères sanglants. »

Ayant ainsi vidé l'écrin de l'ironie,
Ayant rendu des points à son mauvais génie,
Il crie aux lents vautours de nettoyer ses os.

C'est un diable de barde, un sublime héros

IV

A Ville-Marie.

Dure saison : l'émoi règne à Ville-Marie.
Drapé de sapins noirs, de blanche *poudrerie*,
Le mont Royal a l'air d'un repaire effrayant.
En bas, le pauvre bourg languit, captif, ayant
Son île pour prison et pour geôlier la neige.
Un vaste et froid désert où tout est mort, l'assiège.
Anxieux, il vivote, assis dans les frimas
Et dressant, argentés par le givre, ses mâts
A l'abri d'un bocage aux arbres de fumée.
Le matin, il en sort une chienne [1] affamée
Que suivent prudemment des colons, des traîneaux.
Les trois canons du fort bâillent dans leurs créneaux,
Et près d'eux, grelottant, marche la sentinelle.



Le soleil s'en revient avec la ritournelle
Du sizerin qui chante au départ du grand froid ;
Mais, rebelle au rayon, la glace de l'effroi

[1] La fameuse chienne de Lambert Closse.

Enveloppe les cœurs. Dormant sur le qui-vive,
On redoute l'aurore où sifflera la grive.
Hantise du massacre, oiseaux, printemps, matin
Cette horreur, ces gaîtés, se tiennent par la main.
Dès l'aube on cherche si de monstrueux panaches,
Des poteaux, des bûchers, des coutelas, des haches,
Sur un rouge levant ne vont pas s'agiter.
On pense entendre au loin des fusils crépiter,
Et retentir les cris d'enfants qu'on martyrise
Sur la fleur des espoirs souffle une froide bise :
Les Closse de frapper à la fin seront las,
Et l'Iroquois : nombreux, vainqueur, cruel ... hélas !



Le rayon se baigna dans les neiges fondantes ;
L'onde entendit l'appel silencieux des pentes ;
Avril, joyeux, rendit aux forêts leurs chansons,
Délia le gosier des sources, des pinsons
De retour à leurs nids perchés dans la montagne ;
Vous chantiez, doux oiseaux ; tu souriais, campagne ;
Mais la mère, éplorée, embrassait son enfant.
Ainsi pleure la grotte où s'engouffre le vent,
Le vent qui fait chanter les feuilles et les cimes.

Déjà, sur la chaumière où tremblaient les victimes,
Le Destin, courroucé, vidait l'urne des maux.

Personne ne songeait encore à Desormeaux.

La vague retrouva son chant et sa cadence;
Le fleuve, libre, ouvrit le chemin de la France;
On vit, sur le glaçon errant au gré des flots,
Les corneilles marcher, tels de noirs matelots;
L'eau se couvrit d'azur, de reflets et d'étoiles;
Mais les pâles oiseaux qu'on prenait pour des voiles,
D'un coup d'aile chassaient la douce illusion

Il était temps de prendre une décision.

Le jeune Avril, déjà, sommeillait sur le sable;
Déjà l'essaim des fleurs envahissait l'érable;
Des bernaches passant tombait le cri d'appel,
Et les soupirs allaient vers la France et le Ciel.

V

Dollard.

« Sur la fin d'avril, M. Daulac, garçon de cœur et de famille . . . voulant faire ici quelque coup de sa main et digne de son courage. »
DOLLIER de CASSON

Dollard ne doute pas et ne discute guère ;
Il suit un idéal. Dieu sait ce qu'il peut faire.
C'est un souple roseau qui se dresse, élégant,
Et pourrait défier le fouet de l'ouragan.
Qu'un jour l'enthousiasme enivrant du jeune âge,
Chez ce guerrier de race, épouse le courage,
Et qu'une ardente foi consacre cet hymen,
A l'audace d'un rêve on peut répondre : Amen !
Mais qui donc pense à lui ? Pas un seul ne devine
Ce qu'au livre des sorts écrit la main divine ;
Et Dollard n'est encor pour personne un géant
Que, dans l'ombre de Closse, on puisse trouver grand.

VI

L'Enrôlement.

« Il trouva de braves garçons qui lui promirent de la suivre. »
DOLLIER de CASSON

Par six longs mois d'hiver la terre refroidie
Chauffe au soleil sa glèbe où fermente la vie
Près de la neige en pleurs l'herbe verte renaît.
Une tourte revient, l'arbre la reconnaît :
Mille chantres ailés célèbrent la lumière
Voici venir, proprets et suivis de leur mère,
Une grappe d'enfants se tenant par la main
La chaumière se vide et remplit le chemin.
Le pionnier n'a plus, vif à changer de rôle,
Le mousquet et la hache ensemble sur l'épaule
C'est dimanche; le ciel sourit d'un air serein.
Doucement remués par les sons de l'airain,
Les forêts et les cœurs mêlent leurs voix lointaines
Tous recueillis, colons, soldats et capitaines,
Attendent, du saint lieu prêts à franchir le seuil.

Le châle sur le front, plusieurs femmes en deuil
Hantent déjà la nef, comme de noirs présages.

On entre; le ciel s'ouvre à l'autel; les visages
Se recueillent encor; les prières, les chants,
Volent dans le nuage échappé de l'encens.

Et quand le peuple sort de l'étroite chapelle,
Il a la flamme au cœur, l'éclair dans la prunelle;
L'espoir perce, rayon, le nuage avenir.

Mais quel est ce cadet beau comme un souvenir,
Monté sur une pierre et drapé de noblesse ?
Sa main, levée, appelle; on approche; on s'empresse;
Et comme, au point du jour, l'aube chasse la nuit,
Il semble dissiper de l'ombre autour de lui.

« Que veut Dollard ? On dit qu'en France une fredaine
« Lui valut d'éprouver l'ire d'un capitaine;
« Mais il a de l'étoffe et vient ici montrer
« Qu'au temple de la gloire il est fait pour entrer.
« Ce garçon m'intéresse. » Ainsi parle Lemoyne.
Et Closse lui répond: « Cette face de moine
« Lance des traits d'éclair, et l'aile de corbeau
« Qui lui bat sur le front rend le geste plus beau;
« Mais elle manque un peu d'airain: la voix qui prêche
« Le sang-froid qu'il nous faut ne doit plus être fraîche;
« On aime qu'elle sorte en [illegible]es de clairon

« D'un gosier qu'a durci l'haleine du canon.
« Ce gaillard, tout de même, a quelque chose en tête :
« Au fond de son œil noir s'agite une tempête. »

Et Dollard : « Mes amis, des bruits inquiétants
« Mêlent de l'amertune aux gaîtés du printemps.
« Si le ciel est pour nous, si ce bourg en détresse
« Doit trouver des sauveurs, où sont-ils ?. . »
« Le temps presse :
« L'Iroquois endiablé, pour calmer ses remords,
« Avec du sang français veut consoler ses morts ;
« Et déjà ses jongleurs pensent voir monter l'astre
« Qui doit de notre ville éclairer le désastre. »

« Voici que cinq tribus se lèvent contre nous.
« Qu'on laisse s'accomplir leur fatal rendez-vous
« Fixé par un oracle à la Roche-Fendue.
« Et notre colonie est détruite . perdue. »

« A nous donc la ruine ou l'exploit fabuleux.
« Opter pour le second, se préparer aux deux.
« Paraît sage : en dépit de présages contraires.
« La fortune parfois sourit aux téméraires. »

« Lorsque la faim, le fer, nous auront décimés,
« quelque beau soir, nos murs, par le feu consumés
« Prendront, tourbillonnants, la route des nuages
« On verra s'illustrer, certes, bien des courages :
« Mais il faudra périr comme du vil gibier. »

« Quant à mourir, allons sans nous faire prier,
« Du coup prêt à partir mouiller un peu l'amorce
« Etonner l'ennemi par quelque tour de force,
« Lui mettre sur les yeux un voile de frayeur. »

« Que de solides gars se vêtent de terreur,
« Surprennent l'Iroquois, lui ferment le passage,
« Et lui fassent trouver (car la crainte rend sage)
« Tant de fil à retordre à mille contre dix,
« Qu'il n'ose donner suite à ses projets maudits. »

« A ceux qui tenteront avec moi l'aventure,
« J'offre un noble combat, un drame, je le jure,
« Qui pourrait bien finir au seuil du paradis.
« Réfléchissez... »

« Est-on français pour rien ? »

« Hardis,

« Vous l'êtes ; vous savez travailler de l'épée ;

« Mais vos fers peuvent-ils tailler une épopée,
« Effrayer cinq tribus par de maîtres exploits,
« Et faire un large accroc à l'orgueil iroquois ? »

« Il faut du surhumain : le péril est extrême. »

Et Dollard, se tournant vers un gars fier et blême,
D'un ton calme lui dit : « Qu'en penses-tu, Martin ?

—« Oh ! si je convoitais un grade ou du butin,
« Ce n'est pas l'Indien que je voudrais poursuivre
« Ce prince claquedent n'a que sa peau de cuivre ;
« Mais je sens qu'une ardeur me court dans le bras droit
« Et prévient un désir de la Vierge et du roi :
« Je partirai joyeux, épousant leur querelle.
« Nous sauverons le bourg. »

Auprès de la chapelle,
Une voix : « Çà, pour moi, j'y vole sans chagrin ! »
—« Pour te tailler un fief en plein ciel, Josselin ? »
—« Au pis aller, cela ne vaut-il pas ma vie ?
« Je la mets à l'enjeu ; mon sabre neuf envie
« La fortune d'avoir vingt haches d'Iroquois
« Pour lui faire la cour. Bah ! j'ai mis aux abois
« La crainte qui s'effare, au profit de l'audace.

« L'Indien me tûra, mais saura qu'une race
« Fière a planté sa tente au bord du Saint-Laurent,
« Qu'un Français vend sa vie et jamais ne se rend. »

De Belestre: « Bravo! Répands cette vaillance.
« Dans l'extrême danger, l'audace est la prudence.
« Qui dit brave et têtu, dit vainqueur en deux mots. »
Et d'énergiques voix: « Honneur à Desormeaux! »
-« S'il trouve des héros, l'idée a son mérite. »
-« Il ne peut qu'en trouver si la peur est proscrite. »
-« D'où viendra le salut, sinon de nos efforts ?
« Prenons, comme toujours, l'épreuve corps à corps. »
-« Recevons de bon cœur ce que Dieu nous envoie
« Et que notre assurance aille jusqu'à la joie. »

Mais quel verbe moqueur, franc comme un glaive nu,
Vous saisit ?
« Ces gars-là, leur calibre est connu:
« C'est mou comme du fer et lent comme la poudre,
« Et leur glaive est l'éclair qu'accompagne la foudre;
« Mais l'homme exaspéré qui défend sa maison,
« Son épouse, un berceau, cet homme est un lion
« Furieux et griffu. J'ai femme et quatre enfants:
« Avant qu'un tomahawk frappe ces innocents,
« Je vais, sous l'œil de Dieu, casser plus d'une tête;

« Mon fusil, mon épée auront des jours de fête.
« Je te suis, Desormeaux. »
C'est la voix de juillet.
Là, voyez, à son cou s'enlace un garçonnet.
Eh! c'est plus qu'il n'en faut pour armer les courages.
Les uns disent: « Bravo!» d'autres: «Sus aux Sauvages!
« Goyogouins, Onneyouts, Tsonnontouans, gredins,
« Baiseront leur grand'mère!» — « As-tu peur, Desjar-
[dins ?»
— « Peur de quoi ? » — « De rien.» —« Oui. » — « Ceux
[qui sont passés maîtres
« A bien loger le plomb: Soulard, Grenet, Delestres,
« En avant! »

VII

L'Epreuve de l'Héroïsme.

« Chacun se disposa à partir ... Pour être mieux en état d'affronter la mort, ils résolurent de mettre tous leurs consciences en bon état. »

DOLLIER de CASSON

Les voici dix-sept, prêts à partir,
A vaincre décidés, consentant à mourir,
Et qui, troupe sublime autant que dérisoire,

Veulent à l'idéal enchaîner la victoire.
Forts de leur dévoûment, d'une intrépidité
De croyants sûrs d'avoir le ciel de leur côté.
Ils vont livrer bataille en un étroit passage,
Et là, seront l'éclair qui résoud le nuage,
Et rentre dans le ciel avec son glaive d'or.

Du bourg où la foi prie, où l'innocence dort,
Dans un ravissement, ils comtemplent l'étoile,
Cependant qu'à moitié le Destin se dévoile
Avec un froncement lugubre de sourcil.
Devant lui, la mort fauche, aveugle et sans souci.
Funèbre vision, vain défi : les entraves
Dont les lâches ont peur aiguillonnent ces braves.
De l'égoïsme abject abhorrant le licou,
Ces chercheurs d'idéal pensent qu'un noble coup,
De la gloire et du ciel ouvre l'unique porte ;
Que mourir en beauté, c'est naître en quelque sorte,
C'est revivre en lumière et dorer le blason.
Et comme par la foi doit finir la raison,
Ils veulent faire un vœu, purifier leurs âmes,
Manger le Pain de vie et jeter, tout en flammes,
Leurs cœurs de vingt-cinq ans aux pieds de l'Eternel.

***

Matin dix-neuf avril, que tu fus solennel !
Du fleuve plein de nuit la vapeur émanée
Formait de flocons noirs une longue traînée,
Et planait dans les airs à mi-hauteur des monts.
Le rivage, au courant, semblait dire : Dormons.
Dans l'ombre murmurait à peine la rivière.

Le bourg s'éveille.
On sort . . . Voici l'allure fière
De Dollard. Seize gars s'avancent avec lui
A la lueur de l'aube, et le peuple les suit.
Un signal, et la troupe, attentive, s'arrête ;
Et le chef : « Mes amis, c'est aujourd'hui la fête
« D'un saint (français, je crois) qu'on nomme Dévoûment.
« Jurons de lui dresser un digne monument.
« Ensuite, nous courrons, joyeux, à la victoire,
« Et peut-être à la mort, en tous cas à la gloire.
« S'il est un lâche ici, qu'il n'aille pas plus loin,
« Car nous partons pour vaincre et mourir au besoin.
« Qu'aucune illusion ne hante nos cervelles ;
« Mais retenons ceci : les hasards sont rebelles,
« Et les prévisions sont plutôt contre nous.
« Des preux auxquels la peur ne va pas aux genoux,
« Qui ne costument pas l'incertitude en rose

« Et seraient même heureux de tomber pour leur cause.
« Voilà ce qu'il nous faut, et le nombre voulu,
« C'est celui des héros . Le reste est superflu. »

Les hommes, chapeau bas, les femmes sous leurs voiles
Entrent dans le saint lieu. Là, tremblantes étoiles,
Et symboles pourtant d'un amour immortel,
Six flammes font un arc au-dessus de l'autel.
Jésus va s'immoler.
Souart, l'âme attendrie,
Parle aux jeunes héros. L'ange de la patrie,
Tous en sont convaincus, est venu l'inspirer.

« O braves, contre vous tout semble conspirer.
« En France, l'héroïsme a son temple et ses maîtres ;
« On foule un sol illustre où l'on voit des ancêtres
« L'ombre autour des châteaux et sur les champs fameux,
« Où les tours et le vent s'entretiennent des preux.
« Mais ici, sans coursier ni buccin, la Victoire
« N'est pas l'heureuse sœur qu'aime à baiser la Gloire ;
« Aucune voix ne sort du grave monument,
« Vous soufflant à l'oreille un encouragement ;
« Un silence jaloux règne ; les renommées
« Voient mal à travers d'encombrantes ramées ;
« La solitude étouffe et la joie et l'entrain ;

« Elle fige le sang dans le cœur qu'elle étreint.
« Tout est sombre, muet, en ce pays hostile;
« De l'arbre et du rocher l'épouvante distile,
« Et ces bois ténébreux ont un air si sournois
« Que l'ombre en semble acquise aux mânes d'Iroquois.
« Tous les sentiers qu'on voit mènent à la fûrie;
« Les branches, à l'horreur, servent de draperie;
« Dans la calme nature, hostilité partout
« De l'Indien rôdant, sinistre, à pas de loup,
« Tendant l'embûche, ainsi sa toile l'araignée.
« Et vous qui de conscrits n'êtes qu'une poignée,
« Vous défiez les plans, le flair de l'Iroquois,
« Dans les retranchements imprenables des bois,
« Où ce sauvage, au lynx, dispute son repaire;
« Et, lorsque à vos desseins le sort paraît contraire,
« Jusque dans le trépas vous voyez le succès. »

« Je ne vous blâme pas: çà, vous êtes français.
« Quelque chose vous pousse et fait votre assurance.
« La patrie est au large en votre cœur immense,
« Lorsque, vous attelant à la tâche de Dieu,
« Aux rêves de vingt ans vous jetez votre adieu.
« C'est bien: le sacrifice exaspère l'immonde,
« Et, sans lui, rien de grand ne se ferait au monde:
« Judith resterait faible, Esther hésiterait,

« Jésus ne voudrait pas se soumettre au décret
« Rédempteur. Votre geste impose l'espérance. »

« Vous tenez l'avenir, ô divine Puissance :
« Faites, laissant les sorts tomber de votre main,
« Qu'hier ne jette pas son ombre sur demain,
« Que ces braves, n'ayant qu'en vous de confiance,
« Echappent à l'orgueil comme à la défaillance. »

« Oh ! qu'il est enivrant, mes fils, de voir sur soi,
« Tous les regards fixés : ceux du peuple et du roi !
« Mais d'un saint héroïsme avoir l'âme pétrie,
« Servir de bouclier à l'auguste patrie,
« A la Parque inflexible arracher les ciseaux,
« Cela n'est pas possible aux hommes seuls, roseaux
« Dont l'épreuve, ce vent, tord l'aigrette fragile. »
Alors, d'un ton plus grave, en prenant l'Evangile :
« Mais Dieu peut rendre fort le faible cœur humain,
« Vous le savez : prenant un sublime chemin,
« Vous voulez qu'un serment derrière vous le ferme. »

Dollard vient le premier et dit d'une voix ferme,
Levant son glaive haut, comme pour en férir :
« Je jure, Dieu vivant, de vaincre ou de mourir. »

On entend dix-sept fois la phrase solennelle.

Souart conclut : « Que Dieu bénisse votre zèle.
« Et que le pain des forts soit en vous l'aliment
« De la fidélité qu'exige le serment. »



Communion, moment suave! Une voix chante
A la Victime pure une hymne suppliante,
Cependant que l'amour se sent déjà vainqueur

Les braves, recueillis, s'avancent vers le chœur..
Les voici, prosternés, se frappant la poitrine,
Et, tout bas, implorant la clémence divine..

Le prêtre les absout par un signe de croix
Et voici que l'Hostie où l'humble Roi des rois
S'anéantit, du vase d'or émerge, blanche.
Voici l'Agneau divin dont le sang pur s'épanche :
Souillure, disparais! Paix règne en ce saint lieu!
Adorez et priez : « Voici l'Agneau de Dieu. »

Les têtes, sur les mains d'une nappe couvertes,
Se penchent ; Jésus vient ; les bouches, entr'ouvertes,

Semblent laisser les cœurs s'exhaler en amour.
Cessez, heures d'angoisse, à l'aube de ce jour!
Confiance, renais! Craintes, séchez vos larmes!
Soldats de Jésus-Christ, le Ciel bénit vos armes;
Déjà l'ordre est donné; des sublimes séjours
S'élancent, glaive nu, les anges du secours!

VIII

Le Départ.

« Tout cela exécuté de point en point, ils partirent. » DOLLIER de CASSON

Réjouis-toi, Ville-Marie,
Lorsque l'étendard de la foi
Et le drapeau de la patrie
S'envolent pour un même exploit.

De ces gars tu sais la devise,
Sans la lire sur un blason;
Et leur gloire est de l'avoir prise
Plus haut que l'humain horizon.

A d'autres les apothéoses:
Eux construisent un piédestal.
Avec des illusions roses,
A leur héroïque idéal.

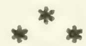
Ils font, pour un autre héritage,
En ta faveur leur testament.
Le ciel est l'infini partage
Des victimes du dévoûment.

Ils sont allés se faire absoudre
Et communier: le bon sens
Conseille d'allumer la poudre
Après avoir brûlé l'encens.

Certes, la paix de conscience
Rend le cœur fort et met, sans bruit,
Dans le courage la constance
Et la liberté dans l'esprit.

La valeur dans la foi trempée,
Frappe d'un bras si résolu,
Qu'elle peut, dans une équipée,
Tailler la planche du salut.

Elle est une austère pucelle
Au chaste et foudroyant baiser.
Le triomphe la rend plus belle
En refusant de l'épouser.



En ces frais gaillards pleins de vie,
Souart vénère des héros;
De Maisonneuve, avec envie,
Leur met le havresac au dos.

La sœur Bourgeoys et Jeanne Mance
Vont distribuant, yeux baissés,
Aux braves les mots d'espérance,
La charpie aux futurs blessés.

Lemoyne dit à Lambert Closse:
« Mon vieux mousquet a le cœur gros,
« Et mes mains en cherchent la crosse . . .
« Dieu! que ces gars paraissent beaux! »



Juillet, baisant sur le rivage
Quatre petits enfants blondins,

Dit à l'aîné: « tu seras sage,
car Dieu nourrit les orphelins. »

« Ah! si la Gloire a l'humeur sombre
« Et veut son favori sanglant,
« Sa rigueur s'adoucit dans l'ombre
« Du symbolique drapeau blanc. »



Juillet, baisant, sur le rivage,
Quatre petits enfants blondins,
Dit à l'ainé: « Tu seras sage,
« Car Dieu nourrit les orphelins. »

A leur engagement fidèles,
Ils partent, confiants: Adieu!
L'automne voit les hirondelles
S'en aller au signal de Dieu.

Ils voguent sans inquiétude
Au rythme des flots azurés,
Etant contre l'incertitude
Dans leur conviction murés.

Un concert de voix énergiques :
« Va pour la Vierge et le devoir ! »
Vent d'âmes, sur les flots épiques,
Pousse les barques de l'espoir.



« Le voilà parti, résolu à tous événements. »
DOLLIER de CASSON

Sur le fleuve gonflé, loin des rives tranquilles,
Ils tournent maints glaçons qu'on prendrait pour des îles
Ou des nuages lourds ayant changé d'azur,
Car un masque de ciel couvre l'abîme obscur,
Et chaque vaguelette a la crête étoilée.

Les bises vers le nord ont pris leur envolée,
Et l'hiver, en déroute, abandonne au soleil
Ses tentes en lambeaux sur le sable vermeil.
Il s'esquive, muet, tandis que l'eau murmure
Et dépouille sa glace avec un bruit d'armure,
Et que tout se réveille au mot d'ordre divin.
Le ruisseau gazouillant réjouit son ravin,
Et le chant de la grive en turlutaine éclate.

Les bourgeons vernissés se pointent d'écarlate
Près des derniers frimas que talonne le chaud.
Des nids, à coups de bec, s'arrondissent en haut
Ou se creusent en bas, parmi l'herbe fanée:
Et voguent les espoirs par cette matinée

IX

Surprise.

> « Il poussa si vigoureusement les Iroquois, qu'ils les eut pris en canot, sans qu'ils abandonnèrent tout pour se jeter dans les bois et se sauver. »
>
> DOLLIER de CASSON

On sent la peur dans l'aile et le cri des oiseaux.
Ils ne redoutent point le calme des roseaux;
Ils ont vu d'autre chose au tournant de cette île.
Dollard: « Serrons la rive et naviguons en file,
Tâchons, sans être vus, d'approcher et de voir ».

Quarante Goyogouins tatoués rouge et noir,
Vrais démons refondus et dressés au carnage,
De leurs rames perçant le miroir du rivage,

En suivent les contours, voguent silencieux,
Et leurs regards tranchants flambent sous leurs cheveux.

Viennent-ils d'égorger encore une famille ?
Plus d'un scalpe sanglant à leurs ceintures brille.
Ils portent du butin dans leurs canots fangeux.
Au tournant d'une pointe, on se toise des yeux,
Les deux partis, soudain, se trouvant face à face.

Avant de s'élancer, les Français, pleins d'audace,
Salués par des cris, comptent les Iroquois:
Dix nefs de quatre, en ligne allant du large au bois.

Voix brève de Dollard: « A droite, un front de balles;
Et ramez vers la gauche. »
Et c'est fait.
« Haut les palles;
« Abordage d'assaut et lame nue au poing. »

« Massez-vous près du bord; coupez-en le chemin. »

La bande qui hurlait, a dû changer de gamme.
Soulard, ivre d'ardeur, assomme à coups de rame.
Juillet, glaive en avant, saute dans les canots
Des Peaux-Rouges surpris qui se livrent aux flots.

Coups de crosse, clameurs, lames étincellantes;
Affollement de l'eau, des barques vacillantes.
On s'étreint, on chavire, on plonge à corps perdu.
Puis rien.

Entre deux eaux, l'Iroquois s'est rendu
A la rive sauvage.
Eparses, les épaves:
Esquifs, rames, totems, font l'éloge des braves.
Mais, ô sombre revers d'un fait d'armes si beau!
La barque de Duval s'est changée en tombeau;
Et Soulard qui rendait la vaillance jalouse,
Juillet que vont pleurer ses petits, son épouse,
S'enroulent dans les plis froids du Ladauanna, [1]
Linceul de gloire. Un sang que la France donna
Comme un gage d'amour à sa lointaine fille,
Rougit le flot sauvage; et triste, la flottille,
Avec les canots pris, s'en revient en aval,
Traînant la nef où gît l'infortuné Duval.

---

[1] Antique nom indien du Saint-Laurent.

X

Au Cimetière.

Au champ des morts, le prêtre entonne la prière
Pour trois guerriers dont Rome eut fait ses demi-dieux ;
Et le tertre où Duval sommeille dans sa bière,
Se recouvre d'humus, de larmes et d'adieux.

Quelques vierges, les mains pleines de sanguinaires,
Sourires dérobés aux gazons reverdis,
En jetant leurs bouquets aux mottes funéraires,
Arrosent le défunt de leurs « De profondis. »

Et de jeunes soldats que le sublime tente,
Se sentent tressaillir et ne savent pourquoi :
Cette fosse muette, oh ! qu'elle est éloquente
Avec son souvenir de triomphe et de foi !

« Daulac et son monde avait trop envie
de voir l'ennemi pour attendre. »
DOLLIER de CASSON

« S'il est d'autres sujets que la gloire réclame
« Et que grise l'entrain du glaive et de la flamme,

« Qu'ils entendent l'appel. Par le même chemin.
« Vides comblés ou non, nous repartons demain. »

Ainsi parle Dollard près de la tombe fraîche.
Et le fossoyeur dit, appuyé sur sa bêche :
« Tavernier y va, sûr ! et peut-être Doussin. »



Ils repartent dix-sept le lendemain matin.

Tous, au tranchant du fer, veulent écrire un drame.
Dans la chaîne des flots passe une blanche trame
Que traînent les esquifs. Nos gars filent, suivis
D'une course de feux à l'aurore ravis
Et de regards pensifs, vers les horizons vagues.
On ne voit plus enfin que des points sur les vagues.

Ange de Montréal, prends soin de tes élus.

Jeanne Mance à la sœur : « Ils ne reviendront plus. »

XI

En Route.

« Le cœur les fit surmonter ce que leur peu d'expérience ne leur avait pas acquis. »
DOLLIER de CASSON

On vogue tout le jour, l'âme au but attachée;
A la brunante, on voit comme une chevauchée
De glaçons galopant sur la croupe des flots
Que l'Outaouais échappe à travers des îlots.

La forêt est épaisse à côté des cascades,
Où de criards geais bleus volent dans les arcades
Et l'enchevrêtrement infini des rameaux.
Là vole aussi le bruit des glaces que les eaux
Projettent, en courant, sur les roches, les pointes.
Y bâtissant des monts sur des bases disjointes
Où gronde, en cent détours, l'orageux élément.

Déjà, tandis qu'on campe, un glauque diamant
Crête chaque glaçon, et, prunelle hagarde
De l'abîme sortie, au firmament regarde
Les étoiles briller, yeux célestes, dans l'ombre.
On se couche, le front vers les branches sans nombre

D'où s'exhale un soupir qui jamais ne s'achève :
On s'endort près du gouffre où la brume se lève,
Où l'onde tourmentée entre les roches luit,
Gronde, cascade, écume et dans l'ombre s'enfuit.

XII

Rêve.

Héros, pourquoi sourire à l'heure où vos paupières
Enténèbrent vos yeux sous leur voile endormis ?
· C'est que le rêve enchante et qu'au dos des chimères
Vous allez, chevauchant, loin des bords ennemis.

Et là, vous savourez un son de cornemuse :
Une légende ; un comte : héritage gaulois ;
Un refrain modulé par l'ancestrale muse ;
Des accents attendris ; un bonheur d'autrefois.

« On entend, dites-vous, la cloche d'une église ;
« Le papillon de nuit vole sur le pré vert ;
« Philomèle, au milieu des feuilles, vocalise ;
« L'écho répond au chant dans le valon désert. »

« Voici de blonds genêts; les landes d'Armorique;
« Les bosquets de la Loire et les plaines du Mans;
« L'eau calme où le château mire sa tour antique;
« Les vergers tout en fleurs sur les coteaux normands »

XIII

Réveil.

Vous fuyez avec l'ombre, ô séduisants fantômes,
Avec la fleur des nuits dans les champs sidéraux.
Un vent doux aux bourgeons emprunte leurs arômes.
Dans l'affreuse forêt, réveillez-vous, héros.

Réveillez-vous: c'est l'heure où l'ingénu sourire,
Fils du songe, s'efface, et, mystère profond!
C'est l'heure où de vains bruits l'âme vide est la lyre
Que du pressentiment touchent les doigts de plomb.

*
* *

« O, morne solitude, arbres, ravins, décombres,
« Effrayants d'inconnu, vous me donnez souleur.
« Tu me troubles, silence où j'entends fuir les ombres
« Et palpiter mon cœur. »

« Belle aurore, en jetant ta joie à la nature,
« Ne parle de printemps, ne parle de gaîté
« Qu'à la feuille sortant sa svelte dentelure
« Des urnes de l'été. »

« N'éveille pas en moi la sève enchanteresse
« Qui rend l'esprit folâtre et met l'ivresse au front,
« Tais-toi, ne me dis pas : la vie est l'allégresse,
« Le trépas est l'affront. »

« Laisse mon cœur planer sur l'héroïque cime
« Où j'entends une voix . . .
Dieu, rendez mon bras fort :
« Je suis soldat pour vaincre ou pour tomber, victime
« En souffletant la mort. »

*
* *

« Iroquois dont l'enfer est peut-être complice,
« Je t'attends au combat, je triomphe au poteau :
« Le Christ peut enchaîner le dieu qui t'est propice ;
« Moi, du haut d'un bûcher, à travers un supplice,
« Je vois le ciel encor plus beau. »

« O grands bois ennemis des fières renommées,
« Que mon dernier soupir se mêle à vos concerts,
« Aux pleurs du filet d'eau perdu sous vos ramées,
« A l'hymne qu'en pinçant vos harpes embaumées,
« Le vent chante au Dieu des déserts. »

« Je t'embrasse, trépas. Vole, ma chevelure,
« Au bout d'un épieu ; frange un sonore carquois,
« Un barbare drapeau, la magique ceinture ;
« Va flotter en trophée, au souffle de l'injure,
« Devant les wigwams iroquois. »

« Oui, dans l'ombre qui règne au-dessous de la gloire,
« Squelette moissonneur, je te vois, tu m'attends ;
« Mais, à travers tes os, me sourit la victoire
« Que ne peuvent chanter les filles de Mémoire,
« Car elle est au-delà du temps. »

XIV

Un Retard.

« On a su par les Hurons auxquels ils l'ont dit, qu'ils furent huit jours arrêtés au bout de cette isle par un petit rapide. »
DOLLIER de CASSON

C'est un champ de bataille entre l'onde et la glace
Que ce rapide; un raid de courants furieux,
Acharnés à l'embâcle et qui figent l'audace.
On n'ose, en ce chaos, voyager que des yeux.

Sur ces flots de glaçons la pagaie est rebelle.
On dirait qu'il en sort de farouches naseaux:
Que des monstres sont là, pleins d'une ire cruelle;
Qu'avril a déchaîné les manitous des eaux.

On attend la débâcle, ennuyé, pas en peine.
Le soir, quand le pinson clot sa gorge au refrain,
Autour d'un feu de camp, sous l'étoile sereine,
On prie environné d'un calme souverain.

Et bientôt l'on s'endort sous le rameau qui penche
Aux mille trémolos des grenouilles chantant,
Au doux chuchotement de l'épinette blanche,
Fondus dans les soupirs inconsolés du vent.

Le feu ne jette plus sa lueur animée
Sur l'acier du mousquet, sur le cuir du fourreau ;
Le bataillon sommeille, et la pâle fumée
Flotte comme rêveuse autour de son drapeau.

Dans ce calme enchanté par le vague murmure
Des eaux, l'astre des nuits, silencieusement,
Passant ses bleus pinceaux à travers la ramure,
Sur le fer meurtrier peint des larmes d'argent.

XV

Le Soir de la Débâcle.

Depuis qu'on patiente avec l'eau furibonde,
Vesper est apparu pour la neuvième fois ;
Et du feu le génie à chevelure blonde,
Danse encore, entouré d'enfoncements sournois.



Et bientôt l'on s'endort sous le rameau qui penche.

De jour en jour soufflant plus gaîment dans ses anches.
Le zéphire n'a fait que chanter aujourd'hui;
Les feuillettes ont mis leur gaze autour des branches
Sur lesquelles perchait le solitaire ennui.

Voici l'heure où les bois deviennent plus moroses.
Où l'ombre ôte aux objets leur séduisant relief;
Mais l'esprit est plus vif quand s'effacent les choses,
On cause avec entrain autour du jeune chef

On regarde Doussin quand la verve s'épuise
Jamais au dépourvu, son humour a le don
De plaire en irritant: Sieur de Sainte-Cécise
Emousse gentiment la pointe du lardon

Il *embrouille* Lecompte, *endigue* Larivière
Sa vive répartie aime les falbalas
A la mode imprévue et que lui seul sait faire.
Sans rire il fait voler les rires en éclats.

Le trait brille en ses yeux, sa voix aigre le lance;
Pas de joyeuseté qui ne montre une dent.
Après avoir *empli* Boisseau, sans insolence
Le voici qui repend la langue au commandant.

« Je n'ai pas du héros le prestige et la taille. »
Reprend Dollard. « Le plan, le sort d'une bataille,
« La victoire, jamais n'ont reposé sur moi,
« Et mon glaive n'est pas une source d'émoi.
« Tout de même, souffrez qu'à crédit je me vante
« De ne pas me sentir de goût pour l'épouvante,
« Et de conduire au feu seize jeunes lurons
« Sur qui la peur a vu glisser ses éperons. »

— « J'ai tant hâte de voir le *passage infaillible*
« Et d'y faire ma part de lutteur invincible,
« Que par un vil ennui je me laisse ronger. »

— « Tout comme nous, Martin, et tu me fais songer
« Dit Boisseau, que des nerfs irrités par l'attente,
« N'en font que mieux jouer la pointe et la détente.
« Tout va bien. Nous ferons plus que nous dégourdir.
« Dès le jour où nos pieds changeront de nadir.
« Barrière infranchissable et vivante redoute,
« A l'hostile Iroquois nous fermerons la route.
« Il s'égosillera s'il le veut à japper[1].
« Mais sortira d'un rêve en nous voyant frapper. »

[1] Allusion à la coutume qu'ont les Sauvages de crier beaucoup pendant les combats.

Desormeaux : « Oui, le glaive a l'argument terrible
« Qui seul, avec ces gens, fait l'entente possible.
« Ils manquent sans scrupule à la foi des traités.
« Font de la guerre à mort une nécessité ;
« Pour le massacre, ils font ramer la perfidie.
« Nous allons les guérir de cette maladie
« Par une mémorable et sanglante leçon. »

« Lorsqu'ils auront payé l'équitable rançon
« De leurs meurtres sans nombre et de leur fourberie.
« Ils verront, dans Québec et dans Ville-Marie,
« Les séjours de guerriers vaillants et peu bavards,
« Dont le fer parle et trace autour de leurs remparts
« Un cercle où tout délit doit épouser sa peine ;
« Qui, sur l'Agnier faisant mentir la porcelaine.
« Rabattent à propos le bâton de la paix. »

« Puisqu'ils aiment la guerre, ils seront satisfaits.
« Nos sabres, en quittant pour eux nos banderolles.
« Leur diront quel crédit méritent leurs paroles.
« Et quel sang doit rougir la terre et les halliers.
« Avant que nous croyions aux grains de leurs colliers. »

« Ça, réplique Doussin, tu fais la cause belle ;
« Mais, pour ma part, j'ai l'âme au feu guerrier rebelle
« Comme la sèche amorce au chien du mousqueton.

« Autant un Iroquois a de poils au menton.
« Autant j'ai de soucis. Des scrupules d'orfraie
« Me torturent le cœur. L'isolement m'effraie.
« Sur ce rivage mort, les chênes et les pins
« Sont, pour me divertir, de trop calmes voisins
« Je préfère les gens qui sortent de leur gîte.
« Et dont l'inattendue et bruyante visite,
« Met de la bonne humeur jusque dans les fourreaux

« J'ai beau voir folâtrer la glace sur les eaux.
« L'érable se nimber de rose et d'émeraude,
« Je ne puis que songer au sauvage qui rôde
« Encore au large, et sait par où le piège mord.
« Et par quel bout l'épée innocule la mort. »

— *Bravo!* Pendant qu'on rit, les glaçons carillonnent.
L'un par l'autre frappé, se cabrent, tourbillonnent.
Le génie écumant du Mahamoucébé [1]
Ebranle sa prison, montre son dos courbé
Que salue un concert de notes cristallines.
Les blocs autour de lui s'entassent en collines
Qui bientôt, s'écroulant, font refluer les eaux.
Mais la glace, impuissante à fermer ses réseaux.
De vague en vague choit et fuit à la dérive

[1] Nom Algonquin de l'Outaouais.

XVI

Au Long-Sault.

« Ils campèrent dans un petit fort de pieux construit l'automne précédent par des Algonquins. » M. MARIE de L'INCAR.

« Un petit fort sauvage nullement flanqué, entouré de méchants pieux. »
DOLLIER de CASSON

Matin, lumière, oiseaux, réjouissent la rive.
Le lac présente au ciel son limpide miroir.
Les arbres inclinés comme pour mieux s'y voir.
S'en disputent, sereins, l'encadrement sauvage.
Entre deux firmaments s'allonge un clair sillage :
Un chant parti des nefs évolue en mineur
Et, comme l'aviron, retombe avec lenteur.
Le cantique à la Vierge et *La Belle Françoise*
Alternent, aux soucis la gaîté cherchant noise ;
Et les échos, tirés d'un séculaire ennui,
Répondent du rivage, ayant toute la nuit
Imité les hiboux qui huaient leurs compagnes.

*
* *

On a mis sous le vent le lac des Deux-Montagnes ;
Le Long-Sault remplit l'air de son mugissement ;
A droite, on aperçoit sur le haut d'un penchant
Dont le pied rocailleux plonge dans la rivière,
Un fortin délabré qui veille solitaire.

Il se cache à demi sous l'ombelle des bois ;
Des frisures de mousse en moirent les parois ;
Et l'enclos, vrai réduit à loger la misère,
Laisse pencher ses pieux plantés drus dans la terre
Difforme monument du génie algonquin,
Où le vent qu'ont filtré les aiguilles de pin
S'attarde pour siffler dans la mousse et la fente

On accoste, on gravit, prudent, la longue pente ;
Et, devant le pourpris, sous un dais de ciel bleu
Lacéré de rameaux, on allume le feu.
En floconnant s'envole une grise fumée,
Et tandis qu'elle emplit la forêt embaumée,
Dans les ors de sa tente aux rideaux de vermeil,
Comme un roi fatigué, se couche le soleil.

La lumière, sa fille, à le suivre s'apprête,
En jetant à la terre un regard radieux,
Elle ôte ses joyaux et ses voiles de fête
Qu'elle donne à sa cour de géants nébuleux

Dénouant ses cheveux à mèches diaprées,
Elle en laisse tomber l'indigo, les rubis,
Le filigrane d'or, des plumes empourprées,
Mille feux qu'envîraient bouvreuils et colibris.

Le génie éperdu des cascades s'empresse,
Tandis qu'une mer d'ombre inonde les coteaux,
D'ouvrir tous ses écrins aux dons de la déesse,
Comme afin d'apaiser la plainte de ses eaux.

Le ciel roule déjà ses tentures de gloire.
L'horizon du couchant faiblement carminé,
D'une lèvre de feu touche la forêt noire :
Dernier baiser du jour à la terre donné.

Le rapide bondit, s'emporte de plus belle :
Le crépuscule rose y flotte avec l'embrun
Exhalé par la vague en sa lutte éternelle
Contre les durs cailloux, dans l'éloignement brun.

***

Dollard : « Vu que ces pieux semblent pris de vertige
« Et qu'il n'est pas ici de vulgaire passant
« Qu'un regard vigilant sur la côte voltige,
« Et c'est là, pour ce soir, l'ordre le plus pressant. »

« Deux bons gardes veillant, nous dormirons sans crainte ;
« Vous vous relèverez, Larivière et Martin.
« Demain, nous referons tant bien que mal l'enceinte :
« Ho ! je n'ai jamais vu de plus pauvre fortin. »

« Il n'a, contre l'assaut, ni bastions ni pierres,
« Et ses pieux vermoulus qui n'osent se toucher,
« Aux assiégeants hardis offrent des meurtrières,
« Et donnent à l'enclos l'allure d'un clocher. »

« Nous referons le nid : la lune perd ses cornes ;
« Mais avant de marquer l'heure des grands émois,
« Dans le ciel fatidique, au-dessus des bois mornes,
« Elle doit les montrer encore au moins dix fois. »

« Car à ses fils Atta pourrait garder rancune,
« S'ils allaient refuser d'obéir au sorcier
« Qui défend d'attaquer avant la pleine lune
« A cause des esprits qu'il faut s'associer. »

* * *

« Ils taschent de s'y gabionner du mieux qu'ils peuvent. » RELATION de 1660

« D'un repos ennuyeux prenons notre revanche.
« Voici le point du jour, »observe Desormeaux;
« Qu'on mette la cognée à l'épinette blanche.
« Je nomme Josselin pour mener les travaux. »

Dès l'aurore que voile une abrupte colline,
On bûche, l'on débite. Un palis est-il prêt,
De son long il se lève et vers le fort chemine.
L'acier, mordant le bois, fait clamer la forêt.
Larivière et Martin, sous les feuilles naissantes,
Ouvrent d'étroits sentiers; Juré fait des poteaux
Dont les sommets fourchus, comme des mains puissan-
Soutiendront dans les airs de raides soliveaux. [tes.

L'espoir d'être vainqueur n'égale pas la tâche:
On s'improvise mieux guerrier que bûcheron;
Puis au travail on mêle un combat sans relâche:
On attend l'Iroquois; on a le moucheron.

De l'ombre lentement sortent les pièces lourdes
Que ballottent les dos bourrés de bonne humeur.
Aux palis redressés s'attachent des lambourdes.

Hébert est charpentier, Doussin se fait porteur.
Valet bouche l'ajour, Brassier perce et cheville;
Dans la fente qui bâille un rondin se blottit;
L'osier, tordu, s'enfonce aux coches, se tortille,
Prend les pieux par la tête et les assujettit.

L'oracle du sorcier serait chose certaine,
Qu'on ne saurait pourtant s'y fier qu'à demi:
La planche de salut qu'il offre est aussi saine
Que l'inspiration du diable, son ami.

Sur de rustiques bards, près de l'eau furieuse,
Se rangent lourdement les pierres, les moellons.
Avec entrain, nos gens, dans la côte scabreuse,
Les montent par dizaine en plantant leurs talons.
Et l'amas s'arrondit plus vite que la lune;
La haute galerie est pleine jusqu'au bord.
C'est au sorcier qu'on doit cette bonne fortune
D'avoir ragaillardi ce fantôme de fort.

Un disque blond paré d'une gaze fleurie,
Monte dans le ciel noir, derrière le fortin.
« Ça, nous ne mourrons pas sans faire une tûrie »,
Disent les compagnons, pressentant leur destin.

XVII

Alerte.

> « Hononthaha et Métiomègue, l'un huron et l'autre algonquin, eurent un défi ... sur le courage et se donnèrent... le rendez-vous ... au Montréal ... où les combats sont fréquents. »
>
> DOLLIER de CASSON

Soudain, une voix grêle : « Est-ce que je devine ?
— « Non, j'entends ; je suis sûr que la grève voisine,
« Sous le voile embaumé dont la couvre ce bois,
« Aux insultes des flots répond en Iroquois.
« Les roches, dirait-on, secouant leur écume,
« Grandissent dans le soir, s'empanachent de plume,
« Chaussent des mocassins, se changent en guerriers. »
Doussin parle, et Lecompte, à travers les halliers,
Entrevoit des gaillards bigarrés de peinture.
« Les voilà. »
— « Les voici. »
— « Qui diable s'aventure
« Par ici ? Halte là ! sinon malheur à vous.
« Montrez un peu d'esprit, et d'abord dites-nous
« Vos noms, votre dessein, vous qui suivez nos traces. »

— « Chef Anohotaha peu sensible aux menaces,
« Et trente-neuf Hurons, bons tireurs et chrétiens. »

— « Métiwemeg, sachem, avec trois Algonquins.
« Ces Hurons se sont dits les plus braves des hommes.
« Et nous venons ici leur montrer que nous sommes
« Leurs égaux. On verra les roches s'envoler
« Avant que l'Iroquois nous fasse reculer.
« La hache entre nos mains à la façon hautaine,
« Et nous n'avons pas pris la peur pour capitaine.
« Nous vous égalerons au combat, à l'honneur :
« Nous sommes vieux guerriers et nous avons du cœur
« Nos lèvres tous les jours disent le Patenôtre ;
« Notre Père est au ciel, notre chef est le vôtre
« Vois » . . .
— « Ha ! Fâcheux écrit ! Griffe du gouverneur !
« Eh bien, venez ! » Dollard ajoute avec humeur :
« Mais sachez qu'un chrétien doit mourir sans faiblesse. »

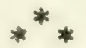
XVIII

Avec les Ennemis.

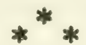
« Nos François qui alloient à la découverte, virent descendre deux canots ennemis. »
DOLLIER de CASSON

« Alerte! L'ennemi! Le panache se dresse
« A l'ouest, » dit Larivière accouru haletant.
« Des éclaireurs. » Dollard: « Tirez à bout portant.
« De ce taillis de cèdre, au pied de la cascade. »

Sur dix limiers, pas un ne flaire l'embuscade,
Et, présentant le flanc, deux nefs touchent sans bruit
La rive où la forêt tient captive une nuit
Dont le reflet se baigne entre des crêtes blanches.
A l'instant neuf mousquets fulgurent sous les branches
Et donnent d'un combat sans quartier le signal.
Chavirement, plongeons. Un brouillard fulminal
Voile des doigts crispés qui lâchent la pagaie,
Et la plume oscillant, telle au vent la futaie.
Sept guerriers à la mort pêle-mêle jetés,
Se tordent dans un bain de flots ensanglantés,
Et les autres de fuir par la forêt discrète.



« Ça ! le monstre se tord ; il en a sur la tête,
« Dit Grenet, mais il vit, et gare à ses anneaux. »
Un sauvage riant : « Cher se vendront les peaux. »
Et Dollard : « Près des pieux accumulons la terre,
« Et qu'elle y soit rempart au tertre funéraire,
« Comme voudront le feu, le fer, et le destin.
« Gloire à Dieu ! Voici l'heure : avant qu'il soit matin,
« On verra la fureur et l'héroïsme aux prises. »



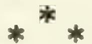
« Aussi, pendant dix jours que dura ce siège, ils n'avoient que deux fonctions : prier et combattre. »

RELATION de 1660.

Des cris à détacher les monts de leurs assises,
Capables d'écorcher des oreilles de fer
Et qu'on dirait sortis des gorges de l'enfer,
Eclatent délirants ; et la horde farouche,
Le tomahawk au point, le couteau dans la bouche,
Sort des halliers et court à l'assaut du pourpris.

Les Français au travail par l'attaque surpris,
Laissent pour le mousquet les bêches et les pierres;
Et les bouches à feu crachent, par les archères,
La mort dans un nuage où l'ombre (il se fait tard)
Fait sur l'agonisant trébucher le fuyard.

La frayeur rend hommage à la poudre qui brûle,
Et, tels ces bleus nimbus qu'on voit, au crépuscule,
Fantasques, disparaître au bord du firmament;
Tel l'agresseur s'efface au fond du bois dormant.



« Un capitaine onnontagéronon avance sans armes . . . .
Retirez-vous. . . à l'autre bord de la rivière
. . . .
Ils commencèrent à dresser une palissade vis-à-vis de celle de nos gens. »
M. M. de l'Incarnation

Un chef onnontagué qui s'approche sans armes:
« Vos femmes, sachez-le, vont répandre des larmes,
« Si vous êtes vaillants jusqu'à faire les fous.
« Prenez garde. Avez-vous un nom ? Que voulez-vous ?»

— « Notre nom, chef, il brille au bout de nos épées.
« Nos amis, les Castors, [1] bandes mal équipées,
« Disent que le Massacre a perdu le sommeil.» . . .

— « Compris ; mais la réponse appartient au conseil.
« En l'attendant, mes gars, que la poudre se taise :
« Avec un cœur tremblant l'esprit n'est pas à l'aise.
« Puis la Guerre est cruelle et frappe sans pitié :
« Ne la réveillez pas au prix de l'amitié.
« Moins vous ferez de bruit, mieux dormira la hache.»
— « Traversez le courant ; prouvez qu'il ne se cache
« Derrière vos discours aucun mauvais vouloir,
« Et nous réfléchirons. »
Or, tandis que le soir
Met sur sa lampe d'or le saphir des nuages,
Dans le bois ténébreux les féroces Sauvages
Qui se font un rempart, de peur d'être surpris,
Semblent vouloir scier leur bois avec des cris.

Du fort, on pense voir, dans le clair des flambées,
De noirs démons passer à louches enjambées.
On bûche dur. Les troncs chevauchent sur les dos.

[1] Castors ou Amikoués est le vrai nom des Nez-Percés dont parle la mère M. de l'Incarnation.

On criaille: clameurs, glapissants tremolos.
Tout hurle: les guerriers, l'écho du bois sonore,
Le loup qui se réveille et que la faim dévore.
L'Iroquois du concert fait les principaux frais.
La balle pique l'arbre et siffle dans l'air frais.
Le bois va s'effaçant dans une fumée âcre,
Où grimace le spectre inquiet du massacre.

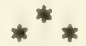
Pour ne pas s'endormir en faisant le piquet,
Doussin s'amuse un peu sans négliger le guet.
Les assiégeants, hélés, riraient de sa voix grêle,
N'était ce qu'il leur dit: « Venez chercher la grêle
« Et le tonnerre aussi: la mère Attahentsic
« Vous les offre par nous qui descendons à pic
« Du palais enchanté, de la céleste lune [1]
« Où fume votre aïeule au fond de la nuit brune.
« Venez, divins enfants. »
Pieds rétifs, yeux ardents,
La meute aboie à l'ours qui lui montre les dents;
Ainsi, les Iroquois, prudents, font les bravaches,
Vocifèrent de loin et brandissent leurs haches,
Car, le fouet du railleur, le Peau-Rouge le sent.

[1] Attahentsic, selon la croyance iroquoise, habite tantôt au royaume des mânes et tantôt dans la lune.

En quête de pâture, un lynx hâve, passant,
Rêve, entendant leurs cris, la fin de ses supplices,
Et miaule sa réponse, ainsi qu'à des complices:
Son instinct les connaît et flaire un gueuleton.
Le hibou, ce jeûneur, le renard, ce glouton,
Dans l'ombre réveillés, dilatent leurs prunelles
Qu'importune le jour; de vertes étincelles
Reluisent dans le cœur obscur des ormes creux,
Alors qu'au crépuscule, en un choc hasardeux,
Le forcené succombe.
On recule, on se cache.
Un sachem trop vaillant mord la poussière. On tâche
D'arracher aux Français ce mort à cheveux longs;
Mais sa tête, empalée, au ris des astres blonds,
Avec un figement de grimace et d'œillade,
Coiffe déjà, livide, un bout de palissade.
Et, l'audace mettant la gaîté dans son jeu,
Du fantôme d'enceinte où crépite le feu,
On nargue l'ennemi qui rage d'impuissance.

L'ironie exaspère: un bataillon s'élance
A tout fendre.
« A l'assaut, Onnontaguéronons, »
Hèle Métiwemeg, « Vil ramas de poltrons,
« Voyez de votre chef la tête suspendue.

« Venez la décrocher. »
                                        Mais la troupe éperdue,
Qu'émeut la sibilante éloquence du plomb,
Reflue, et l'on dirait que dans l'ombre elle fond.



Un fuyard : « Je n'ai plus qu'une rage engourdie :
« Trève aux chocs meurtriers ; allumons l'incendie.
« Voyez là nos guerriers pour toujours endormis ;
« L'écorce de leurs nefs en veut aux ennemis :
« Qu'elle aille les brûler. »
                                        Bientôt l'on voit éclore
Un projectile ailé qui, tel un météore,
Embrase le chemin qu'il parcourt en volant.
Mille fois siffle en l'air ce trait étincelant.
La flammèche n'est pas éteinte sur sa route,
Qu'il a déjà piqué les flancs de la redoute
Et lèche de sa flamme ardente les palis,
A chaque brin de mousse allumant un rubis.
Mille fois sort du mur un bras qui le décroche.

* * *

« Ils crioient aux Hurons qui mouroient de soif dans ce chétif trou . . . qu'ils eussent à se rendre, qu'il y avoit bon quartier, qu'aussi bien, ils étoient morts s'ils ne le faisoient. »

DOLLIER de CASSON

Une face, apparue à l'angle d'une roche,
Harangue les Hurons: « Sachez bien vous blottir
« Dans ce nid de renard. Gardez-vous d'en sortir
« Et n'allez pas gâter une belle aventure.
« Tout va bien: vous dressez vos arbres de torture. »

« Ce gîte est un bûcher: vous attisez le feu
« Et rougissez le fer. Nous sommes en un lieu
« Où les baumiers, les pins, ruissellent de résine:
« Nous allons vous griller; mais cela nous chagrine.
« Frères, ouvrez les yeux, rendez-vous: c'est prudent
« Nous voulons vous sauver, croyez-le. »

« Cependant,
« Craignez notre vengeance et sachez-là sans bornes.
« Le chasseur peut tenir un élan par les cornes:
« L'audace n'a qu'un temps, la force en a raison.
« Nous sommes les plus forts. »

« Cueillez en la saison
« Les fruits qu'elle vous donne; acceptez de vos frères
« Le salut, vos canots, vos lacs et vos rivières;

« Ecoutez le conseil, le bon sens, l'équité.
« Nous vous offrons la paix avec la liberté.
« Soyez, dans vos forêts, libres comme les mouches,
« Les ours, les balbuzards et les aigles farouches
« Au lieu de flagorner bassement nos rivaux,
« Acceptez nos faveurs et soyez nos égaux
« Redoutés comme nous des bandes mohicanes
« Partagez notre vie, habitez nos cabanes.
« Quand vingt peuples se sont à la Ligue[1] soumis,
« Est-ce pour vous trop peu que d'être nos amis ?
« Nous enverrons vos Blancs fêter chez leurs ancêtres,
« Avec, pour les traquer, deux monstres sûrs et traîtres :
« Le tomahawk ici, la famine à Québec,
« De cette aire tirant les aiglons par le bec.
« Et désormais leurs bourgs ne verront que des ombres
« Se charbonner les pieds sur leurs mornes décombres.
« D'où vient ce zèle fou ? Que sont vos alliés ?
— « De vils repas de chien pour qui vous oubliez
« Un illustre passé, vos aïeux, votre race.
« Je crains qu'en votre honte un soleil ne s'efface.
« Réfléchissez. »
« Je tiens votre sort en ma main.
« Rendez-vous : nos guerriers arriveront demain,

[1] La ligue qu'avaient formée entre elles les cinq tribus iroquoises, avait été le principe de tous leurs succès.

« Au nombre de cinq cents, vengeurs inexorables
« (De vengeance avouez que nous sommes capables).
« Alors vous connaîtrez la mesure d'un Blanc,
« Et ce qu'un Huron gagne à renier son sang. »

« Que le mépris se montre et l'amitié s'envole.
« Acceptez; il est temps. Nous vous tiendrons parole. »

Le chef yendat[1] répond: « Là-haut, dans le ciel bleu,
« Votre pouvoir est nul, et vous paraissez peu
« Entre les horizons. Pour moi, je n'ai qu'un Maître
« Et je ne crains que Lui . . . Je me fais gloire d'être
« Sa hache . . . Quant à vous, pour loger tant d'orgueil
« Je vous trouve petits . . . Vois: Je n'ai pas dans l'œil
« La terreur . . . Quoi! tu veux que la crainte m'arrête:
« Ote le ciel qui plane au-dessus de ma tête;
« Fais taire dans mon cœur tout sentiment pieux;
« Mais parle moins, sachem: tes discours sonnent creux.
« Tel est mon chant de mort. »

— « Nos heures sont comptées, »
Pense la garnison par les froides nuitées
Et les jours accablants. Parfois un coup de feu,
Une clameur de rage, un sifflement d'épieu,

[1] Yendats est le vrai nom des Hurons.

Font sursauter d'effroi l'autour et la corneille
Qui volent au cadavre, ainsi qu'aux fleurs l'abeille,
Et plus rien que l'écho du fleuve murmurant,
Quelques bruits inconnus, un râle de mourant,
Dans le saisissement d'un méfiant silence.

Le parfum printanier qui des bourgeons s'élance.
Se mêle aux puanteurs dans l'haleine des soirs;
Et des astres douteux, symboles des espoirs,
Semblent marcher, rêveurs, dans la nue assombrie.
Sur la branche le duc, repu, se renfle et crie
A plein gosier sa joie au Seigneur des combats.

Quelques Français, ayant la terre pour grabats.
Pour sommeil la torpeur, rêvent de sacrifices,
De cadavres hideux et d'infâmes supplices.

XIX

Braves et Lâches.

« Il falloit aller . . . à la pointe de l'épée puiser de l'eau à la rivière. »
RELATION de 1660.

« Jugez du crève-cœur que cela fit à nos gens, surtout au brave Honontaha. »
DOLLIER de CASSON

« Que n'arrivent-ils donc, ces guerriers, sur le champ ?
« La bataille vaut mieux que la disette au camp :
« On s'étouffe à manger de la farine sèche ;
« Mais au sein d'un nuage, à cheval sur la brèche,
« On n'éprouve ni soif, ni fatigue, ni faim ;
« Avec des ennemis, on se passe de pain. »
Ainsi parle Doussin, Sieur de Sainte-Cécise,
Tandis qu'à la faveur d'une aurore indécise
Et de cèdres touffus, dédaléen rideau,
Nos gars, hâtivement, font provision d'eau,
Et tiennent à distance, en tirant, le Peau-Rouge.

« Insensés, » crie un chef, de loin, « est-ce en ce bouge
« Que vous serez vainqueurs ? Dites donc : vos esprits,

« Les avez-vous prêtés ? Certes, vous serez pris
« Et liés aux poteaux pour nous servir de cibles,
« O vous qui méprisez nos amitiés paisibles.
« Çà ! nos meilleurs guerriers bientôt seront ici,
« Vengeurs exaspérés, massacrant sans merci.
« Frères, vous périrez en restant où vous êtes ;
« Sortez donc et gardez vos cheveux sur vos têtes. »

Ce discours fait grandir le spectre des tourments.
Dispute des Hurons : « Il a raison. » — « Tu mens. »
— Est-ce en crevant de faim, fut-ce en une redoute,
« Qu'on se prépare à mettre une armée en déroute ? »
— « Ta bravoure est à bout : honte ! Vois l'Algonquin. »
— « Le trépas étant sûr, le défi ne vaut rien. »
— « Un défi de bravoure en mourant se remporte. »
— « Chef, veux-tu rester seul ? Ton neveu sort. »
— « Qu'il sorte ;
« Ma parole est donnée ; en homme je la tiens.
« Çà, nous sommes ici pour mourir en chrétiens ? »
— « Mourir, et pour cent coups reçus en donner quatre ! »
— « Vous aussi, vous mourrez : au poteau, sans vous battre. »
— « Se battre, ayant pour plomb des caboches de pin,
« L'estomac déchiré par l'ergot de la faim !
« Se battre au tomahawk, au glaive, à la massue,

« Le bras mou ! » — « Pas le bras, le cœur ; l'âme abattue
« Par l'effroi. »
— « Jeunes gens, comptez sur sa pitié »
— « L'honneur passe avant tout et je foule du pied
« Tout le reste. »

« Nous avons ici un Oneiouteronon, je serais d'avis de l'envoyer à ses parents avec de beaux présents afin de les adoucir. »
M. M. de l'INCARNATION

— « Onneyout, vois ces raisons frivoles.
« Va donc : nous te chargeons de nos bonnes paroles
« D'amitié, de regret. Emporte ces présents.
« Parle avec éloquence et touche tes parents.
« Dis-leur que les Hurons n'aspirent qu'à te suivre,
« Qu'ils se sont bien trompés et ne veulent que vivre. »

L'Onneyout, chargé, part, et bientôt les Hurons
(Les Algonquins riant de ce tas de poltrons
Que la peur rend légers) sautent les palissades.
On bat des mains, scandant leurs bonds et leurs glissades
L'un s'abat et puis deux et trois et quatre et tous,
Comme si des vieux pins tombaient les manitous.

Leur chef dont la colère a le geste farouche,
Décharge un pistolet sur son neveu, la Mouche

Se rendant comme un lâche, et reste seul des siens.
Noble et presque honteux devant les Algonquins.

A leur poste héroïque il reste vingt-deux braves.
L'honneur a fait naufrage, ils en sont les épaves.

Ils mourront, mais leur vie, ils la feront payer.

> « Voyez . . . quel cœur avoient ces vingt-deux personnes restées . . . fermes . . . sans être effrayées par cet abandon ni par l'arrivée des cinq cents hommes. »
>
> « Ils passèrent encore trois journée après ce renfort à les attaquer d'heure en heure. »
> DOLLIER de CASSON

XX

Lutte Suprême.

Un chef montre du doigt, disant : « J'entends crier ;
« Nous sommes tous perdus. » Tavernier lui réplique :
« Bien, le Ciel nous regarde en cette heure tragique. »

Dans les yeux amortis la flamme reparaît.
Depuis cinq jours, cinq nuits que le siège durait.

On n'avait pu fermer un instant la paupière :
On avait déjoué l'ennui par la prière,
A contre-cœur chanté pour tromper le sommeil,
Gelé sous l'astre mat, broui sous le soleil ;
On avait épuisé poudre, plomb, comestibles,
Et vu, brûlant de soif, les heures impassibles
Avec elles traîner si lentement les jours !
Ah ! de pareils repos ! . . les combats sont moins lourds !



Ce que le bois tamise à travers ses feuillettes,
Commence par un air et tourne en cris de bêtes[1].
Espèces d'aboîments aigus, exaspérés.
A leurs morts les oiseaux s'arrachent effarés ;
Aux détonations les collines répondent.
Une flottille, à l'anse où les rapides grondent,
Accoste et jette là cinq cents guerriers venus
On ne sait d'où, huppés, charbonnés [2], presque nus
Dans leurs pagnes en peau de lynx et de panthère
Et voici qu'on les voit d'un repli de la terre
Surgir, terrifiants de force et de hideur.

[1] Le chant de guerre iroquois ne se composait que d'une couple de mots chantés; le reste n'était que cris.

[2] Les sauvages avaient coutume de se charbonner en partant pour le combat.

Les Français, épuisés, revivent. La pâleur
Va changer de sujets. C'est ainsi que, livide,
Le nuage orageux, en fulgurant, se vide,
Et qu'à l'instant les monts se voilent de brouillard.
L'âpre attrait de la fin rend l'assiégé gaillard.
Et son âme s'enivre au cri de guerre horrible.
Sur le retranchement, Robin, vivante cible,
Se montre, agite un sabre et nargue l'ennemi.
La fusillade éclate, il se cache à demi.
La balle, sifflant, passe: il lui fait signe: *Arrête*.
On s'entraîne et se grise, on s'écrie: *A la fête!*
Suit un choc furieux. Les agresseurs, à flots.
Tâchent d'escalader le misérable enclos.
Peaux-Rouges et Français n'y vont pas de main morte.
On entend le concert des haches à la porte,
Les mousquets crépitants, un commandement prompt;
Plus loin, sept cents gosiers qui sonnent du *clairon*.
Le feu croise le feu, tout s'enflamme, tout fume;
Le front d'airain bleuit dans l'orgueil de la plume;
La gorge qui hurlait jette un cri de douleur;
L'invincible Iroquois doute de sa valeur.

A chaque instant s'élève une plainte étranglée:
C'est la horde à l'assaut, de fureur aveuglée,
Qui passe sur le ventre à ses frères meurtris.

Formant autour du fort un monceau plein de cris.
Oh! quel acharnement! Telle, au récif, la houle,
Ayant brisé sa force, à l'océan recoule
Et retrempe sa rage en son gouffre natal:
Tel l'assaillant se heurte à cet enclos fatal,
Recule décimé, s'excite et recommence.
L'astre gai, refaisant trois fois sa ronde immense,
Jette ses rires d'or nommés soirs et matins
Aux corps ensanglantés, ouvrant des yeux éteints,
Bâillant, échevelés, montrant leurs faces glabres
Au doux ciel, à travers le croisement des sabres.



La vengeance, enchaînée à la peur et grinçant
D'un dépit quintuplé par l'effort impuissant,
Se fait dévote au dieu de l'arc et de la pique,
Agreskoué, qu'on touche à force de musique,
En fatiguant poumons, tambours et chichikoués.
A cuire en son honneur les Français sont voués;
On les fera sauter du fort dans les marmites.
L'éloquence remet, fidèle à d'anciens rites,
Sous le regard des fils, la gloire des aïeux,
Les totems prometteurs, la colère des dieux,

Et les chiens qu'on immole à Jouskéha[1], leur père ;
Et l'on crie : « En avant ! Sus à cette tanière ! »

L'arbre frémit, s'anime ; il n'est plus un baumier,
Plus un cèdre touffu, qui ne cache un guerrier.
Les pins avec fracas tombent ; les branches sèches
Se brisent, leurs éclats volent, ainsi des flèches ;
Et, par maints troncs fourchus les vieux palis cornés,
Ecartent leurs sommets à demi calcinés,
Doigts sinistres, montrant une heure au cadran sombre ;
Alors que, soucieux, les Iroquois, dans l'ombre,
Confrontent les sorciers avec les déserteurs.
L'assiégé suit de l'œil, sous d'énormes noirceurs,
Pans de nuit que les bois suspendent à leur voûte,
On ne sait quoi grouillant dans la lueur, et doute
S'il ne voit pas Satan autour de son creuset.
Et comme si du jeu le destin s'amusait,
Pendant trois jours d'assauts et d'âpre résistance,
De rage et de valeur, la victoire balance.
Sous les érables gais, en voile de printemps,
Les mourants sur les morts, Agniers, Tsonnontouans,
Tombent ; le sang rougit leurs habits feuille-morte.

[1] Jouskéha, petit fils d'Attahentsic, gouverne conjointement avec elle le royaume des mânes. Il est aussi le dieu de la guerre, du feu et des moissons, et probablement le même qu'Agreskoué ou Areskouï.

Attahentsic aux Blancs semble prêter main-forte,
Tant ses fils meurent dru dans ce fatal combat



« Une partie des ennemis étant prete à abandonner, l'autre lui dit que si les François étoient si peu, ce seroit une honte éternelle. » DOLLIER de CASSON

Les chefs ont leur conseil, les devins leur sabbat

« Nous sommes du gibier qu'on attire et qu'on chasse,
« Dit le Cerf ; un esprit protège cette nasse. »

« Nos aïeux qui marchaient au fond des anciens temps,
« Ont connu les fléaux, Grande Tête, Serpents,
« De leurs mânes peuplaient l'invisible royaume ;
« Et la terre poussait le monstre et le fantôme
« Qu'y semait par les nuits la main d'Attahentsic
« L'éclair, sur la montagne, effleurait-il un pic,
« On y voyait, debout, la tête échevelée,
« Un géant qui scrutait du regard la vallée ;
« Et s'il apercevait, au fond, quelques hameaux,
« Il venait, enjambant par-dessus les ormeaux,

« Les cèdres et les pins, regardant, des nuées,
« Les tribus qui fuyaient dans l'ombre, exténuées,
« Par fourrés, par buissons, cherchant où se cacher

« Dans la fente inquiète, entr'ouvrant le rocher,
« Dans l'antre, l'orme creux, dans le fond des ravines,
« Sous les vieux pins tombés, brandissant leurs racines,
« Nos pères s'enfonçaient comme font les hiboux ;
« Et les ogres affreux, gardant par les deux bouts
« Les routes, les vallons, surveillaient les issues
« Les arbres s'effeuillaient au vent de leurs massues ;
« Ils faisaient de nos bourgs prospères des tombeaux,
« Et nos braves fuyaient comme des passereaux
« Qu'épouvante l'œil fixe et perçant des nictales ;
« Mais les coups des géants tuaient moins que les balles. »

« Ah ! l'aspect de ces morts en dit plus qu'un discours.
« Parlez vous dont le sang coule et rougit le cours
« Du Mahamoucébé ! »

« Ce n'est partout qu'un râle
« Et qu'un croassement. Pas un Visage-Pâle,
« Par ces cent pieux trahi, ne tombe sous nos coups.
« Passons notre chemin : ce sont des manitous.
« J'ai dit. »

— « Les maringouins sont drus au marécage :

« Mais que dire des Blancs nichés dans cette cage ? »
Dit la Pierre-qui-parle. « Ils ont creusé le sol
« A l'instar des fourmis, et l'oiseau que son vol
« Aux nuages suspend pour chasser la vipère,
« Seul, pourrait voir quel nombre en loge ce repaire.
« Que s'ils peuvent vraiment flotter en quatre nefs,
« Leur plomb est enchanté, des esprits sont leurs chefs
« J'ai cru voir avec eux le *diable à face blanche* [1] :
« A cheval sur les pieux, la paume sur la hanche,
« Il raillait nos sachems, agitait son drapeau.
« Le plomb qu'il lance voit, et je crains pour ma peau
« Assez de nos guerriers chassent avec les ombres.
« J'ai dit. »

— « Moi, j'ai rêvé d'un fort et de décombres.
« Dit Ciel-Noir ; J'en conclus que ces Blancs vont périr
« Nous allons nous venger . Je les vois nous honnir
« S'ils peuvent à la fin s'échapper de ce gîte.
« Faut-il, ô fiers sachems, que cette crainte agite
« Ceux dont les grands aïeux ont vaincu les géants !
« Non, la mort, le tombeau, sont des gouffres béants
« Qui donnent le vertige aux Blancs comme aux Sauvages
« Tenus là prisonniers, ils deviendront plus sages.
« Et leur immense orgueil finira par céder.

[1] C'est ainsi que les Iroquois nommaient Lambert Closse.

« Si nos meilleurs discours n'ont pu les décider.
« La faim n'a pas perdu sa brutale éloquence.
« Tout nous aide à briser leur folle résistance.
« J'ai dit. »
Un chef reprend : « Ciel-Noir, avec raison.
« Aux poudres de l'orgueil a collé le tison.
« Soyons les dignes fils des grands guerriers, nos pères
« Ils traquaient les géants jusque dans leurs repaires.
« Ces hommes, après tout, ne sont pas de granit.
« Que si, dans ce fortin, quelque diable a son nid.
« Il faut l'en déloger. Hardiment, camarades !
« J'ai dit. »



— « Trois délégués. Que veulent ces maussades ?
Dit Tavernier, railleur. « Ça ne sera pas long,
« Si tu veux, commandant, laisser parler le plomb. »
[ges ;
— « Qu'ils gardent leurs discours, leurs conseils et leurs piè-
« Pas de vains arguments ; mais qu'ils lèvent le siège.
« Ils ont trop abusé de notre bonne foi.
« Le moyen de traiter avec ces gens sans loi,
« C'est de leur inspirer une peur salutaire.
« Qui ne sait que mentir doit apprendre à se taire.

« Aux airs que ces farceurs viennent là nous chanter
« C'est faire trop d'honneur que de les écouter.
« Tirez et visez bien, toi, Lecomte et Desforges,
« Et que pas un seul mot ne sorte de leurs gorges. »

Avant qu'ils n'aient passé l'aire des pas perdus,
Les trois porte-parole, étalés sur l'humus,
Râlent, ainsi la mare où s'éteint une bombe;
Dans l'obscure fumée, un bras levé retombe;
On voit un œil glaireux, une bouche bâillant.

Anohotaha dit : « C'est beau d'être vaillant,
« Mais entendre raison n'est pas se montrer lâche,
« La prudence du brave enfouit souvent la hache.
« Ceux-là pouvaient s'attendre à nous voir, intrigués,
« Ecouter, réfléchir, répondre aux délégués :
« Ils venaient pourparler, de nous perdre étant maîtres
« Mais leurs gens désarmés, vous les tuez en traîtres;
« C'est de l'inattendu . . . Vous plongez dans le sang
« Le collier de la paix. Le mousquet n'est puissant
« Que s'il tonne à propos. »

« Ma carrière est finie :
« Je suis vieux ; mais pour vous je regrette la vie,
« Jeunes gens. L'ennemi, honteux, exaspéré,

« Se vengera. »

— « Grand chef, si j'avais espéré
« Trouver en tout ce camp dix Iroquois sincères,
« J'aurais sauvé ma vie et celle de mes frères;
« Mais la foi des traités, l'honneur, le droit des gens,
« J'en ai toujours trouvé ces hommes indigents :
« C'est en parlant de paix qu'ils préparent la guerre
« Du sang de leurs amis ils abreuvent la terre.
« Où campait ce parti qu'on est allé chercher ?
— « Dans nos bois, attendant après quelque coucher
« De soleil; et sans nous, ces fourbes, ces infâmes,
« Massacreraient ce soir nos enfants et nos femmes. »

« Mais eussions-nous sorti par quelque arrangement,
« Est-ce que leur dépit en eût été moins grand
« D'avoir eu tant de mal à prendre une poignée
« De Blancs et d'Indiens ? Non, l'heure est éloignée
« Où tu nous verras, chef, nous mettre à leur merci.
« C'est pour vaincre ou mourir que nous sommes ici. »
Ainsi répond Dollard, fier et d'une voix ferme.

« Ma bouche en a trop dit : pour toujours je la ferme. »
Conclut le chef. « Mourons ! »

*
* *

Au camp des Iroquois.
Résonne sous les coups un sonore carquois
L'Aigle parle : « Ecoutez. »
Répond un cri de rage.
« Ecoutez. »
On se tait
« Avez-vous du courage
« Assez pour déchirer au nid ces louveteaux ?
« Songez qu'ils ont déjà les pieds dans leurs tombeaux
« Et ne s'y coucheront qu'après des coups terribles.
« Mettez donc en avant des haches invincibles.
« Invoque Areskoui, sorcier : qu'il fasse un choix. »



Du fils d'Atta le sort interprète la voix.
Aux ailes des destins s'accrochent les *bûchettes* [1] ;
Et vingt élus, noircis, décorés d'amulettes,
Armés de tomahawks, dansant, poussant des cris,
Montrés par le dieu, forts de l'aide des esprits,
Traînent, charmes vivants, la horde sanguinaire
La prudence a rêné la fougue téméraire ;

[1] Les Iroquois lançaient en l'air des bûchettes, et ceux sur lesquels elles tombaient étaient sensés être désignés par le sort ou le dieu invoqué.

Tous avancent couverts chacun d'un bouclier
A peine dégrossi: bûche de peuplier.
Le bataillon s'est fait couleuvre colossale
Aux écailles de bois où s'amortit la balle.
Il rampe sous les dais qui bercent les oiseaux
De cadavre repus sur leurs souples rameaux;
Il dérange en passant le festin des corneilles
Et de ses cris stridents écorche les oreilles.

L'assiégé qui s'excite à la contrition.
Interrompt sa prière et redevient lion.
S'écriant: « Va pour Dieu, la Madone et la France! »

Une étoile s'allume au bout de chaque lance.
Et l'arène où de sang s'abreuve le rayon.
Rougit encor les pieds du fauve bataillon.

On lui sert du gravier, n'ayant plus de grenades;
On jette des cailloux en bas des palissades
Et lance des fusils que l'on charge à crever.

Et pourtant, la victoire, on est loin d'y rêver:
Contre une légion vingt-deux âmes altières! . . .
L'avalanche en passant déracine les pierres.
Dollard, voyant le fort dont on bûche les flancs.

Frémir; voyant les pieux, les hommes, chancelants,
Perce un baril de poudre, y plante une fusée,
Encore un coup, dit-il, et la troupe épuisée
Voit, pareille au flambeau qu'on allume le soir,
La résignation calme dans son œil noir

Sa main lance en dehors le fumant projectile
Qui rebrousse chemin
Reviens-tu, flamme hostile,
Exécuter du Ciel l'insondable décret ?

Le ressort d'une branche, ô Dieu ! se tenait prêt,
Qui relance la poudre aux pieds des invincibles
Elle éclate, tout vole en débris indicibles
Où verses-tu, rameau, cette urne de la mort !
Feu, poussière, fumée, où la douleur se tord,
Où le crâne s'entr'ouvre et montre ses viscères,
Ou du bras arraché palpitent les artères .
Ah ! soleil, cache-toi, n'éclaire pas ce sang !
Jetez votre ombre, ô nuits; ciel et vent gémissant
Jetez sur ces horreurs le voile des tempêtes !

* * *



Chacun défendoit son côté à coups d'épée et de pistolet.

« Malgré cette désolation, chacun défendoit son côté à coups d'épée et de pistolet, comme s'il eût eu le cœur d'un lion le brave Daulac fut enfin tué. »
DOLLIER de CASSON

A travers la fumée on voit encor des têtes,
Des torses enlacés dans l'effort du combat.
La hache frappe dur, le pieu craque et s'abat.
L'Iroquois de dix morts a pris les meurtrières.
Les survivants, sans plomb, lancent encor des pierres.
Sur la brèche, on s'étreint, les pieds creusent le sol,
La masse et le fusil se baisent dans leur vol.
Les prunelles d'azur et les yeux d'escarboucle,
Se disputent le feu. Froncés, noués en boucle,
Les bras peinent ...
Dollard est mort ...
Un sang vermeil
Coule des vives chairs que brûle le soleil.
La Hochetière expire, un glaive en la poitrine;
Doussin choit assommé. La souffrance burine
Sur les traits des mourants d'affreuses visions.
Les cris rauques mêlés aux détonations,
Les longs gémissements, les voix exténuées,
Le son clair de l'acier, les sauvages huées,
Font clabauder les bois ahuris. Quelle horreur!
Quel massacre au grand jour étale sa hideur!

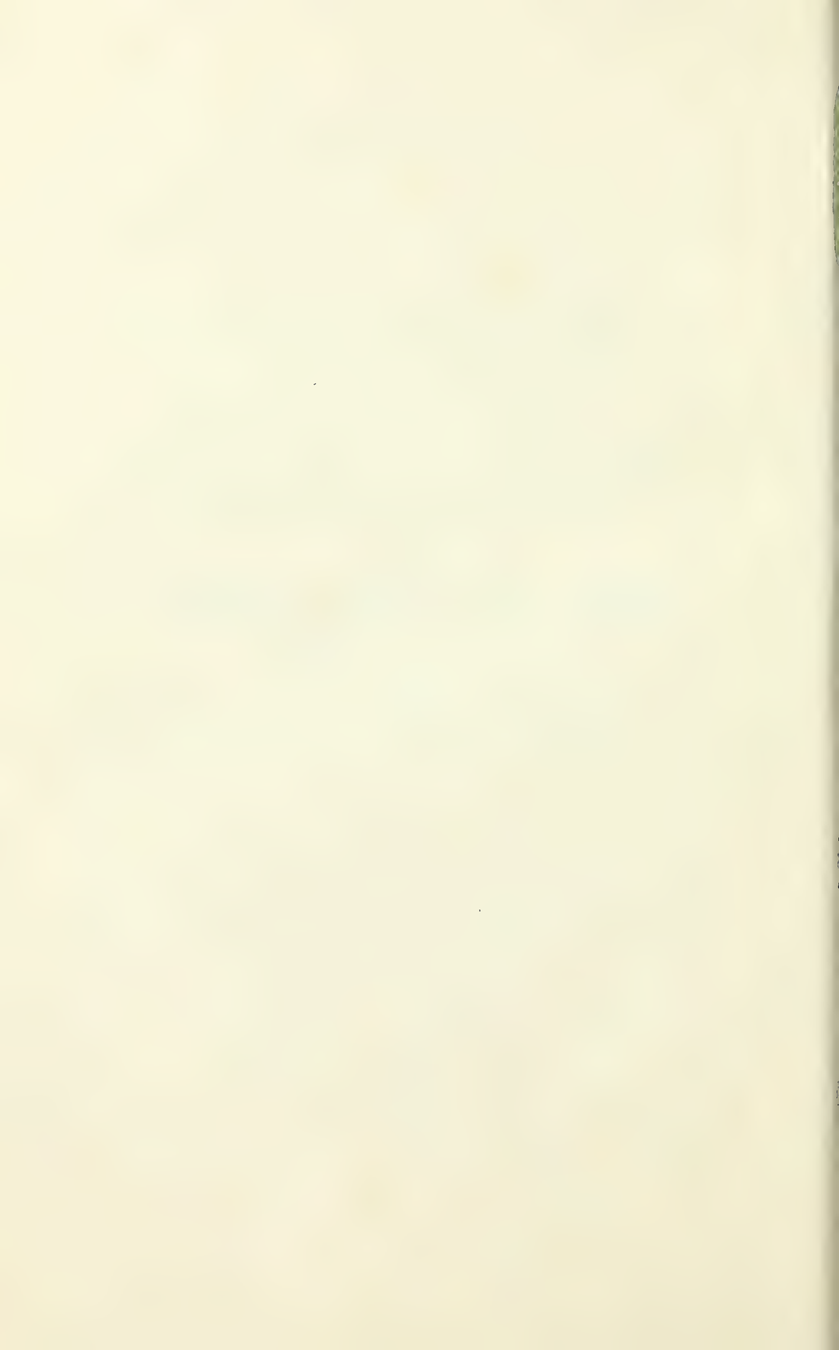
Le chef huron, mourant, veut qu'avec de la braise
On lui brûle sa hure.
                    Au sein d'une fournaise
Dont la rage est le feu, les derniers combattants,
Dans le fort délabré, luttent encor longtemps:
Javelots, tomahawks, se livrent à l'orgie;
De sang le glaive est soûl, la blouse en est rougie;
Il dégoutte des mains, teint les pieux vermoulus;
Il caille sous les pieds: la terre n'en boit plus.

C'est fini!

            Le dernier des héros qu'on égorge,
Râle, ainsi le soufflet trop gonflé d'une forge.
Et plus un seul Français, plus un seul Algonquin ...
Tous tombés ...

            Dernier acte: incendie et butin;
Couteaux ensanglantés faisant le tour des crânes;
Soir jetant sur les corps ses voiles diaphanes.

Elegie sur les Braves tombes au Long-Sault



ÉLÉGIE SUR LES BRAVES TOMBÉS AU LONG-SAULT

O sublimes héros, vous êtes là gisants,
Après avoir livré des combats de géants!

De cette chute, hélas! pas un ne se relève.
Vos transports valeureux ne sont donc plus qu'un rêve!
Que vous étiez vaillants! Que d'hommes résolus
N'ont pu voir sans trembler vos faces intrépides!
Que d'éclairs ont jailli de vos glaives rapides,
Et vous ne bougez plus!

Le funèbre Faucheur vous a couchés par terre.
Le soir jette sur vous un linceul de mystère.
C'est bien fini . . . Vos cœurs qui palpitaient si fort

N'ont plus ni battements, ni force, ni courage.
Vous vous êtes fanés comme un tendre feuillage
Au vent glacé du nord.

Vous n'avez plus d'attrait pour vos bonnes épées;
Vos mousquets sont là, froids, près de vos mains crispées:
De sinistres oiseaux, acharnés à vos corps,
Sous vos regards figés dans un calme tragique,
Déchirent de leurs becs votre chair héroïque
Ah! vous êtes bien morts!

Loin de la douce terre où coula votre enfance,
Dormez dans cet exil de la Nouvelle-France . . .
Anges des bons combats, allez dire à leur roi
Que leur vertu, semblable à l'étoile qui tombe,
Redoubla de splendeur sur le bord de la tombe
Qu'ils virent sans effroi.

Vous aviez de grands cœurs, vous aviez l'âme fière;
Liés par le serment sublime et volontaire
De vaincre ou de mourir, vous cherchiez l'ennemi.
Victimes, le trépas vous a trouvés sans crainte,
Et lorsqu'il vous broyait d'une suprême étreinte,
Pas un seul n'a gémi.

Vous avez, devançant la prudente vieillesse,
De l'âge le plus beau sacrifié l'ivresse
Au profit d'une joie et d'un amour plus purs.
Loin des bords où fleurit un bonheur illusoire,
Vous avez dépassé, dans un essor de gloire,
Les sphères, les azurs.

Ah! que ce jour fatal fera couler de larmes!
Mais qu'il a vu de gloire auréoler nos armes
Et tous vos jeunes fronts par le fer sillonnés!
Pour longtemps l'Iroquois préfèrera qu'on taise
Ses projets démolis par votre ire française,
Sous ses yeux consternés.



Chacun de ces héros avec sa panoplie,
Tomba, muet témoin de son œuvre accomplie,
Sur un monceau de morts. Puis deux cent cinquante ans
Ont changé leur poussière en sève. Le printemps,
Elle revit avec la fleur, l'herbe et la feuille.
C'est tout.
Le paysan qui par hasard recueuille
Une pointe de flèche au rebord d'un sillon,
Rève d'un grand combat et n'en sait pas plus long:

Qui pense à ces héros ? Qui redit leur histoire ?
Montréal, qu'as-tu fait pour sauver la mémoire
De tes sauveurs[1] ?
Au champ qui les a vus mourir
Pousse l'herbe d'oubli, sans fleurs de souvenir.
Oui, l'œil y cherche en vain le monument, la pierre,
Rappelant que l'endroit est une sainte terre:
Ils gisent, oubliés, dans le sol ténébreux.
L'éternel firmament laisse tomber sur eux
La pluie et le serein, ces larmes de l'espace;
Mais rien ne dit leurs noms à l'étranger qui passe;
Et ces nobles vaincus, restés là sans tombeaux,
Semblent mêler leur plainte au murmure des eaux.

[1] Cette élégie fut composée avant qu'on eût entrepris de glorifier les braves du Long-Sault. Il a semblé préférable de n'y rien changer, bien que l'oubli reproché à Montréal soit maintenant réparé.

Lambert Closse

(1662)

LAMBERT CLOSSE

« Je ne suis venu ici qu'afin d'y mourir pour Dieu, en le servant dans la profession des armes. »

DOLLIER de CASSON

Lambert Closse veut qu'on l'ignore,
Mais fait de si beaux coups parfois,
Qu'en se vantant, le matamore
S'arrête à de moindres exploits.

Il semble fait pour la bataille
Comme l'épée ou le mousquet,
Et court vers l'hostile broussaille
Comme un autre court au banquet.

Son assurance surhumaine
Rend merveilleuse sa valeur.
L'Espérance le suit, sereine,
Car devant lui marche la Peur

Ce qu'il incarne de courage,
D'adresse et d'intrépidité,
Fait demeurer, comme en otage,
La Victoire de son côté.

L'écueil n'est pas plus immuable
Au milieu des flots et des vents,
Qu'une redoute est imprenable
Lorsque Lambert Closse est dedans

D'humeur enthousiaste et douce,
Aucun danger ne l'assombrit ;
Et l'inspiration le pousse
En laissant calme son esprit

Mais ce qui rend irrésistible
L'ardeur secrète qui le meut,
Est sa conviction terrible
Qu'il porte le glaive de Dieu



« C'étoit un homme dont la piété ne cédoit en rien à la vaillance, et qui avoit une présence d'esprit tout à fait rare dans la chaleur des combats. »

RELATION de 1662

Closse est l'homme pieux, aux gestes d'épopée
Qui, brûlant de l'amour austère du devoir,
Allume à ce beau feu l'éclair de son épée,
Et se montre sublime un peu sans le savoir.

Ce qu'il a, ce qu'il est, sont à Ville-Marie
Prodigue de lui-même, avare de son temps,
Lorsqu'il ne se bat point sans craindre pour sa vie,
Il abat la forêt ou cultive les champs.

La défaite, à ses yeux, vaut mieux que la faiblesse
Quand le salut des siens est au prix d'un exploit.
Son courage s'enflamme et va jusqu'à l'ivresse,
Comme son dévoûment jusqu'à l'oubli de soi.

Il voit déjà du fort sortir les maisonnettes
Avec, pleins de reflets, leurs grands yeux de cristal ;
Et d'enfants blonds déjà plusieurs sont guillerettes,
C'est lui qui les défend d'un ennemi brutal.

Ces foyers hardis, nés d'un élan de foi vive,
Ces murs, ces pauvres toits, dressés vers l'idéal,
Il veut que cela croisse, il veut que cela vive,
Car une étoile brille au front de Montréal.

A le suivre on est prêt, dès lors qu'il crie : *Aux armes!*
Et l'on connaît si bien sa présence d'esprit,
Que, debout sur le seuil environné d'alarmes,
En le voyant partir, son épouse sourit.

Ce modeste héros, tous ses compagnons l'aiment,
Car de Ville-Marie il est le bouclier :
Il garde les colons, qu'ils fauchent ou qu'ils sèment
L'Iroquois, le voyant, ne sort pas du hallier.

Pour ce Peau-Rouge il est le *diable à face blanche*
Dont l'épée a le truc et les balles des yeux :
Avec ses gars il tombe, ainsi qu'une avalanche,
Sur l'embuscade, aimant les combats périlleux,

A deux cents ennemis sûrs de vaincre il fait pièce
Avec vingt pionniers, braves prêts à mourir.
Il est pour la patrie un titre de noblesse,
Un semeur de vertu féconde en avenir.



Pour protéger Ville-Marie
Il valait tout un escadron.

On dira dans cent ans : Ce brave nous étonne.
Sa grande âme est restée au pied du mont Royal ;
Son nom, comme un appel, dans le passé résonne
Pour faire s'élancer les cœurs vers l'idéal.



« Il mourut en brave soldat de Jésus-Christ. » DOLLIER de CASSON

« Montréal lui doit la vie. » RELATION de 1662

Las ! il est tombé Lambert Closse
Sous les balles des Iroquois.
Ils ont abattu ce colosse
Qui les a vaincus tant de fois.

Il se montrait si redoutable
A ces démons en mocassins,
Qu'ils le craignaient comme le diable
Craint Michel-archange et les saints.

Pour protéger Ville-Marie
Il valait tout un escadron.
Devant sa sainte crânerie
Le brave se sentait poltron.

On cache sa mort par prudence.
Sinon, le scalpeur menaçant,
Que refrénait tant de vaillance,
Serait dix fois plus insolent.

Encor gardé par les faits d'armes
De ce bon chevalier sans peur,
Tout Montréal verse des larmes.
Car il a perdu son sauveur.

Au pied d'une croix lamentable,
Sous un tertre, ce héros dort;
Mais son ombre, encor secourable.
Se promène à l'entour du fort.

Dans l'embrun qu'est la *poudrerie*
Lorsqu'on pense voir son profil,
On court aux armes et l'on prie,
Car le village est en péril.

Sa chienne, Pilote, le pleure:
Elle hurle au soleil levant,
Car elle partait à cette heure,
Sur son ordre, le nez au vent.

Et lorsqu'elle avait, dans sa ronde,
Flairé quelque part l'Iroquois,
Elle revenait, furibonde,
Et conduisait son maître au bois.

Alors, c'étaient des coups d'audace
Qu'auraient chantés les menestrels,
Tant ils illustraient une race
Et paraissaient surnaturels.

Las! il est tombé Lambert Closse
Sous les balles des Iroquois.
Ils ont abattu ce colosse
Qui les a vaincus tant de fois.

Mais sa mémoire vit et sa gloire rayonne;
Sa grande ombre est restée au pied du mont Royal
Son nom, comme un appel, dans le passé résonne
Pour faire s'élancer les cœurs vers l'idéal.

Du Zele qui vaut des Ailes

1689



La forêt symbolique a pour elle des charmes.

DU ZÈLE QUI VAUT DES AILES

Un voyage de la vénérable Marguerite Bourgeoys.

« Elle se mit en chemin à pied, dans le cœur de l'hiver, obligée souvent de se traîner à genoux, tantôt dans les neiges, tantôt sur les glaces, et quelquefois dans l'eau. » MONGOLFIER

A l'époque où du ciel le fleuve est la peinture,
Entre Montréal et Québec
Le trajet peut sourire au coureur d'aventure,
Mais l'hiver et ses loups que le jeûne torture,
Tiendraient un Sauvage en échec

D'entreprendre en avril, à pied, l'affreux voyage.
Qui donc a la témérité ?
Quelque récollet ? — Non : une femme. — Son âge ?
— Soixante-neuf. — Légère ? — Oh non ! pieuse et sage
— Serait-ce une fatalité ?

Son évêque la mande, et la voilà partie,
Sacoche au dos. Par quels chemins ?
— A travers la forêt par la neige envahie :
Solitude où la chair frissonne et se défie
De l'ombre qui dort sous les pins.

A quoi donc oses-tu mesurer ton audace,
Pâle émule des Iroquois ?
Regarde : hors l'ajour sur la nue et l'espace,
Sur le fleuve tout blanc, morne désert de glace,
Partout des bois, des bois, des bois !

Vois-tu dans ces réduits de fauves où tu couches,
Des gîtes accueillants et sûrs ?
Songes-tu qu'endormis, les bois sont plus farouches ;
Que leur ombre a des yeux, leur silence des bouches,
Leur âme des rêves obscurs ?

Même quand le matin l'enjolive et le dore,
Le vieux chêne aux membres tordus
Ecrit parfois des mots lugubres sur l'aurore;
Le taillis est sournois, la pinière dévore
Les rayons qui s'y sont perdus.

Pourtant, l'ombre que fait ta coiffure en souffrance
Est seule à te voiler le front.
O fille, explique-nous cette étrange assurance ?
Est-ce une crânerie ? est-ce une pénitence
Que les anges approuveront ?



N'objectez pas à cette femme
Que les grands bois sont décevants :
On n'intimide pas la flamme;
On n'inquiète pas les vents !

Une ardeur céleste l'embrase
Que vos raisons n'éteindront pas;
Elle a les ailes de l'extase,
Et la Vierge guide ses pas.

Ne dites pas: sa tombe est prête
Au détour de quelque ravin:
Ce n'est pas ainsi qu'on arrête
Ceux que pousse le doigt divin

La Vierge traversa les monts de Samarie:
Marguerite, imitant sa Visitation,
Prit Jésus dans son âme et, loin de sa patrie,
Vint sur nos bords passer sa vie en mission

Et la Mère de Dieu se fait sa providence
Pour qu'elle ose braver les hasards et le froid
Et parcourir les bois de la Nouvelle-France,
Sans boussole ni chien, et même sans effroi

Elle y voyage comme l'onde
Qui chemine en toute saison.
De son zèle, ni ce qui gronde,
Ni ce qui hurle, n'a raison.

Par la forêt comme elle vierge,
Drapée aussi d'obscurité,
S'en vont son noir manteau de serge
Et sa douce intrépidité.

A travers chablis et décombres,
Elle passe, on ne sait comment.
Telle une ombre, parmi les ombres.
Elle avance légèrement.

Et sa main ne porte pas d'arme
Ni de raquettes ses souliers.
A Ville-Marie on s'alarme,
Ici regimbent les halliers.

Les branches lui fouettent la face.
Et le spectre recopié
De la détresse au front de glace.
En cercle autour d'elle s'assied.

Comment gravit-elle une écore ?
Comment franchit-elle un torrent ?
— Qu'on le demande au bois sonore.
Au vallon sombre, au flot courant.

Qu'une rivière large et creuse
Lui dise, ironique : Passons . . .
Marguerite attend, la *peureuse!*
Qu'il se fasse un gué de glaçons.

Mais sans contrôle est la débacle ;
La glace tout droit peut passer ;
Alors, par le pont du miracle,
Elle se *risque* à traverser.



Sous l'ogive de sa cornette,
Son âme pure a son portrait,
Comme un ciel d'été se reflète
Dans un étang de la forêt.

Elle comtemple en elle-même
Une mystique vision.
L'aurore a cette paix suprême
Avec moins de précision.

Et sur sa personne morale,
Imposante de fermeté,
Flotte une gaze virginale
De calme et de douce bonté.

Si quelque loup passant la flaire.
« Va, dit-elle, pour m'étrangler,
« Attends la fin de ma prière
« Au Dieu qui te laisse hurler. »

Mais la prière continue;
Le fauve n'en voit pas la fin.
La pèlerine de la nue
Apaiserait plus tôt sa faim.

Le soir, dans la neige, elle creuse
Son lit, et loge aux quatre vents,
Sous des pins dont l'ombre oublieuse
Ressemble à celle des couvents.

Dans l'azur que jamais n'efface
Le toit disjoint de sa *maison*,
Elle prend à l'astre qui passe
De quoi nourrir son oraison.

Ses yeux, ravis, quittant la terre
Alors que tout s'y rembrunit,
Vont s'égarer dans le mystère
Des cieux ouverts sur l'infini.

La voûte sombre est le portique
Par où l'on entre dans le vrai :
L'azur profond n'est pas sceptique
Ni le nuage contrefait.

Dans les hauteurs inaccessibles
De l'insondable firmament,
La nuit de clartés invisibles
Allume le scintillement ;

Et la vierge, âme qui s'exhale
En sainte ardeur, du fond des bois
Dit à l'étoile virginale :
« A tes rayons j'unis ma voix. »



La forêt symbolique a pour elle des charmes
Les noirs sapins ont l'air pieux ;
L'eau du ciel, cette grâce, alimente leurs larmes ;
De leurs manteaux givrés couverts, ainsi des carmes,
Ils méditent, silencieux.

Le rameau, de verglas étincelant, retombe
Comme s'il pleurait en songeant
A l'arbre mort, couché sous la neige, sa tombe
En l'air, le blanc flocon imite une colombe
Ou mieux une âme voltigeant.

L'églantier garde encor ses fruits et ses épines,
Les nids sont gais bien que déserts;
Les bourgeons au soleil tendent leurs lèvres fines
Et l'espoir se trahit jusque dans les racines
Saillant des rochers entr'ouverts.

La lumière s'incruste aux branches dépouillées;
Au morne suaire étendu
Sur l'étang, la clarière; aux herbes désolées,
A chaque diamant qu'aux buissons les gelées,
Pendant les nuits, ont suspendu.

La terre et ses vertus ne se sont qu'engourdies
A la froideur des aquilons.
Le taillis se réveille aux aubades amies
Du pinson qui revient, aux claires sonneries
Qu'égrène le bris des glaçons.

Le vent, plus doux, entonne un hymne de louanges
Sur sa guitare de rameaux.
Ses accords font rêver au chœur lointain des anges,
Quand, percés par le timbre argentin des mésanges,
Ils n'éveillent pas les échos.

*
* *

Le symbole est partout : Marguerite contemple
Les forêts, nefs aux longs piliers,
Aux arceaux pleins de ciel où le Maître du temple
Suspend les lustres par milliers.

Elle chante en son cœur : « O Sagesse ineffable,
« Je vous bénis pour les forêts ;
« Il n'y manque au bonheur que votre sainte table
« Ah ! la création n'a rien de comparable
« A ce que j'y trouve d'attraits. »

« Comme l'arbre privé de soleil, de rosée,
« Le serait de fleurs et de fruits ;
« Sans vous, par le fardeau de la vie écrasée,
« Je perdrais tout courage, et mon âme, blasée,
« Serait plus morne que les nuits. »

« On pourrait m'enlever ma place dans ce monde
« Et rendre inutiles mes jours ;
« Mais nul ne m'ôtera la charité féconde,
« Car elle a sa racine en mon cœur plus profonde
« Qu'en terre la base des tours. »



Par les monts, les vaux et les plaines,
Avec ses soixante-neuf ans,
Elle chemine trois semaines,
Passant partout comme les vents.

La nuit, mouillée, à la diète,
Comment n'a-t-elle pas gelé ?
— Si tu le sais, forêt discrète,
Tes échos n'en ont pas parlé.

En chemin, fille charitable
Dont le grand cœur prend les devants,
Elle rêve d'une autre étable
Dont l'ombre se peuple d'enfants.

Elle pense à Marie instruisant, dans le temple
Ses compagnes aux yeux de lumière et d'azur
Ou bien édifiant Nazareth par l'exemple
Des plus humbles vertus dans le cœur le plus pur

Jeune aussi, Marguerite imita ce modèle
Son plus doux rêve était d'ébaucher l'avenir
En façonnant l'enfance, et son cœur est fidèle
A ce vœu que la Vierge a promis de bénir

A sa vocation divine.
Vieille, elle sacrifie encor
Son existence qui décline,
Comme autrefois ses rêves d'or.

Et c'est la même hardiesse
Frayant la voie au dévoûment,
Comme aussi la même jeunesse
D'enthousiaste entraînement.

Son âme pure qu'ont laissée
D'innocentes illusions,
Joint à l'essor de la pensée
La force des décisions.

Mais l'on ne prendrait l'envergure
De son esprit modeste et droit,
Qu'en allant chercher la mesure
Dans les profondeurs de sa foi.



Et la voici, sacoche vide,
Et depuis quand ? le pied peu sec,
Le cœur léger, le front sans ride,
Entrant, un beau soir, à Québec.

La glace au pied du cap se brise,
Tous les chemins en sont pavés . . .
Elle seule n'est pas surprise
Que des canots soient arrivés . . .

Mais, sur le cap, la sentinelle,
En la voyant venir de loin,
S'est dit : « Quelle est cette hirondelle
« Que le zéphyr n'annonçait point ? »

Cadieux

CADIEUX

I

Le Coureur de bois.

Cadieux est un amant des noires solitudes.
Et c'est dans les grands bois qu'il a fait ses *études*
Loin des maîtres pensifs qui pèsent le soleil.
Il vit au jour le jour, libre, et ne prend conseil,
Dans les déserts où Dieu plus qu'ailleurs se dévoile,
Que de sa foi, son cœur et sa mobile étoile.

C'est un brave, un démon dans le sens iroquois.
Trappeur de son métier, truchement quelquefois,
Coureur de bois, poète ou chansonnier rustique,
Il se moque des loups comme de la critique.
Vrai luron plein d'entrain, plus prince que sujet,
De sabots enchantés il vous chausse un projet,
Se fait de l'existence une longue aventure,
Aime que le vent passe à travers la toiture
Et que parfois la nef crève sous le talon.

Pauvre comme le vent, presque aussi vagabond,
Il couche sur la neige et plaisante l'orage.
Les Algonquins disent de lui : « C'est un Sauvage
Qui doit sa longue barbe à quelque manitou. »

Poète, il met un peu de son âme partout :
Il en prête au feuillage échafaudant ses voûtes ;
Au val dédaléen dont s'écartent les routes,
Où sanglote un ruisseau de son cours incertain ;
Il en prête au rayon qui s'égare, s'éteint,
S'endort avec la nuit, sous les bois ; aux déluges
D'inconnu, de silence ; aux éternels refuges
D'enchantements divins ; au mystère planant
Sur les arbres caducs et le placide étang,
Sur les rochers bourrus envahis par les plantes,

Ce frère vous l'aimez, ô prûches somnolentes;
Pins où les sons du vent invitent à songer;
Durs granits que le temps a fini par ronger,
Tant se reportent loin vos luttes primitives;
Saules qui vous tordez sur le calme des rives;
Arbres déracinés, la tête sous les eaux,
Qui livrez aux poissons le palais des oiseaux;
Lac où fleurit la moire, où plongent les écores;
Cascades improvisant dans les gorges sonores;
Grotte masquée, hostile au jour, enfoncement
Si noir qu'il en pourrait sortir un hurlement;
Futaie où des oiseaux invisibles s'appellent;
Tremblant feuillage où l'ombre et l'éclat se querellent,
Vous chérissez l'amant dont vous êtes chéris

Oui, la forêt mêlant la nichée aux débris,
Pour l'arbre vermoulu faisant broder la mousse;
La forêt qui gémit, chante, meurt et repousse,
Où le chaos se fait un trône des chablis,
Où le désordre semble avoir fait des oublis
En laissant l'aigle aux monts et la bécasse aux grèves,
La charmeuse forêt nourricière de rêves,
A son ami, Cadieux, chuchote ses secrets
Et lui, candidement épris de ses attraits,

Se chante, à son insu, le poëme des branches
Qui retombent du cèdre en vertes avalanches.
Et plafonnent les bois de leurs réseaux mouvants.
Remplis d'ajours, de nids logés aux quatre vents.
De frisselis, de chants et de battements d'ailes.
La sauvage forêt s'est peinte en ses prunelles,
Désirant, elle aussi, l'avoir pour truchement.

L'eau qui, sur les cailloux, se brise étourdiment ;
La source qui fait boire un rayon dans son urne ;
La bise ébouriffant le rocher taciturne,
Lourd de siècles, d'épreuve et de morosité ;
Le tronc d'arbre croisant l'anfractuosité
Comme un doigt étendu faisant taire une bouche ;
L'aurore souriant à la lune qui louche ;
Le soir jetant sur tout son voile aérien ;
Le jour dont le pinceau ne se refuse à rien,
Et dore l'oeil du monstre envasé dans l'abîme ;
Le bouleau rachitique éploré sur la cime ;
L'étang qui sous les fleurs et les tiges reluit,
Jardin pavé de ciel, conversent avec lui.

Et dans ces bois peuplés d'inquiétants mensonges
Par l'Algonquin crédule et créateur de songes.

Il aime à démolir les châteaux de la peur.
Comme le vent du nord dissipe la vapeur
D'où jaillissent les traits sinistres de la foudre

L'aile d'un papillon laisse aux doigts plus de poudre.
Un seul jonc fait plus d'ombre au milieu d'un marais.
Qu'une année en son cœur, n'imprime de regrets:
Privilège d'une âme enthousiaste et neuve.

Dans le pli d'une feuille un roitelet s'abreuve.
Une abeille s'enfonce au milieu d'une fleur.
Avec plus de soucis que cet âpre marcheur
Ne s'assied au banquet que sert la Providence.

La grotte où sont cloîtrés la nuit et le silence.
Où la chauve-souris dort en paix. lui prépare.
Avec l'aide du vent qui rafale et s'égare
Sous son toit fantastique. un lit de feuilles sèches.

Ce palais du sommeil s'éclaire des flammèches
De cent mouches à feu dès que tombe le vent
Et que la nuit se hisse aux sommets qui. levant
Leurs fronts vertigineux. dérobent sans scrupule
La gaze bleue au ciel et l'or au crépuscule.

Ô trappeur, l'aigle, fier sur le roc haut et sûr,
Et nous montrant son ventre encadré dans l'azur,
Est moins libre que toi dans la nature immense :
Tu changes de hasard au lieu qu'il recommence
Le même vol, captif des airs et du sommet.
L'autan rentrait dans l'outre où le dieu l'enfermait ;
Toi, les pieds dans la boue et l'esprit dans les nues,
Tu cherches sans repos des rives inconnues.

En vain pour te régler, solitudes, saisons,
Veulent, par des rigueurs, t'imposer leurs raisons.
Çà ! la bise ne fait que corser l'aventure,
Le frimas que poudrer la barbe et la chaussure,
Que pomponner la branche occupée à dormir.
Si le verglas se venge et sait faire gémir
L'élan qui fuit, la bise aux plaintes étouffées :
Ton haleine s'envole en joyeuses bouffées,
Tu voltiges, ayant une aile à chaque pied,
Et le castor par toi sous la glace épié,
Du séjour blafard où sa vision s'abrège,
Voit à travers son ciel de cristal et de neige,
D'une longue raquette enjamber le réseau,
Et d'un chien galopant fureter le museau.

Que de gouffres, au cours de ta ronde annuelle,
Défilent sous le fond roulant de ta nacelle !

La rivière le sait; et vous savez, autans,
Que ce perce-forêt use, par tous les temps,
Ses mains à la pagaie, aux grèves ses semelles.
La chouette sait aussi qu'en sortant ses jumelles
De la fente où le jour l'envoya se cacher,
Elle le voit dormant au pied de son clocher,
L'œil clos, le front caché sous son casque en fourrure,
Tranquille comme l'eau d'une vague en peinture.

Dès que le point du jour réveille le grillon,
Appuyé sur sa rame (ainsi l'émérillon
Dès l'aube se confie à son aile légère),
Il repart (Au revoir, caverne hospitalière),
Et demande aux ormeaux les pronostics du vent
Qui les tient du nuage.
A sa muse souvent
Il se livre (le pin chante au gré de la brise),
Alors son cœur s'envole au toit d'écorce grise,
Où l'attend, comme il dit, sa *fée en mocassins*
Avec deux anges roux jouant sur des oursins.
Son épouse, Anisane, à la figure fine,
Ingénue à ravir, une pure Algonquine,
Est fauve, ainsi le ru sortant du bois profond,
Contente de son sort et de celles qui font
S'égayer le désert autour de la *nâgane*.

Dans l'Outaouais passant se mire une cabane,
Où le Machinitou qu'appréhende le Cri
Rage en apercevant la croix de Jésus-Christ;
Et dans ton labyrinthe, ô forêt captieuse,
S'égarent les refrains qu'y chante une berceuse
En offrant au sommeil le fruit de ses amours,
Alors que le génie aux ailes de velours,
Lève, cherchant les fronts, son marteau miniscule[1]

Quand l'immense dais sombre éteint le crépuscule,
Quand tout semble envahi par le calme des cieux
Fixant sur ce qui dort la foule de leurs yeux,
Il s'élève parfois une bise farouche,
Bourdonnant dans les bois, telle une énorme mouche
Le loup rôde, le duc se réveille et poursuit
Son innocente proie en criant dans la nuit;
Mais le démon de l'ombre et les Souleurs qu'il traîne,
S'inquiètent, voyant Anisane sereine;
Et dans cet être unique, idéal et réel,
Ils se demandent si le caprice du Ciel
N'aurait pas d'une étoile incarné le génie
Ignorant, qu'alliée à la sauvagerie,
La foi fit ce chef-d'œuvre exprès pour le chasseur

[1] Selon les Algonquins, le génie du sommeil est un dieu mouche armé d'un minuscule marteau dont il frappe les fronts.



Prenant épouse, enfants, Cadieux, plus fier qu'un prince, sur les reflets du ciel mène son canot mince.

Afin que ses enfants, mains jointes, frère et sœur,
Apprissent à prier la divine Tendresse
De ne pas les laisser connaître la détresse,
Elle qui près du nid fait éclore le ver.

Quand le soleil au pôle a repoussé l'hiver,
Prenant épouse, enfants, Cadieux, plus fier qu'un prince,
Sur les reflets du ciel mène son canot mince.

II

Dans l'île du Grand-Calumet.

Un printemps, le gaillard campe au Grand-Calumet
Lourde faute; il n'a pu l'empêcher: il se met,
Au gré des Algonquins qu'il a pour camarades,
Dans l'île sans issue, au milieu des cascades.
C'est là qu'on attendra des lacs les Amikoués,
Pour les suivre à la traite, et que les chichikoués
Vont battre la mesure au grondement des chutes

Cela se passe aux temps héroïques luttes
Oh! la hache iroquoise est rouge et ne dort point,
Et la paix naît, s'en va, comme la fleur du foin.

Les tomahawks, heureux, et les piques, joyeuses,
Font dans l'obscurité des rondes fructueuses
Et reviennent grisés; et le hallier serein,
S'il bâille, d'un Mokawk montre le front d'airain.

On chôme à contre-cœur, à cinq jours de la ville.
La fourrure empilée attend au bout de l'île,
Et le fleuve s'arrache à l'hibernal sommeil:
Il est temps de partir.

Chauffé par le soleil,
Le mont jette au ruisseau sa redingote blanche,
Et l'avide torrent dont avril seul étanche
La soif, mis en humeur, gronde, ainsi l'aquilon,
Et refait de la neige en écumant le long
De sa course orageuse, et les grandes rivières
S'amusent à briser leurs glaces sur les pierres:
Et gare aux Iroquois. Où sont-ils ? — On ne sait.
Lorsqu'ils firent des coups, personne n'y pensait.
Emules odieux de la gent emplumée,
Ils peuvent, dès que l'heure assombrit la ramée,
Mêler leur cri de guerre au chant des passereaux,
A l'ombre leurs regards, le panache aux rameaux.
La flottille amikouée à venir est très lente:
Nos trapeurs, inquiets, languissent dans l'attente,
Et le jour est, pour eux, trop rapide ou trop lent,

Selon qu'interrogeant le sud ou l'occident,
L'un est noir de danger, l'autre d'espoir s'irise.
Ils sont calmes. Pourtant, un chien flairant la brise
Leur donne le frisson, et plus tôt qu'on ne croit
L'égorgeur peut venir, et le danger s'accroit.

Déjà, par le fin bout, les rameaux se retroussent ;
Le bourgeon rit de voir les ailes qui lui poussent ;
La branche est le bâti d'un nuage, et de fleurs
S'embaume ; et de parfums les vents se font pilleurs.
L'ombrage s'obscurcit ; le-tement les érables
Se lancent l'écureuil ; tout respire ; les sables
Sont chauds, l'air enivrant. Frôlé par des poissons,
Le roseau rêche et fauve oscille, et les pinsons
Chantent moins doux qu'au vent sa tête en mousseline.
La libellule va mirant sa patte fine,
Son aile, ses zigzags, dans le poli des eaux
De l'ombre des terriers sortent de bruns museaux

Avant de décocher à l'eau son trait perfide,
Le virevent, nimbé de son aile rapide,
Dessine un cadran bleu dans les airs suspendu
Pour regagner le temps sous les neiges perdu,
Le marais fait crier jour et nuit ses rainettes,
Il vole des grains d'or : moucherolles, fauvettes.

Voltigent pour les prendre, et mille gazouillis
Sortent du pêle-mêle aveuglant des taillis.

Folles brises, rayons, premières hirondelles
Chatouillant l'onde avec la pointe de leurs ailes,
Sur la face du gouffre impriment la gaîté
Et bénissent le Dieu qui ramène l'été.

On pense voir surgir de folâtres génies
A cheveux de lichen ; de vagues symphonies
Résonnent, invitant les cœurs à palpiter ;
La racine veut boire et la sève monter ;
L'allégresse envahit l'âme de la nature,
Et la vie, à l'assaut, attache une ceinture
De feuillage à la taille inflexible du mont.
Les torrents ont calmé leur ire de démon ;
Mais plus sont enivrants le zéphire et l'arome,
Plus l'Iroquois, sortant de son vague fantôme,
S'incarne et peut surgir de quelque ombre, vivant.
Que va-t-il se passer ?

— Ciel ! un drame émouvant.

III

Surprise.

O chutes, rugissez et protégez la tente
De Cadieux. Il revient d'inspecter chaque sente
Et, l'oeil au guet, s'assoit près du Petit-Rocher.
D'insouciants bambins s'amusent à pécher,
Et leurs sœurs à jouer aux portes des cabanes.
Des bégaîments joyeux s'élèvent des *nâganes*

Sous la noire marmite où cuit la venaison,
La flamme danse et fume à l'entour du tison.
Et, parmi la vapeur qui prend ses envolées,
On voit aller, venir, quelques formes voilées
De femmes préparant le repas du matin.
La tabogane chauffe au soleil son patin
Dont le frêne, usé, dit : L'hiver n'est pas un rêve
La barque veut sa rame et languit sur la grève.

Amikoués, Iroquois, se sont-ils mis d'accord ?
Les canots attendus ne viennent pas encor,
Et l'on ne voit, sur l'eau, flotter que des étoiles.

La brume du matin s'envole à pleines voiles.
Les sous-bois, de rayons criblés, se laissent voir ;
La *fée en mocassins*, plus rêveuse qu'un soir,
La main en abat-jour, y darde ses regards.

Tout à coup : *Nattoué!* le cri d'un jeune gars.
Nattoué: L'ennemi! Plusieurs échos répètent :
Nattoué! Nattoué!
Quinze mousquets s'apprètent.
« Du calme, dit Cadieux, délibérons avant. »
— *Nattoué! Nattoué!* crie encore l'enfant,
Courant, tel un chevreuil, à côté des Sept-Chutes,
Vers la pointe de l'île où fument les cahutes.

On délibère : Où sont les chances d'échapper ?
Faut-il monter, descendre, ou rester et frapper ?
Trop de jeunes enfants pour tenter l'embuscade.
Mort partout : dans les bois, ici, dans la cascade.
Cadieux, resté muet, songeur, les bras croisés,
Regarde tour à tour les courants embrasés
Par les feux du matin, secouant leurs crinières
De nacre étincelante, et les cimes altières.
Quand ils ont tous parlé : « Çà, je ne comprends rien,
« Dit-il, ou d'échapper il nous reste un moyen :

« Il faut fuir, mes amis, en sautant les Sept-Chutes,
« Pendant qu'un d'entre nous attirera ces brutes,
« En fuyant et tirant à propos du mousquet,
« Vers ces monts qui, là-bas, soulèvent la forêt,
« Afin que les bandits ne puissent voir, des rives,
« Au milieu des courants, nos barques fugitives. »

Alors, prenant à part Wabi, jeune Algonquin,
Il lui parle à l'oreille et dit à tous : « C'est bien ;
« Tenez vos canots prêts à sauter les rapides.
« Je vais jouer le tour (bah ! ces gens sont candides).
« Et voici la consigne : au premier coup de feu,
« Détachez vous du bord, puis attendez un peu
« Que nous tirions plus loin. J'emmène ce jeune homme
« Nous nous tirerons bien de cette affaire en somme
« Adieu. »
Le brave s'arme et vite disparaît
Avec son compagnon dans l'épaisse forêt.

Que vont-ils faire là, seuls avec leur courage ?

— Opposer le sang-froid aux transports de la rage ;
Egarer le tueur dupé, distrait, aigri,
Dans un dédale fait de présence d'esprit ;
Et, se perdant au fond des mornes solitudes,

Dépister l'Iroquois, non les inquiétudes,
Ni les tyrans que sont les mouches et la faim ;
Comme derniers bourreaux trouver, sous quelque pin,
La fièvre et l'insomnie aux bouches de sangsue,
Et la désespérance à figure déçue
N'osant parer la faulx du spectre aveugle et sourd.
Braves, y songez-vous ?
— Non : le temps est trop court.
Mais le sort peut trahir, l'espérance se taire :
Cadieux saura payer son tribut à la terre
Avant de consentir à quelque lâcheté.

Une heure passe.
Un coup de feu répercuté
Par les monts.
Puis deux coups.
Puis une fusillade
Qui s'éloigne sous bois du bord de la cascade,
A travers les vallons, les massifs, les rochers.

IV

Dans les Rapides

Cependant la flottille, avec ses bruns nochers,
S'est livrée au courant, flotte, ainsi de la plume,
Frôle de noirs cailloux et nage dans l'écume
Dont le réseau brodé s'adapte aux tourbillons,
Aux flots s'entre-choquant, aux liquides sillons,
A la vague qui rampe ou se tourne en volute,
Qui se cabre ou se brise aux roches qu'elle lutte,
Puis refait son panache et son dos ondulé.
Dans ce désordre auquel l'enfer semble attelé,
Les nefs, en bondissant, de dévorer les pentes
Et de trancher les eaux. Des hydres transparentes
S'acharnent à leurs flancs, et, d'un front irrité,
Heurtent l'obstacle au lieu de passer à côté,
De gouffre en gouffre allant, parmi de grosses pierres,
Avec des vents siffleurs pendus à leurs crinières.
Ces monstres indomptés, rebelles aux fardeaux,
S'ils ne font pas tourner bout pour bout les canots,
Se les jettent entre eux à force coups d'épaule.

La descente est tragique . . .
Une touffe de saule,

Sous le fouet de l'orage, a moins d'affolement
Que les exquifs jouets de ce trémoussement.
Rames et bras nerveux volent de chute en chute.
Et les doigts du berger qui dansent sur sa flûte,
Sont moins capricieux et moins mouvementés
Que leurs coups de palette aux courants irrités.

Puis l'eau se radoucit, la joie en éclairs brille
Dans tous les yeux... Qui donc a sauvé la flotille ?
Les rameurs ? — Non : devant, parmi les roses d'eau
Les roches, les bouillons, une femme en manteau
Eclatant de blancheur, plus lustré que la soie.
Aux fugitives nefs montra la bonne voie.
Légère, elle courait sur l'abîme orageux;
Mais seule la voyait l'épouse de Cadieux.

V

Dans les Bois.

Les canotiers ont mis derrière eux un méandre
Ainsi qu'un grand rideau de feuillettes vert tendre,
Et la poudre crépite encore au fond des bois;
Mais la rive est déserte et pas un Iroquois
Ne devine qu'on fuit en avant des rapides.

Déjà loin, les canots, traînant deux longues rides,
Filent entre l'eau calme et le ciel radieux.

Or, ce que dans les bois accomplissait Cadieux,
Tient aussi du prodige.
Oh! La belle campagne
Que ce brave fit seul, perdu dans la montagne
Pleine d'enfoncements à l'air sombre et discret!
Vous n'avez pu, grands bois, en garder le secret!

Avec son compagnon, tapi dans un hallier,
D'où, sans être aperçu, l'on découvre un sentier,
(Le Sauvage plus haut et le Français plus bas)
Il guette l'ennemi.
Cadieux ne tire pas
(C'est entre eux convenu) sur l'éclaireur qui passe,
Sur le porteur non plus qui monte à jambe lasse,
Ployant sous le fardeau, vers le jeune Indien.
Celui-ci tirera le premier.
Tout va bien.

Voici les Iroquois aux faces endurcies
Que tigre le soleil dont, par les éclaircies,
Entre les rameaux noirs, passent les longs pinceaux,
Les voici, panachés de dépouilles d'oiseaux.

Leurs mitasses à frange et leurs jaunes tuniques
Et leurs bras tatoués de monstres héraldiques.
S'étalent sur la grève. Ils montent. Les voici
Le massacre, avec eux, tombe à bras raccourci
Sur la femme impuissante et sur l'enfant qui dort
Ils sont les fournisseurs à vil prix de la mort :
Pour quelques tours de bras des grillades immondes,
Des cris de désespoir et des calottes blondes :
C'est payé. Les voici, le glaive dans les yeux

Ce sont des assassins braves et courageux.

Un coup de feu là-haut ; une voix déchirante .
« A mon tour », dit Cadieux, qui presse la détente
« Va pour un Iroquois. »
Surpris, les maraudeurs
Font halte, examinant les halliers recéleurs

Sous les arbres, quelqu'un d'une hauteur dévalle,
Culbutant C'est Wabi transpercé d'une balle

La bande, se croyant prise par les deux bouts,
S'inquiète, et plusieurs, ainsi des caribous,
S'esquivent, plantant là canots, rames, bagage :
Mais reviennent bientôt pour traquer avec rage
Le tireur invisible et plus qu'audacieux.

VI

Sur la Piste de Cadieux.

Durant trois jours on suit les traces de Cadieux
Qui fuit, tel un oiseau protégeant sa couvée

Sa piste est maintes fois perdue et retrouvée
On l'approche, le voit, tire dessus, l'attend
Dans le creux d'un ravin, dans les joncs d'un étang
Le mousqueton bandé, l'œil perçant .. Il s'échappe

Le brave s'est-il fait de verdure une chape ?
Des monts infréquentés, sait-il tous les détours ?
On le voit, on le cerne . . . Il s'éclipse toujours
Tandis qu'il est traqué de ravine en ravine.
Il tire à feu plongeant du haut d'une colline
Il met derrière lui cinquante mauvais pas.
On le voit sur un mont, on ne l'y trouve pas.
Tenace comme un Blanc, plus souple qu'un Sauvage
Il s'efface, apparaît, subtil : c'est un nuage
Que le rayon traverse et qu'emporte le vent.

La racine imitant les courbes du serpent,
Le roc à fleur de terre, oublié par la mousse.

Les galets submergés, la cime où rien ne pousse,
Interrompent sa piste. Aux branches des ormeaux
Il se suspend et fait de prodigieux sauts.
L'épinette le met sous sa barbe verdâtre,
Le passe au pin, au cèdre. Ainsi font, pour le pâtre,
Les nuages pendant sur la croupe des monts ;
Ainsi fait le marais, dans ses glauques limons
Dérobant aux regards sa fille favorite.

Mais l'inlassable faim le suit de gite en gîte;
A son fièvreux sommeil, le froid vient l'arracher;
Le frisson le secoue et l'oblige à marcher
Dans la nuit si troublante, unie aux solitudes.
Pâle d'épuisements, rongé d'inquiétudes,
Il sait le tomahawk dirigé par le flair,
A travers l'ombre, et sent le qui-vive dans l'air.

VII

Cadieux et la Mort.

La horde aux pieds légers se lasse de poursuivre.
Le brave a fui trois jours et chancelle comme ivre;
Il entend résonner dans sa tête des glas;
Une froide sueur mouille ses membres las;
Mais, pour l'amour des siens rappelant son courage.
Il traîne lourdement ses pieds vers le rivage,
Anxieux de savoir . . .
Il pense, halluciné,
Voir toute herbe flétrie et le sol calciné,
Et, dans l'ombre trouant les bois labyrinthiques,
Dans les rayons tombés sous leurs arceaux gothiques,
Flamboyer des regards, se froncer des sourcils,
Des haches miroiter. A ses yeux obscurcis,
Le merisier trapu, monté sur une roche,
Brandit un assommoir. Aux ronces il s'accroche,
Au chicot se déchire. Il s'égare, revient
Aux sentiers parcourus et dont il se souvient.

Il va, la jambe molle et la tête pendante,
Insensible au vampire ailé qui le tourmente.
Il voit l'arbre passer, ainsi le parasol

D'invisibles marcheurs. Du pied cherchant le sol,
Il va, lourdement tombe, alors que sa pensée
Suit, parmi les hasards, sa famille laissée
Entre le corps-à-corps des roches et des eaux
Et l'ombre où le supplice érigeait ses poteaux.
Il se demande, ayant des visions affreuses
D'enfants rôtis, mangés, de hordes furieuses
Maniant le fer rouge et les couteaux sanglants,
Croquant des doigts, ainsi que les pourceaux des glands,
Si quelque noir destin se fait ainsi connaître ?

Est-il plus malheureux qu'il ne pense ? — Peut-être.

Sa femme, ses enfants, les a-t-il envoyés
Au salut ? au trépas ? sont-ils vivants ? noyés ?
O ciel, dites-le-lui ! Pour eux il voudrait vivre ;
S'ils sont morts, il voudrait dans la tombe les suivre.

Mais qui donc l'avertit qu'il ne les verra plus ?...

Il tâche d'éloigner ces pensers superflus,
Dit pour ses orphelins futurs une prière,
Et va clopin-clopant. Il cherche à se distraire
Par de gais souvenirs, mais ne peut s'arracher
Aux spectres attendris qui le viennent chercher.

Et lui font voir, dans un désastre imaginaire,
Le lamentable effet de son plan téméraire.

De l'endroit où la mort lui donne rendez-vous,
Il approche, et voici qu'il choit sur ses genoux,
En voyant sa cabane à demi consumée.
Ses yeux cherchent en vain sur l'île une fumée:
Rien; la rive est déserte et les feux amortis,
Les appels sans réponse et les canots partis,
Plus une voix d'enfant; le silence tragique.

D'infects relents mêlés à l'odeur balsamique,
Des lieux abandonnés, peuplés de souvenirs,
Et de cèdres massifs aux profils de menhirs,
Taciturnes témoins du drame des rapides,
Immobiles, veillant sur les gouffres livides
Comme sur des tombeaux.
                                        Bons anges qui savez ...
Ah! que ne dites-vous au brave: Ils sont sauvés!

Il reste là, malade, et se nourrit d'écorce,
En épuisant le peu qui lui reste de force
A creuser près de l'eau sa fosse.
                                        Il se repent,

Ouvre son âme à Dieu, s'oublie et se répand
En plaintes que sa foi convertit en prières.

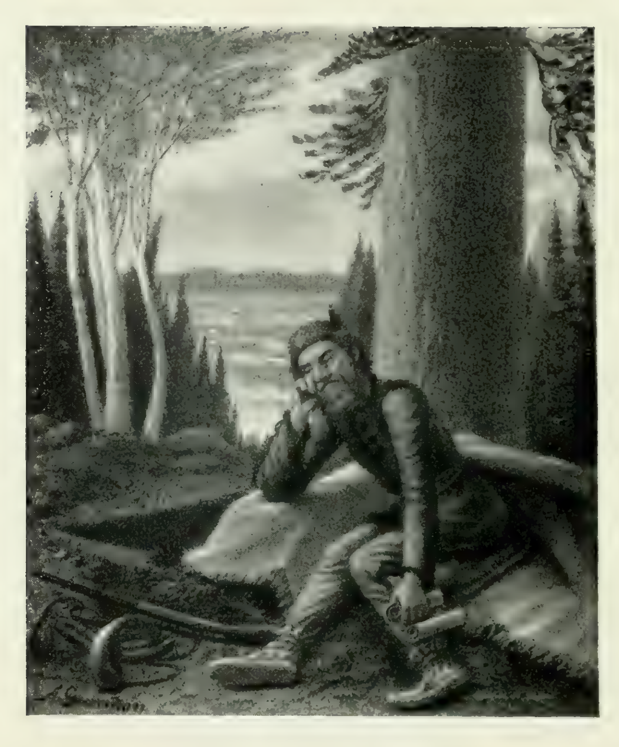
Il tient son fusil coi, se cache, et, sur les pierres
Que la *tripe-de-roche* incruste, il va cueillir
De quoi tromper sa faim.

Il se sent défaillir
Nocher dont la tempête a déchiré les voiles,
Auquel un brouillard dense a caché les étoiles,
Il voit l'ombre sans astre effacer l'avenir,
Alors que le passé, comme pour le punir
De l'avoir trop aimé, lui revient en images,
Dans un livre doré dont il tourne les pages.
Un jour, il s'en revient vers son gîte, traînant
Ses pieds meurtris. Il a l'aspect d'un revenant
Peint dans le clair-obscur d'une vieille légende.
Mais que voit-il tout près, coupant la double bande
Que forment le rapide et son rivage bleu ?
Un ruban de fumée. Il pense : Est-ce le feu
Des Agniers ?

Il approche...

A ses yeux se déploie
Le bout de l'île, et là, qu'aperçoit-il ? — O joie !
Trois visages français !

Ah ! perfide bonheur !



Il reste là, malade, et se nourrit d'écorce,
En épuisant le peu qui lui reste de force
A creuser près de l'eau sa fosse . . . . .

Pourquoi creuser la plaie ouverte de son cœur :
L'infortuné te voit ; tu frappes à sa porte;
Tu sembles le chercher et vers toi se transporte
Son âme : il tend les bras. Quelle ivresse! il te tient.
T'embrasse!
Illusion : c'est la mort qu'il étreint.
Saisi de joie, il veut courir : son pied refuse;
Il appelle : sa voix reste éteinte, confuse;
Et voici qu'à travers ses larmes il doit voir
Ses amis repartir et s'envoler l'espoir,
Et qu'il s'évanouit sous le coup de massue
D'une espérance morte aussitôt que conçue.

Puis il revient à lui, cherchant encor des yeux
Sa chère vision. « Amis, que mes adieux
« Vous accompagnent . . . Mais, aurais-je fait ce rêve
« Doux et cruel ? » Son œil se mouille . . .
Il se relève,
Contre lui-même se raidit, veut être fort.
L'instant d'après le voit faisant son chant de mort
Qu'il grave avec un os sur une large écorce.

Ce lugubre crayon sur l'oreille, il amorce
Son bon fusil de chasse. Il apostrophe un loup :
« Passe au large, sinon je mets ta veste au clou ».

Il chicane un corbeau : « Gobeur de chair humaine,
« N'espère pas si tôt te soûler de la mienne ;
« J'ai mis pour toi la table à l'ombre de ces bois :
« Va plonger ton bec noir dans un ventre iroquois ».

Il rime à sa façon et fait chanter la lyre
De son âme héroïque. Il se hâte d'écrire ;
Il se résume enfin dans un dernier couplet
Et s'affaisse épuisé. Le silence complet
Livrerait au sommeil ses paupières lassées
Sans l'agitation d'un monde de pensées
Que la fièvre aiguillonne en son cerveau brûlant,
Sans le spectre Demain, voilé d'ombre et troublant

Puis mille souvenirs, ce feuillage d'automne
Qui nous charme surtout quand l'arbre l'abandonne,
Lui reviennent : lambeaux enchanteurs du passé
Même ce qu'il croyait par le temps effacé,
Il le revoit, touchant. Des fantômes en foule,
Plus changeant qu'un reflet sur une onde qui roule,
Mais connus et chéris, soudain apparaissant,
D'un sourire attristé l'appellent en passant,
De ses embrassements échappent à l'étreinte,
Et s'effacent. Puis rien : pas même leur empreinte
Sur l'abîme où s'en vont les flots pressés du temps.

Revenez, revenez, ô fugitifs instants,
O jours délicieux passés dans la chaumière
Dont un souvenir doux consacre chaque pierre !

Devant passait le fleuve aux vagues d'émeraude.
Le bouleau des esquifs mirait sa couleur chaude
Dans les mobiles plis filigranés d'argent ;
Et les coques tanguaient à la file nageant.
L'eau riait aux baisers des agiles pagaies.
L'Indien descendant sur les rives très gaies,
A la broche cuisait sa brune venaison.
Cadieux, enfant, assis au seuil de la maison,
Questionnait de l'œil ce fils de la nature,
Superbe, loqueteux, à longue chevelure,
Terrible à voir.
D'où venait-il ? — On ne savait ;
Mais de très loin. Son chien étique le suivait.
Et le rêve naissait des visions sauvages :
Eldorado sans or, aventures, voyages.



« O rêve du passé ! ... Qui me rendra les bois
« Pleins de décombres, vus pour la première fois ;

« Mon premier soir au bord de la rivière Creuse
« Si sombre, où les bouleaux d'attitude pleureuse,
« Se penchent sur le gouffre; et mes courses là-bas,
« Au grand lac Nipissing, fameux par les sabbats
« Que les sorciers y font aux pâles clairs de lune,
« Par la danse au soleil qui, radieux, pétune
« Au gré des calumets de plumes couronnés ?
« J'allais jusqu'aux tribus qui se percent le nez,
« Aux Sauteux, aux Yendats dont les hures hirsutes
« Font envie aux bisons. »
« Oh! comme, dans les chutes,
« Je sautais et plongeais, grisé d'émotion,
« De hasard, retenant ma respiration! »

« O mes illusions! Je meurs: elles renaissent,
« Et, ne pouvant plus vivre, aussitôt disparaissent.
« O fantômes chéris, adieu, laissez-moi seul,
« Laissez-moi m'enfoncer dans l'ombre du linceul.
« Je te quitte, nature, ô belle indifférente.
« Que suis-je pour la terre où le ruisseau serpente,
« Où la forêt végète ? »
« Eh! je suis à l'autour,
« A la corneille, au loup. »
« Le blanc nuage court ;

« Les bois songent, les flots murmurent, s'entrelacent,
« Sans faire attention aux mouches qui trépassent
« Et sans s'inquiéter d'un chasseur moribond. »

Que votre volonté soit faite, ô Dieu très bon! »

« Vieux arbres dont le vent tire ses harmonies,
« Vous couvrirez mon corps de vos feuilles jaunies.

« Solitude où j'errais plein de juste fierté,
« Altéré de hasards, ivre de liberté;
« Monts veillant sur la plaine, ainsi des sentinelles;
« Flots d'opale, captifs de rives solennelles;
« Azur plein de rochers, gouffres pleins de ciel bleu;
« Mes vieilles amitiés, je vous salue, adieu. »

« Ma nef que rudoya, sans la briser, ta rage,
« O fleuve, va pourrir sur ton calme rivage.
« Je ne goûterai plus les charmes du péril. »

« Mai couronné de fleurs, sort des neiges d'avril,
« L'herbe met le manteau dont l'arbre se dénude:
« Puisse, au bonheur des miens,ma mort être un prélude!»

Le brave sent ses pieds envahis par le froid;
Il a le cœur saisi comme d'un vague effroi;

Le vide autour de lui s'étend, et, délaissée
Avec son corps mourant, sa vivante pensée,
Inquiète, regarde, au fond des vastes cieux,
Le mystère qui vient grandir, silencieux.

« Je me confesse à Dieu tout-puissant, à Marie
« La Sainte Vierge, aux saints que tous les jours je prie
« Miséricorde, ô Ciel, car la mort m'a touché
« J'ai le souffle plus court, le palais déséché;
« Plus une ombre d'espoir en mon âme déserte. »

Il parle ainsi tout bas, près de sa fosse ouverte,
Puis, aux rayons dorés qui percent les rameaux,
Il relit sa chanson qui suit en d'autres mots

« Cessez, petits oiseaux, d'exciter mon envie
« Ah! cessez de chanter vos hymnes à la vie!
« Fendez plutôt les airs sereins,
« Allez trouver là-bas ceux pour qui je soupire
« Je veux leur exprimer ce que l'heure m'inspire
« Par vos délicieux refrains. »

« Epouse, enfants chéris, vieux amis que je laisse,
« J'ai, pour votre salut, bataillé sans faiblesse

« Et vous fais mes derniers adieux.
« Si je l'ai mérité, que dans vos cœurs se grave
« Mon humble souvenir, et, si je meurs en brave,
« Priez pour le pauvre Cadieux. »

« Bientôt mon cœur sera le foyer sans la flamme;
« Un décret adorable aura brisé la trame
« Que je tissais ambitieux.
« Sainte Vierge, portez là-haut, vers la Patrie,
« Dans vos très chastes mains, ma pauvre âme éblouie,
« Après m'avoir fermé les yeux. »

Il invoqua trois fois sa Mère bien-aimée
Du ciel. Ensuite il prit de la verte ramée,
La jeta dans sa fosse et se coucha dessus,
En prononçant le nom consolant de Jésus.
Sur sa poitrine il mit sa chanson mortuaire,
Croisa ses rudes mains et resta dans la terre.

C'était l'heure pensive où la forêt s'endort,
Où, sur le fleuve orné de fausses lames d'or,
Le crépuscule hésite à jeter tous ses voiles.

De sa tombe il voyait les premières étoiles

Une larme apparut, ainsi qu'un diamant,
Au bord de sa paupière et coula lentement.
La lune l'éclaira, sereine, large et rousse;
Mais ses yeux ,sans attraits pour la vision douce,
Oscillèrent, sombrant dans une mer d'ennui,
Puis restèrent fixés sur l'insondable nuit.

C'est là qu'on le trouva, couvert jusqu'à la taille
De feuillage, amaigri, les cheveux en broussaille,
Son chant sur la poitrine et raidi par la mort.
Là, ses vieux compagnons déplorèrent son sort,
Le couvrirent de terre et laissèrent, plantée,
Une humble croix de bois sur la rive attristée.

Son ombre a vu depuis bien des vagues passer,
En jetant leur clameur, et dans l'air s'enlacer
Aux rameaux desséchés bien des tiges nouvelles,
Et des lichens pousser aux pierres éternelles
En mèches d'un vert mat que le vent fait frémir,
Et l'œil ardent du jour bien des soir s'endormir.

Quelquefois un air triste et lointain se dégage
Des bruits indéfinis du vent sur le rivage,
De l'eau fuyant comme aux abois:
On reconnaît les vers du poète rustique,

Les émouvants adieux de son cœur héroïque:
Un passant lui prête sa voix.

O barde, que ta bouche est depuis longtemps close!
Que d'hivers ont jeté sur toi leur drap morose!
Le trappeur et le bûcheron
Ont appris des aïeux ton aventure sainte;
On ne sait depuis quand ils chantent ta complainte
En s'accordant de l'aviron.

Ce fleuve de ta vie est le touchant symbole,
Ne cessant, comme toi, malgré sa course folle,
De refléter un coin des cieux.
Sur la pente fatale, en se brisant, il tombe:
Avec le même entrain tu courus vers la tombe,
Hélas! intrépide Cadieux.

L'héroïsme et la foi baignent, mystiques roses,
De parfums enivrants le site où tu reposes
Dans le sol creusé par ta main.
On y voit s'ébaucher ton geste légendaire
Dans les bras étendus de ta croix funéraire
Montrant le sublime chemin.

De Frontenac et Kondiaronk

DE FRONTENAC ET KONDIARONK

Si le fier gouverneur à plaisanter excelle,
De la fine riposte il n'est pas à l'abri,
Avec Kondiaronk, le Rat, comme on l'appelle,
Lorsqu'il veut taquiner ce Sauvage d'esprit.

Par divertissement, il l'invite à sa table
Où se croisent les traits des esprits cultivés;
Mais le fin *sagamos* pourrait répondre au diable,
Et l'on ne compte plus les clous qu'il a rivés.

Railleur, sûr de lui-même, il ne craint pas de dire,
En ébauchant l'œillade expressive qu'il faut.
« Il n'est, chez les Français qui tous aiment à rire,
« Que deux hommes d'esprit: Frontenac et Rymbault. »



Le comte et son ami dinent encore ensemble.
De l'âge de la pierre au siècle de Louis,
La distance est franchie et l'étiquette en tremble,
Car les yeux du sachem ne sont pas éblouis.

Il a plus de bon sens que de belles manières;
Sa lèvre semblerait trop narquoise à la cour,
Et son front trop pareil aux montagnes altières
Qui lèvent leur écran devant l'astre du jour.

Mais le comte, moins fier qu'on ne pense, l'admire;
De l'entendre parler il se fait un régal.
Qu'un sommet, sans se voir ,dans un étang se mire,
Lui voit, dans ce sauvage, une espèce d'égal

* * *

Echangeant leurs reflets, cristal, argent, faïence,
Miroitent; le plat fume, ainsi le calumet;
La carafe au long col a du vin plein sa panse:
C'est à mettre en extase une faim de gourmet.

« Vois, dit le gouverneur, comme on t'a mis la table . .
« Préfères-tu ces mets à la sagamité ? »

— « Je pense, Ononthio, que je suis plus capable
« De m'en nourrir, que toi, de ma frugalité. »

— « Surtout si tu n'as rien au fond de ta chaudière. »

— « Pourquoi m'épuiserais-je à me donner des soins ?
« Vois: le Blanc s'évertue à remuer la terre,
« Et jamais ce qu'il a n'égale ses besoins.
« Etant, pour son palais, plein de sollitude,
« Il mange avec excès au prix de ses loisirs;
« Puis, avec l'abondance, il a l'inquiétude,
« Et rien ne va jamais au gré de ses désirs. »

« Moi je vis sans souci, comme l'oiseau qui vole,
« Et cours les bois avec la liberté d'un dieu;
« Je sors de mon wigwam sans craindre qu'on me vole,
« Et suis riche, sachant me contenter de peu. »

— « Il te faut des colliers, de la frange et des plumes ;
« Des souliers, des habits fleuris de vermillon ;
« Tu sembles des oiseaux envier les costumes,
« Et veux avoir le corps mieux peint qu'un papillon. »

— « Mes colliers sont légers ; sonores mes mitasses
« Dont les fauves ont peur ; mais que vaut la toison
« Qui te charge le dos, et dont tu t'embarrasses,
« Comme pour défier l'ardeur de la saison ? »

— « Le chevreuil n'orne pas sa robe de fourrure ;
« L'insecte a des atours qui ne lui coûtent rien ;
« La fleur, du frais bouton, sort avec sa parure ;
« L'homme intelligent fait l'habit qui lui convient. »

— « Faut-il que, sous l'habit, le corps soit en otage ? »

— « Doit-il cuire au soleil, nu comme un manitou ? »

— « Là, n'es-tu pas nu, toi ? »
— « Là, tu vois mon visage. »

— « Ne vois-tu pas que j'ai le visage partout ? »

— « Tu l'as au moins si long, qu'il rase ta ceinture. »

— « Aux mois fleuris, je n'ai que mon kalakarté.
« Au retour de l'hiver, sans lui faire d'injure,
« J'endosse ma tunique et garde un peu d'été...
« Le Sauvage est enfant et la nature est mère.
« Et je trouve le froid moins sévère aux haillons
« Entr'ouverts sur la peau rubiconde et peu fière,
« Que le soleil aux chairs méprisant ses rayons. »

— « Est-ce que votre mère, enfants de la nature,
« Vous donne l'eau-de-feu, comme celle du lac ? »

— « Elle reçoit du ciel et nous verse l'eau pure
« Ta malice est cruelle, ô noble Frontenac » ...

« Qui nous a fait présent de cette *eau* délétère
« Qui d'un homme amical fait un être inhumain ?
« Et quelle soif, ici, vient-elle satisfaire,
« En nous sacrifiant, sinon celle du gain ?
« Ce funeste poison qu'aime trop le Sauvage,
« Avec lequel, ô Blancs, vous voulez nous tuer,
« Quelque mauvais esprit vous le donne, et j'en rage. »

— « Ce poison, l'eau du ciel pourrait le diluer.
« Avec un arc, on chasse, on se tue,on s'amuse :
« L'usage qu'on en fait en change la valeur.
« Il n'est rien de mauvais que ce dont on abuse. »

— « Soit, mais cette eau n'a rien de bon que sa saveur
« Eh quoi! plus on en boit, moins on se désaltère.
« Tel qui n'userait pas d'un sabre ou d'un couteau
« Pour se crever les yeux, s'en enivre et, par terre,
« Roule, perd la raison. »
— « Bah! vous en buvez trop. »
— « Vendez-en moins, surtout n'y cachez pas le glaive
« Qui frappe en même temps et le corps et l'esprit. »

Le comte a, sur le front, l'ombre d'un mauvais rêve
Des victimes son cœur vient d'entendre le cri.

Le Jesuite et le Sorcier

(1712)

LE JÉSUITE ET LE SORCIER

d'après une lettre du père Marest, S. J.

Courage, Echo : c'est jour de fête...
Grâce aux muses des Mascoutens,
Tu vas essuyer la tempête
Des gosiers et des instruments.

En démuselant leur musique,
Chichikoués, dogues, tambourins,
Font ce qu'exige la rubrique
Des obsèques et des festins.

Feu, chaudières, hommes, tout fume.
Tandis qu'on sert la venaison
Par terre, selon la coutume,
Sur un souvenir de gazon.

On se mettra deux par écuelle
Voici l'heure d'associer
Les convives : le chef appelle
La robe noire et le sorcier.

Assis sur des nattes voisines,
Ils n'auront qu'un plat pour eux deux
Les gaîtés sont parfois malines.
On voit des rires dans les yeux.

Mais le jongleur et le bon père,
Sereins comme si rien n'était,
De s'asseoir ensemble par terre.
La faim parle et l'écho se tait.

* * *

Sous les ombrages l'Ouabache.
En passant, sourit aux cailloux;
Et le père, dans sa moustache,
Au truchement des manitous.

Le rusé matois à l'oeil fourbe,
Dont grimace un peu le sourcil
Du nez continuant la courbe,
S'efforce de sourire aussi.

Car l'aurore, en jetant ses roses
Au front lugubre de la nuit,
Lui fait perdre ses airs moroses
Et les trois quarts de son ennui.

« Sorcier, je t'ai vu moins tranquille
« Que tu ne l'es en ce moment;
« C'était l'heure où l'étoile file
« Et tombe du noir firmament. »

« Voici le jour, la confidence,
« Comme lui, met de bonne humeur »
En parlant, le jésuite lance
Un droit regard au fin jongleur.

« L'autre soir, en ta loge obscure,
« Tu hurlais comme trente loups :
« Y souffrais-tu quelque torture ? »
— « Çà, j'invoquais les manitous. »

— « Ils n'ont donc pas l'oreille fine,
« A moins qu'ils ne courent trop loin,
« Poussés par la faim, j'imagine...
« De quoi, pour vivre, ont-ils besoin ? »

« Souvent je me suis laissé dire
« Qu'il s'en rencontre un peu partout,
« Et qu'une simple fourche à frire
« Pourrait bien être un manitou. »

— « Il en est de plus d'une sorte :
« Les uns folâtrent sur les eaux ;
« D'autres que la brise transporte,
« Sont plus errants que les oiseaux. »

« Certains hantent de préférence
« Les plus sombres vals des forêts ;
« D'autres les rochers, et leur danse
« Réjouit les chauves sommets. »

« La grotte en loge en ses alcôves ;
« Il s'en cache dans les buissons,
« Dans les nids, les terriers des fauves
« Et les plis des colimaçons. »

« La fleur en a dans sa corolle,
« Et dans ses fentes le rocher ;
« Sur la libellule qui vole
« Ils se plaisent à chevaucher. »

« Plusieurs suivent jusqu'aux nuages,
« Les oiseaux objets de leurs soins.
« D'autres hantent les marécages
« Et protègent les maringouins. »

« Des étoiles plusieurs arrivent,
« Transparents, vifs et radieux ;
« Mais les esprits taupes qui vivent
« Dans la terre ont perdu les yeux. »

« Tous ont des formes dont ils changent ;
« Mais ces immortels manitous,
« Allez deviner ce qu'ils mangent. »
— « Es-tu certain qu'ils mangent tous ? »

— « Je ne sais; mais, les uns terribles,
« D'autres doux, par enchantement,
« Ils savent se rendre invisibles
« Comme la parole et le vent. »

« Les bons, aux Sauvages propices,
« Les défendent des malfaisants
« Remplis de tours, de maléfices,
« Non moins qu'avides de présents. »

« Le totem reproduit la forme
« D'un esprit qu'on nomme gardien ;
« Et tout mortel, qu'il veille ou dorme,
« Est sauvegardé par le sien. »

— « Le tien vaut-il mieux que les autres ? . . .
« Lorsque je vois qu'en l'appelant,
« Tu grimaces, hurles, te vautres,
« Je le trouve un peu nonchalant. »

— « Le bon manitou que je prie
« A le col haut, le front courbé,
« Et court dans l'immense prairie,
« Par delà le Meschacébé. »

— « Pour te dire ce que j'en pense,
« Il ressemble tant aux bisons,
« Qu'il préfère lester sa panse
« A savoir ce que nous faisons. »

— « Dans nos discussions futures,
« Robe-noire, qu'il soit compris
« Que par les noms des créatures
« On nomme aussi bien leurs esprits. »

— « A ton désir je me conforme.....
« Dis, les esprits des animaux
« Différents de taille et de forme,
« Sont-ils en qualités égaux ? »

— « Non, chacun d'eux ayant les siennes :
« L'esprit chouette voit mieux la nuit,
« Celui des loups court monts et plaines,
« Celui des lièvres tremble et fuit. »

« Un rayon peut servir d'échelle
« Aux esprits qui peuplent les airs
« Et se moquent de l'hirondelle,
« Lorsqu'ils enfourchent les éclairs. »

« Ceux du froid sifflent dans la bise.
« On peut entendre ceux des eaux
« Mugir dans le flot qui se brise
« Ou gazouiller dans les ruisseaux. »

« Vois: la pierre, se faisant tendre,
« Donne le couvert aux fourmis;
« Les nymphes montent se suspendre
« Aux brins des arbrisseaux amis. »

« Le fourré tient les faons à l'ombre,
« La nichée à l'abri du vent;
« L'écureuil, dans sa cave sombre,
« Met ses noix pour l'hiver suivant. »

« Les lichens appliquent leurs bouches
« A l'écorce qui les nourrit;
« Aux frelons comme aux oiseaux-mouches
« Qui la pillent, la fleur sourit. »

« Bêtes, éléments, est-ce à croire ?
« Sans comprendre, n'en font que mieux.
« Ne vois-tu pas, ô robe-noire,
« Que des esprits pensent pour eux ? »

« Or, les bêtes de grande taille
« Ont de robustes protecteurs :
« Qu'un bison livre une bataille,
« Et tout tremble de ses fureurs. »

« Mon esprit loge dans la terre
« Et gouverne tous les bisons. »
— « Il n'aime donc pas la lumière
« Ou craint la rigueur des saisons. »

« Sans compter qu'il doit être aveugle,
« Sourd comme son antre. Dès lors,
« Il n'entend rien si l'on ne beugle
« Assez pour réveiller les morts. »

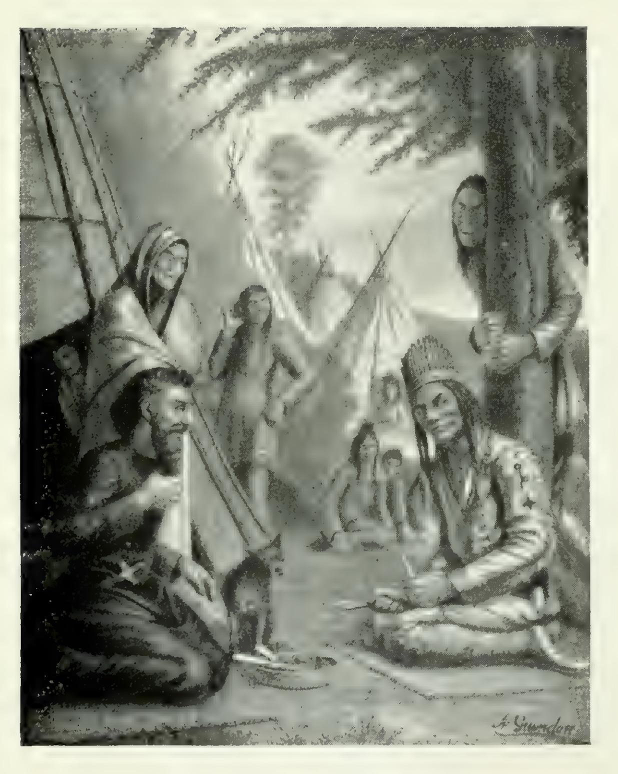
— « Le principal est qu'il m'entende
« Dans ma case il rompt mes liens ;
« Et lorsqu'une santé s'amende,
« Je n'ai pas crié pour des riens. »

— « Les ours que tes frères invoquent,
« Ont-ils un esprit protecteur ? »
— « Oui »— « Puis les hommes qui s'en moquent,
« N'auraient-ils pas aussi le leur ? »

— « Oui certes. » — « Hein ? puisque nous sommes
« Aux bêtes en tout supérieurs,
« Si tu servais l'Esprit des hommes,
« Tu te moquerais des jongleurs. »

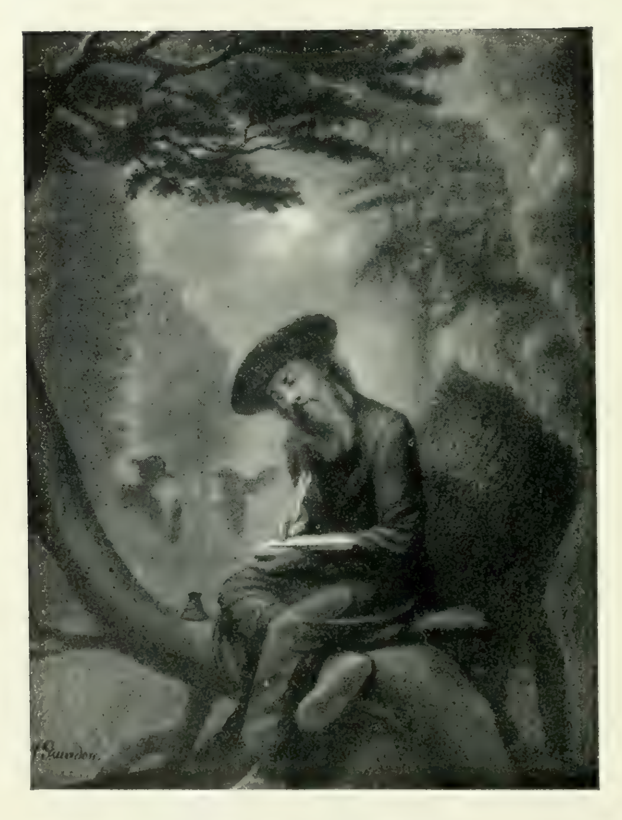
Et le sorcier, gêné pour répondre au Jésuite :
« Bah ! laisse-moi manger, et nous verrons ensuite. »





Et le sorcier, gêné pour répondre au jésuite:
« Bah! laisse-moi manger et nous verrons ensuite.

La Grande Plaie du Mississipi
(1727)



Car seuls, des nuages opaques
A rendre jaloux les volcans,
Peuvent nous soustraire aux attaques
De ces vampires voltigeants.

LA GRANDE PLAIE DU MISSISSIPI

Une lettre du père Poisson, S. J.

« Omne genus muscarum. »
EXODE

La mouche n'est qu'une malice;
Le maringouin est un bourreau:
Il nous inflige un tel supplice
Que le dixième en serait trop.

Frappe-d'abord, brulots, moustiques,
Avec leurs aiguillons de feu;
Guêpes et taons avec leurs piques,
Auprès de lui ne font qu'un jeu.

Si quelque mouche égyptienne
Avait égalé ce démon,
Moïse aurait eu moins de peine
A triompher de Pharaon.

Les sauterelles de l'abîme
Feront peut-être plus de bruit,
Mais, comme elles, Satan l'anime
Et le fait batailler pour lui.

Ici, sa rage en mal féconde
A fait pleuvoir plus de jurons
Que, dans tout le reste du monde.
L'effort des autres moucherons

Il sonne, pendant qu'il volette,
De son minuscule oliphant,
Et nous perce de sa lancette
Stylée en trompe d'éléphant.

Son ire que la lutte active,
Malgré l'épaisseur des habits,
Transperce jusqu'à la chair vive
Et couvre la peau de rubis.

Il s'embarque en notre pirogue,
Sur l'azur du Mississipi,
Et, pendant qu'à nos frais il vogue,
Il nous torture sans répit.

Si nous passons près du rivage,
Parmi des cannes et des foins,
C'est un nouveau droit de péage
Pompé par d'autres maringouins.

Un vrai délire d'épopée
Semble animer leurs cœurs de bois.
Il n'est coups de feu ni d'épée
Qui puissent gêner leurs exploits.

Mouchoirs volants et vent qui cingle
Ont beau disperser leurs essaims,
Dans leurs fines têtes d'épingle
Restent grondants leurs noirs desseins.

Le vent s'endort, le bras se lasse,
Plus tôt que leurs lances de fer.
Le jour, le soir, la nuit, tout passe,
Excepté leur rage d'enfer.

Sommes-nous des fleurs pour ces drôles ?
Ils nous aiment pour butiner,
Et nous font payer, sous les saules,
Notre misérable diner.

Avec les maringouins on mange ;
On cause avec les maringouins ;
Part-on, de maringouins on change.
Partout leurs voix et leurs groins.



Lorsque de la voûte enflammée
Tombe, en rougissant, le soleil,
On rêve encor plus de fumée
Que de repos et de sommeil.

On cherche, en accostant, des mousses,
Des feuilles mortes et des joncs ;
Et les maringouins, à nos trousses,
Semblent voir à quoi nous songeons.

Nous en avons plein les oreilles,
Plein les narines et les yeux :
Les ruches n'ont pas plus d'abeilles,
Et pas plus d'étoiles les cieux.

Nos gens, avec de la ramée,
En jurant comme des démons,
Font une infernale fumée
Qui m'aide à faire mes sermons.

Car, seuls, des nuages opaques
A rendre jaloux les volcans,
Peuvent nous soustraire aux attaques
De ces vampires voltigeants.

Oh ! l'affreux remède ! je doute
Qu'il vaille un peu mieux que le mal,
Et qu'on puisse, en telle redoute,
Oublier qu'on est animal.

Vienne la paix du crépuscule,
Les maringouins se font brouillards :
Belle nuit dont le vestibule
Se remplit d'invisibles dards !

On se croit seul sous sa couverte.
Déjà les bois sont endormis;
Ferme-t-on l'œil: zin, zin! Alerte!
On couche avec des ennemis.

Il en suffit de trois ou quatre
Qui vous dévorent à huis-clos,
Pour vous obliger à combattre,
Et mêler la guerre au repos.

C'est en riant que je m'irrite,
Car je ne souhaite rien moins
Que d'être privé de mérite
Par le démon des maringouins

Le Chateau Ramezay

LE CHATEAU RAMEZAY

Le vieux Château dont chaque pierre
Si muette pourrait parler,
Voit tout ce qui meurt, en poussière,
Depuis deux siècles s'en aller.

Dans cette envahissante absence,
Triste, il se montre hospitalier
Pour ce qui rappelle en silence
Un temps qu'il ne peut oublier.

Cet ancien blasé sur la gloire
Autant que sevré de plaisirs,
Laisse chanter dans sa mémoire
Un poème de souvenirs.

La joie, ayant débordé l'urne,
Y laissa plus de place au deuil,
Sans que le chagrin taciturne
En ait pu faire un froid cercueil.

Sa morosité cache une âme:
Celle d'un antique seigneur.
Ses fenêtres ont de la flamme;
Dans ses pierres palpite un cœur.

Dans ce bon cœur, la châtelaine
Avec sa couronne d'enfants,
Famille qu'il avait fait sienne,
Logent et sont encor vivants.

Les échos des temps héroïques,
De cette espèce d'âge d'or
Plein d'enthousiasmes épiques,
Dans ses murs frémissent encor.

Il revoit, dans leurs beaux costumes
De parade et de grand gala,
Et coiffés de chapeaux à plumes,
Les officiers de ce temps-là,

Tous braves, sabreurs émérites
Et d'une gaîté de printemps,
Ignorant presque les limites
Entre les salons et les camps.

Devant sa large cheminée,
Ensemble, ils causèrent souvent,
Le soir d'une rude journée,
Lorsque dehors sifflait le vent.

Alors, pendant qu'une voix claire
Où sonnait l'écho du buccin,
Enlaçait un chant militaire
Aux doux accords d'un clavecin,

La flamme grimait leurs figures,
Leur rêve les éblouissait,
Et le démon des aventures
Par leurs prunelles regardait.



Les fourreurs chassèrent l'idylle
Qui s'aimait chez les Ramezay,
Et firent du Château l'asile
D'un dieu moins sage qu'avisé.

En dépot de pelleterie
Ils en changèrent le salon
Qui lâcha sa galanterie
Pour le castor et le vison.

Devant le feu qui, sur la bûche,
Dansait, évoquant l'ancien bal,
Des barons à plumes d'autruche
Tatèrent le divin métal ;

Et, sur la grève, les flottilles
Que les vagues faisaient bercer,
Jetèrent des gars et des filles
Qui passaient les soirs à danser,

Des *sagamos* coiffés de hures,
Drapés de chapes en chevreuil,
Et les précieuses fourrures
Qu'un marchand caressait de l'œil.

On couchait sur l'herbe fleurie
Les canots peints de vermillon,
Venus du saut Sainte-Marie
Et peut-être du Nipigon.

Ils reposaient sur leur flanc mince,
Comme fatigués du chemin,
Ayant encore sur leur pince
L'ombre des flots et du poudrin.

La tente d'écorce légère
Rougissait, la nuit, près du feu;
Et la lune pâle, en arrière,
La teintait de nacre et de bleu.

Bah! ces heures furent moins douces,
Mais, en ce temps-là, les traiteurs
Avaient d'élégantes frimousses,
Et les coureurs de bois, des cœurs.

*
* *

Le Château noble, aux heures graves
Lorsque la poudre était dans l'air
S'ouvrait encore pour les braves
Dont l'héroïsme sonnait clair.

Les succès, aux Français fidèles,
Chantaient-ils dans les bois obscurs
On entendait bruire les ailes
De la gloire autour de ses murs.

Des officiers de fière mine
Lui revenaient de Carillon,
Avec du plomb dans la poitrine
Et l'auréole autour du front.

Ils disaient que notre furie
Dont l'Anglais ne raffolait pas,
Enjambait sans forfanterie
Tout l'art de vaincre, en un seul pas

Et, sous ses lambris, la jeunesse
Pour qui tout finit en chanson,
Rimait parfois une prouesse
De la belle ancienne façon.

Un beau soir, en veine de rire,
Chantèrent deux jeunes Français
L'un joua de sa propre lyre,
L'autre prit celle de l'Anglais.

Le Français

Anglais, le chagrin t'étouffe;
Pourquoi cet air abattu,
Lorsque de rire je pouffe ?
Dis-moi, cher ami, qu'as-tu ?
As-tu quelque maladie
Que tu n'oses découvrir ?
Ne cache rien, je t'en prie,
Car je pourrais te guérir.

L'Anglais

Une mauvaise pituite
Qui m'a donné sur le cœur,
Que j'ai négligée ensuite,

Me fait mourir en langueur.
N'as-tu pas de médecine
Qui pourrait guérir ce mal ?
Donne-moi quelque racine
Pour m'éviter l'hopital.

Le Français

Si tu veux faire merveille
Et te guérir comme il faut :
Tu prendras une bouteille
De la poudre de Rigaud,
Quelques bonbons de Montcalme,
De Villiers un petit grain,
De Ligueris une drachme,
Et tu guériras certain.

L'Anglais

Je vois bien que tu me railles
Et ne me plains qu'à demi;
Tu n'as vraiment pas d'entrailles
Et dois être un ennemi.
Tu m'accables d'ironie
Sous le masque d'Arlequin . . .
Je vois ton subtil génie :
Tu parles de Chouaguen.

Le Français

Quoi, l'on t'a pris cette place
Qui te fit tant de renom,
Et n'avait pas une face
Où ne grondât le canon;
Que recouvrait une voûte
Et revêtaient des lambris;
Que flanquait une redoute:
Autant d'utiles abris.

L'Anglais

Il est vrai qu'en Angleterre,
Nous avions toujours compté
De ne pas vous laisser faire,
Mais tous nos coups ont raté.
Car vous avez tant d'adresse.
Vos fusils portent si bien
Que si l'un ne tue, il blesse,
Et les nôtres ne font rien. [1]

[1] Bien qu'il ait fallu corriger presque tous les vers de cette chanson et en refondre plusieurs, elle est authentique et conserve toutes ses qualités. L'auteur a cru devoir y laisser, au nom de Montcalm, un e terminal, et, au mot génie, son sens quelque peu surranné. Elle fut évidemment composée entre la prise de Chouaguen (1756) et celle de Québec. On la chantait encore, il y a quelques cinquante ans.

*
* *

On aime à voir voler les nues;
Mais, que leur fuite fait penser! . .
Comme ces belles inconnues,
Le plaisir ne fait que passer.

La gloire aussi: sur une branche
Ce passereau ne languit pas...
De l'Anglais prenant sa revanche
Le Manoir entendit les pas.

Il vit de nouvelles figures,
D'autres couleurs sur les drapeaux:
Le parler, l'humeur, les allures
Devinrent tristement nouveaux.

On fit de lui plus d'un usage
Qu'il subit en pleurant le sien.
Il est maintenant d'un autre âge
Et ne veut plus servir à rien:

A rien qui lèse sa noblesse,
Sa séculaire dignité,
Et mette à sa belle tristesse
Un masque indigne de gaîté.

Devant les hauts toits métalliques,
Avides de gratter le ciel,
Et les nouveaux transatlantiques
Il est triste, bien que sans fiel.

Derrière ses canons austères
Dont l'un rongé par l'Océan,
Et qui de la foudre étaient frères,
Il vit silencieusement.

Le temps lui fait son grand mensonge
Sans qu'il en fronce les sourcils . . .
O fier Château, dis-nous quel songe
Tu fais sous tes combles noircis ?



A la Mort lente qui t'isole
Ne pouvant enlever sa faulx,
Tu recueilles ce que la folle
A laissé dans les noirs tombeaux.

Et tu n'es plus qu'une masure
Où rongent la rouille et le temps,
Où des ancêtres en peinture
Vous regardent du fond des ans.

Chez ceux-ci l'humeur belliqueuse
Dort avec l'éclat de leurs voix;
Autour d'eux la gloire orgueilleuse
N'a plus de vent dans ses pavois.

Oui, dans ton émouvant silence,
Les os et les armes: tout dort;
Le divin totem et la lance
Se résignent au même sort.

Ici gît la hache de guerre
Auprès du calumet de paix;
Là des crânes qui, dans la terre,
Ont perdu leurs deux yeux suspects.

Le tomahawk à tête dure,
Une vitre le tient reclus;
Le panache de la figure
Qu'il orna ne se souvient plus.

Les chapelets de porcelaine
Qu'interprétait verbalement,
Branche par branche, un capitaine,
N'ont plus besoin de truchement.

Enfin ,la massue et l'épée
Qui n'étaient pas toujours d'accord,
Après des luttes d'épopée
N'ont plus de belliqueux transport.

Nobles murailles qu'ont flétries
Les injures de deux cents ans,
Avec vos morts, vos vieilleries,
Vous rendez pensifs les vivants.

Car votre concise éloquence
Ne sait que dire: Tout finit
Et l'illusion recommence
Tous les jours à faire son nid.

Le Vieux Cadran du Seminaire

LE VIEUX CADRAN DU SÉMINAIRE

I

Il se souvient.

Que fait là-haut, coi, solitaire,
Sur ce vieux mur sombre, froncé,
Ce vieux Cadran couleur de terre ?
— Que fait-il ? — Rien. Que peut-il faire ?
— Il se souvient d'un long passé
Bien délaissé.

Il se tait jusqu'à l'éloquence;
Et s'il desserre aussi les dents,
Il converse de préférence,
A cause de l'indifférence
Et de la morgue des vivants,
Avec les vents.

Ce que ce rêveur peut bien dire,
Montréal devrait le savoir.
Le jour sa belle âme transpire,
Car le soleil le fait sourire;
Mais il ne parle que le soir,
Quand il fait noir.

Emouvante est sa voix éteinte
Qu'exaspère son cœur vibrant:
On pourrait comparer la plainte
Du bronze qui dans la nuit tinte
Et dont le glas s'en va mourant,
Au ton qu'il prend.

Une obsédante souvenance
De jours à jamais révolus
Le rend mélancolique: il pense

A leur définitif silence,
Et, lourd de regrets superflus,
Ne marche plus.

Il dit tout bas: « Mon terme approche;
« L'angoisse m'envahit; je sens
« Mon marteau lourd comme une roche.
« Mes refrains figés dans ma cloche
« Et vois, pensif, sur mes vieux ans
« Passer le temps. »

Sait-on que l'hiver en furie
Déride ce désenchanté ?...
Si quelque soir la *poudrerie*,
Blanchâtre fantasmagorie,
Etend son grand voile agité
Sur la cité.

Alors les filles de Mémoire
Animent sa face de bois;
Et, comme trêve à l'humeur noire,
L'écho de l'émouvante histoire
Que vécut la ville autrefois,
Remplit sa voix:

II

Il chante.

« Je n'ai qu'une corde à ma lyre,
« Et cette corde veut chanter...
« Soit!... Tu n'auras, mon beau délire,
« Que l'ombre et le vent qui soupire
« Pour t'écouter. »

« Mes souvenirs aux doux visages,
« Consolez-moi quelques instants :
« Vous qu'à l'égal de mes rouages
« Je chéris... parlantes images
« Du bon vieux temps. »

« Reconstruisez Ville-Marie
« Avec ses invisibles murs
« De foi, d'aplomb, de crânerie,
« Qui, refaits en maçonnerie,
« Seraient moins sûrs. »



Sait-on que l'hiver en furie
Déride ce désenchanté ? . . .

« On a dit, j'en ai souvenance,
« Qu'aux fondateurs le Ciel parlait,
« Et leur donnait l'apercevance
« Qu'une œuvre, en la Nouvelle-France,
« Les appelait. »

« Par-dessus la mer étoilée,
« En ce pays d'ombre couvert,
« Ils voyaient la ville isolée
« Au fond de l'immense vallée
« Du fleuve vert. »

« Il ne pouvait naître d'obstacle
« Trop grand pour ces hommes pieux,
« Forts de l'initial miracle.
« Ils se confiaient en l'oracle
« Tombé des cieux. »

On leur disait : « Tout l'or d'un prince,
« Un régiment de paladins
« Et les soldats d'une province,
« Appuîraient d'un espoir trop mince
« Vos grands desseins. »

« Ignorez-vous que la prudence
« Est conseillère des projets,
« Que le rêve et l'extravagance
« Ne poussent pas d'intelligence
« Vers le succès ? »

« Qu'en savez-vous ?... Laissez-nous faire
« L'oiseau peut voler sans effroi;
« Ainsi, sans être téméraire,
« C'est toujours entre ciel et terre
« Qu'agit la foi. »

« Ecouteuse des altitudes,
« Ses calculs où l'or entre peu,
« Pleins de divines certitudes,
« De bannir les inquiétudes
« Se font un jeu. »

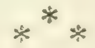
« La Vierge là-bas nous devance ...
« Si le colon est massacré,
« Ses cendres seront la semence
« D'un héroïsme plus intense
« Et plus sacré. »

* * *

« Voici les pionniers qui toisent
« Le mont Royal au front caché
« Sous les vieux arbres qui le boisent
« Et dont les branches s'entre-croisent
« Et l'air fâché. »

« Ceinte d'un long ruban d'opale,
« L'île est morne à faire songer ;
« Et dans tout bruit, dans la rafale,
« L'écho, la voix de la cigale,
« Gronde un danger. »

« Ces preux, cuirassés d'assurance,
« N'ont pas la crainte pour tourment :
« Dans leur sac, en quittant la France,
« Ils ont mêlé de l'endurance
« Au dévoûment. »



« A l'erreur, aux forêts, la guerre
« Commence, et le sang qu'ont coûté
« Nos premières arpents de terre
« Vaudrait qu'un génial trouvère
« Nous l'ait chanté. »

« Après les haches les araires;
« Les champs s'élargissent ; les toits,
« Les murs percés de meurtrières,
« Se dressent au prix des misères
« Et des exploits. »

« Les pionniers aux fortes âmes
« Se battent en fauchant leur grain,
« Et leurs enfants comme leurs femmes,
« Vivant toujours entre deux drames,
« N'ont peur de rien. »

« Alerte! Assaut! On court... On tire..
« Plusieurs soldats se font blesser:
« Jeanne Mance saura suffire,
« Jour et nuit gardant son sourire,
« A les panser. »

« Les braves meurent et renaissent
« Comme les herbes des pampas.
« Les Iroquois les reconnaissent :
« Le sang de ceux qui disparaissent
« Ne tarit pas. »

« Sœur Bourgeoys fait de son école
« La pépinière des héros;
« Et, je le dis sans hyperbole,
« Elle leur met sous la coupole
« Plus que des mots. »

« Dollard dépouille la Victoire :
« Il sauve en tombant Montréal,
« Et, sans rêver d'une autre gloire,
« Ajoute une page à l'histoire
« De l'idéal. »

« Closse, autre héros d'épopée,
« Fait mille coups d'audace, et mort,
« La horde hostile dissipée
« Au flamboîment de son épée
« Le craint encor. »

« Ils ont tous l'âme simple et fière :
« Au gré d'une femme, souvent,
« Jeanne Mance fera commère
« Et de Maisonneuve compère
« Tout bonnement. »

« Leur rêve de la foi relève :
« C'est au céleste Eldorado,
« But de leur course longue ou brève,
« Qu'ils veulent déposer le glaive
« Et le fardeau. »

« Ils sont messagers d'une aurore
« Fatale au ténébreux sorcier,
« Au mensonge qu'elle déflore
« Et qui fuit, laissant le folk-lore
« Sur le métier. »

« Je vois, dans leur ville lumière,
« Un point du jour si radieux,
« Qu'il fait d'une nuit séculaire
« Sortir cette nouvelle terre,
« Ces nouveaux cieux. »

« Qu'elle est belle avec la nature
« Encore vierge pour décor!
« Dans ses champs une onde murmure,
« Et le bois sombre fait ceinture
« Avec un ruisseau qui s'endort,
« Aux moissons d'or. »

« Peupliers, chênes, aubépines,
« Celles-ci de fleurs se voilant,
« Entre les champs, sur les collines
« Et près des vagues opalines,
« Se laissent balancer au vent
« Si noblement! »

« J'entends les doux bruits des navettes
« Et du peigne sur les tissus,
« Mêlés à des voix de fauvettes;
« Et, plus loin que les maisonnettes,
« Je vois là-bas des prés herbus
« Pleins de goglus. »

« Les martinets de Notre-Dame
« Entourent le clocher hautain
« Que le soleil plus jeune enflamme;

« Et l'on entend vibrer une âme
« Sous le marteau qui, plein d'entrain,
« En bat l'airain. »

« Les héros, près du sanctuaire,
« Dorment auréolés d'exploits. . .
. . . .
« Las! ils n'ont plus de cimetière,
« Et l'on profane leur poussière :
« D'ici même je l'entrevois
« Sous les charrois. »

III

Il pleure.

Revenu de son envolée
Au terre-à-terre du présent,
Le Cadran, l'âme désolée,
Aussi triste qu'un mausolée,
D'une voix plus sourde reprend
Plaintivement :

« Plus on s'est grisé d'espérance,
« Plus on gémit, désenchanté!
« L'aurais-je cru ? l'invraisemblance
« S'appelle, aux jours de décadence,
« Réalité. »

« Ce passé n'est plus que fantôme ;
« Le monde a changé de pivot ;
« Les fleurs n'ont plus le même arome,
« Ni l'esprit sa fleur ; sur le dôme
« On ne voit plus flotter, si beau !
« L'ancien drapeau. »

« Adieu ! temps d'essor magnanime,
« Avec la honte intransigent,
« Où l'on volait de cime en cime,
« Plus pauvre, mais d'élan sublime
« Moins indigent. »

« Tout s'amoindrit ; on dévergonde ;
« Le cul-de-jatte se croit grand ;
« L'ignorant tranche, ergote, fronde
« Et voudrait refaire le monde
« D'après son plan. »

« On voit trop de gens sans vergogne
« Qui moissonnent du capital
« Sur un tas d'obscure besogne,
« Et que brûle une soif d'ivrogne
« Pour le métal. »

« On voit trop d'or qui mue en gloire,
« Guérit toutes les pauvretés,
« Enlève aux hontes la mémoire
« Et les fait rêver d'une foire
« Aux dignités. »

« Elle s'en va l'âpre noblesse
« Dont les reins ne savaient plier
« Pour flagorner aucune altesse,
« Et ne retrouvaient leur souplesse
« Que pour prier. »

« Pour un grand nom que j'ai vu naître
« J'en ai vu cent se ruiner.
« Dans l'enfant (c'est mon tort peut-être)
« Je ne vois qu'une ombre d'ancêtre
« Pérégriner. »

« Le mérite n'a plus l'empire,
« Et le noble orgueil s'est perdu :
« L'honneur et la vertu font rire,
« Et le bon sens ne saurait dire,
« Au point où le voici rendu,
« Qui l'a mordu. »

« On néglige ce qui s'efface
« Sous les ors menteurs du blason
« Vertus et fierté de la race ;
« On ne décore que la face,
« Et beaucoup plus que de raison
« De sa maison. »

« Du haut de ma niche murale,
« J'ai vu deux siècles s'écouler :
« Une pitié presque ancestrale
« Et l'expérience fatale,
« Alors que je m'en vais aller,
« Me font parler. »

Le vieux cadran parle comme un vieillard qui aurait son âge, ne verrait *aujourd'hui* qu'à travers son admiration pour *autrefois*, et généraliserait trop les torts de nos contemporains.

« Je redis une chanson vieille,
« Moi si vieux ; ma voix faible endort
« Tel un bourdonnement d'abeille :
« On n'y prêta jamais l'oreille,
« Et maintenant qu'on me croit mort.
« J'ai deux fois tort. »

« Vraiment, aurais-je pu me taire
« Quand la cupidité rongeait,
« Chez le fils, l'idéal du père ?
« Hélas ! de mon aiguille austère,
« J'indiquais l'heure avec regret,
« Car tout changeait. »



« O mes anciens héros de race,
« Dignes d'honneurs à mon avis,
« Lorsque sur vous l'oubli s'amasse,
« Sans pouvoir me voiler la face,
« Je vous survis. »

« Seul de mon temps, je vis encore...
« Ah! qu'on me relègue au grenier
« Ici, la honte me dévore
« Lorsque je vois ce qu'on adore
« Ou veut nier. »

« Rendez, rendez à ma détresse
« Mes beaux espoirs anéantis;
« Ou laissez-moi, fou de tristesse,
« Pleurer les héros sans faiblesse
« Qui sont partis. »

« Les heures me sont trop amères,
« A moi que leur image suit
« Comme la mousse suit les pierres!
« Quand rentrerai-je, âmes si chères,
« Dans votre nuit ? »

« Ah! mes illusions si belles!
« Le temps, ce fourbe prometteur,
« N'a fait que leur couper les ailes,
« Et je veux mourir avec elles,
« Puisque tout meurt. »



Sa voix, enthousiaste ou sombre,
Laisse les cœurs indifférents...

. . . .

Lorsqu'on a vu des jours sans nombre,
On n'a plus que le vent et l'ombre
Pour confidents.

TABLES DES MATIERES

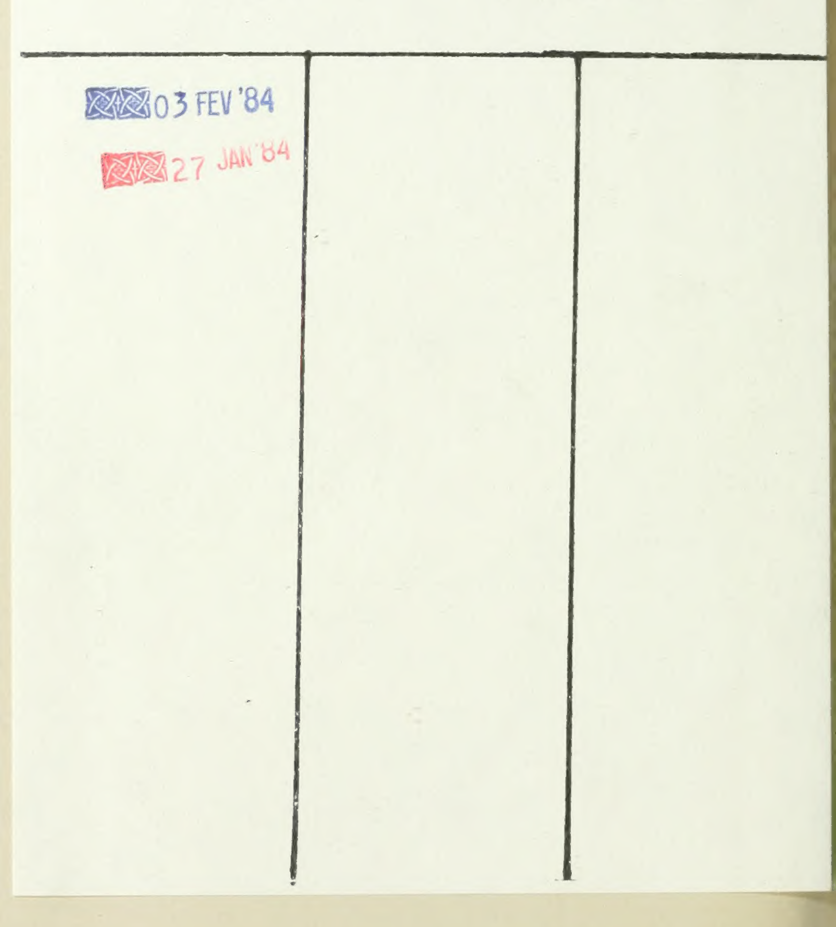
Fin de la table



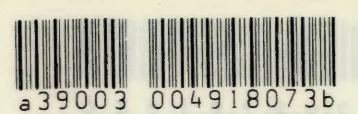
Du même Auteur

« En Mocassins » — Etude ethnologique et littéraire — 242 pages et neuf hors-texte en simili-gravure d'après des tableaux de l'Auteur.

L'ACTION FRANÇAISE a le monopole de la vente au commerce et en quantités de « EN MOCASSINS ».




CE


a39003 004918073b